Monsieur
Lucien
de
Châtonnay
Canton
de Saint-Jean
de Bournay

Isère

A520587

FABLES

CHOISIES

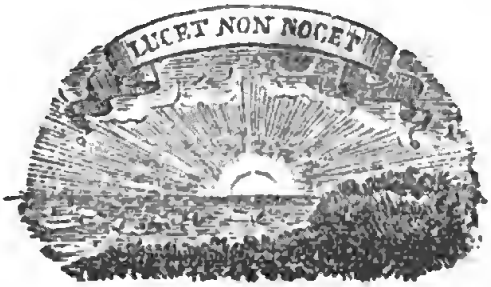
DE LA FONTAINE

PRÉCÉDÉES

DE SA VIE ET DE CELLE D'ÉSOPE

Nouvelle édition

A LAQUELLE ON A AJOUTÉ DES NOTES EXPLICATIVES ET DIVERSES PIÈCES DE POÉSIE DU MÊME AUTEUR.



BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON
LYON

LYON
J. B. PÉLAGAUD ET Cie
IMPRIM.-LIBRAIRES
Grande rue Mercière, 26.

PARIS
POUSSIELGUE-RUSAND
LIBRAIRE
rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3.

1849

LYON

5A520587

VIE DE LA FONTAINE.

Jean de la Fontaine naquit, le 8 juillet 1621, à Château-Thierry. Son père, issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçait la charge de maître particulier des eaux et forêts, et sa mère, Françoise Ridoux, était fille du bailli de Coulommiers.

Son éducation ne fut ni brillante, ni secondée des soins qui font éclore les talents. Des maîtres de campagne, à qui elle fut confiée, ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'est tout ce qu'il dut aux premières instructions de sa jeunesse. A l'âge de 19 ans il entra chez les Pères de l'Oratoire; mais son caractère ennemi de tout assujettissement ne put se plier à la règle; il en sortit dix-huit mois après.

La Fontaine ignorait encore à 22 ans ses rares talents pour la poésie. Une rencontre imprévue en fit tout à coup germer l'amour dans son âme. On lut un jour devant lui la belle ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV. Cette ode, lue et déclamée avec feu, transporta La Fontaine, et dès ce moment il se reconnut poëte. Un de ses parents, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, joignit les conseils aux louanges, et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers.

Malgré la répugnance de La Fontaine pour toute espèce d'engagement, il s'était déterminé, par complaisance pour ses parents, à épouser Marie Héricard, fille du lieutenant général de la Ferté-Milon, patrie du grand Racine, dont il fut toujours l'ami. Sa femme joignait à un extérieur agréable beaucoup d'esprit : qualités qui la rendaient estimable aux yeux même de son mari. Toutefois l'attrait de La Fontaine pour la capitale, et son éloignement pour tout ce qui sentait la gêne, ne lui permirent pas de vivre longtemps en ménage.

La fameuse duchesse de Bouillon, nièce du cardinal Mazarin, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine. Rap-

Collection
Elisabeth TEISSERENC
Lodève

pelée à Paris, elle s'y fit accompagner par notre poëte. Comme il avait un de ses parents auprès de Fouquet, la maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension pour laquelle il présentait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, La Fontaine entra, en qualité de gentilhomme, au service de la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans Monsieur le prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne. Les duchesses de Bourbon et de Mazarin furent aussi du nombre de ses bienfaitrices; et l'ingénieuse La Sablière le retira chez elle et se chargea de pourvoir à ses besoins.

Attaché à Paris par les agréments qu'il y trouvait et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait [illegible] tous les ans, au mois de septembre, rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendait une portion de son bien, sans s'inquiéter de l'avenir. Cette apathie qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait comme naturellement, et il la portait jusqu'à l'oubli de lui-même et des objets qui le regardaient de plus près. En voici une preuve. Il avait eu, en 1660, un fils qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, depuis premier président, l'avait adopté, et s'était chargé de son éducation et de sa fortune. Il y avait déjà plusieurs années que La Fontaine l'avait perdu de vue, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on voulait jouir du plaisir de la surprise du père. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fût son fils. Il l'entendit parler, et témoigna à la compagnie qu'il lui trouvait de l'esprit et de très-bonnes dispositions. On saisit ce moment pour lui dire que c'était son fils; mais, sans être plus ému : *Ah!* répondit-il, *j'en suis bien aise.* Cette indifférence allait en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra le matin qui rêvait seul sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le retrouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fit très-froid et qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée.

La Fontaine s'enthousiasmait des beaux traits qui l'avaient une fois frappé. Il y rêvait, il en parlait sans cesse. Racine le mena un jour à ténèbres, et s'apercevant que l'office lui pa-

raissait long, il lui donna, pour l'occuper, un volume de la Bible qui contenait les petits Prophètes. Il tomba par hasard sur la prière des Juifs dans Baruch; et ne pouvant se lasser de l'admirer, il se tourna tout à coup vers Racine : *Qui était ce Baruch*, lui dit-il, *savez-vous que c'était un beau génie ?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, et lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait la voix pour dire : *Avez-vous lu Baruch ? C'était un grand génie.*

Le même esprit de simplicité, de candeur et de naïveté que nous admirons dans les Fables du bon La Fontaine, le caractérisait lui-même, et jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses livres. Il était plein de probité et de droiture, doux, ingénu, naturel, sincère, facile, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part, et, ce qui est plus rare, estimant les auteurs de son siècle avec lesquels il était lié, et rendant hommage à leurs talents. Il parlait peu; et toujours plongé dans quelque méditation, il avait l'air distrait et comme absorbé, ne sachant souvent ni ce qu'on disait dans une conversation, ni ce qu'il y disait lui-même, à moins qu'il ne se trouvât familièrement à table avec des personnes de sa connaissance, et qu'on y traitât de quelque sujet agréable et de son goût : alors sa contenance et les traits de sa physionomie, qui, dans toute autre occasion, n'annonçaient rien moins qu'un homme d'esprit, se paraient des grâces de son génie; ses yeux s'animaient; il disait tout ce qu'il voulait et le disait si bien qu'il enchantait les oreilles les plus délicates. C'est à ces instants agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devait l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville de jouir de sa conversation et de l'admettre à leur table. Mais d'après l'esquisse que nous avons donnée de son caractère, on pense bien qu'il ne procurait pas indifféremment partout la même satisfaction, témoin l'aventure rapportée par Vigneul de Marville.

« Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatrième qui avait quelque habitude auprès de cet homme rare, nous l'attirâmes dans un petit coin de la ville, à une maison consacrée aux Muses, où nous lui donnâmes un repas, pour avoir le plaisir de jouir de son entretien. Il ne se fit point prier. Il vint à point nommé sur le midi .. Point de compliment d'entrée,

point de façons, nulle grimace, nulle contrainte. La Fontaine garda un profond silence; on ne s'en étonna point, parce qu'il avait autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme quatre et but de même. Le repas fini, on commença à souhaiter qu'il parlât, mais il s'endormit. Après trois quarts d'heure de sommeil, il revint à lui. Il voulait s'excuser sur ce qu'il avait fatigué. On lui dit que cela ne demandait point d'excuse, que tout ce qu'il faisait était bien fait. On s'approcha de lui; on voulut le mettre en humeur et l'obliger à laisser voir son esprit; mais son esprit ne parut point... Et durant tout le temps qu'il demeura avec nous, il ne nous sembla être qu'une machine sans âme. On le jeta dans un carrosse, où nous lui dîmes adieu pour toujours. »

Une autre fois étant invité à dîner dans une de ces maisons où le maître présente un homme d'esprit aux convives comme un des mets de sa table, il mangea beaucoup et ne dit mot. Comme il se retirait de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie dont il était membre, on lui représenta qu'il avait très-peu de chemin à faire : *Je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine; et le voilà parti. C'est en badinant sur l'impression naturelle qui résultait de son extérieur et de ses mœurs que Madame de la Sablière dit un jour après avoir congédié tous ses domestiques à la fois : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux : mon chien, mon chat et mon La Fontaine.*

Vers la fin de 1692, La Fontaine tomba dangereusement malade. Le P. Poujet de l'Oratoire alla lui rendre visite, et lui parla des vérités de la Religion. La Fontaine avait vécu dans une grande indifférence sur cet article, comme sur tout le reste. Mais il n'était ni incrédule ni impie, et jamais il ne chercha dans des paradoxes philosophiques de faux principes pour justifier son irréligion. Aussi le P. Poujet n'eut-il pas de peine à le convaincre des preuves du christianisme : cependant il y eut deux points intéressants et essentiels sur lesquels il se rendit plus difficile. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce directeur exigea de lui; l'autre, la promesse de ne jamais donner aux comédiens une pièce de théâtre qu'il avait composée depuis peu, et dont il avait reçu les applaudissements des connaisseurs et des amis auxquels il l'avait lue. Mais la grâce de Dieu, jointe à l'éloquence persuasive du P. Poujet, triomphèrent de ses répugnances

La Fontaine convaincu, se résigna, et consentit à tout ce que son directeur jugerait nécessaire et convenable. Nous ne devons pas oublier ici les réflexions de la garde de la Fontaine durant tous ces débats et ces exhortations; elles font voir d'une manière aussi naturelle qu'originale les sentiments qu'il inspirait de lui : *Eh ! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant*. Une autre fois, avec un air de compassion : *Dieu n'aura jamais*, dit-elle, *le courage de le damner*.

Enfin, après plus de six semaines de conférences assidues, La Fontaine fit une confession générale, et reçut le saint Viatique le 12 février 1695, avec de grands sentiments de religion et de piété. C'est dans ce moment qu'avec une présence d'esprit admirable il détesta ses Contes devant MM. de l'Académie. Il les avait fait prier de se rendre chez lui par députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions et de la protestation authentique qu'il fit de n'employer ses talents à l'avenir, s'il recouvrait la santé, qu'à des sujets de piété.

Il revint de cette maladie, et la première fois qu'il put assister à l'Académie il y renouvela la protestation qu'il avait faite devant les députés, et fit lecture dans l'assemblée d'une paraphrase en vers français de la prose des morts *Dies iræ*. Il l'avait composée pour s'entretenir dans la pensée de la mort et pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion. Il se mit aussi à traduire en vers les hymnes de l'Eglise; mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail. Peut-être son génie s'y refusait-il, et d'ailleurs il l'avait entrepris trop tard pour être secondé de ce feu poétique qui l'avait autrefois animé, et qui se trouvait alors éteint par l'âge, la maladie, le régime, et par les austérités qu'il pratiquait dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cet état de langueur, et plus il sentait ses forces diminuer, plus il redoublait de ferveur. « Voilà deux mois que je ne sors point, écrivait-il à un de ses amis, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme je revenais, il me prit au milieu de la rue une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher ! mourir n'est rien, mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu : avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ou-

vertes pour moi. » Il mourut le 13 mars 1695, âgé de 73 ans huit mois cinq jours. Lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au tombeau, on le trouva couvert d'un cilice ; ce que Racine le fils n'a point laissé échapper lorsqu'il le dépeint ainsi :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence, à la fin de ses jours,
Du Maître qu'il approche il prévient la justice ;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Les Fables de la Fontaine (car nous ne parlons point ici de ses autres ouvrages) font sa véritable gloire. Une molle négligence y décèle le grand maître et l'écrivain original. Ses expressions délicates, enjouées et naïves, sont des copies fidèles de la belle nature, dont le goût et l'esprit lui faisaient saisir partout les nuances et les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des anciens, il se les est rendus propres, et leur a prêté, dans ses Fables, une tournure et des grâces qu'ils n'avaient point. « On dirait, selon l'expression d'un critique judicieux, qu'elles sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur de l'apologue et son admirable copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur, à la vérité, mais aussi moins froid que Phèdre, il a attrappé le point de perfection en ce genre. »

FIN DE LA VIE DE LA FONTAINE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN (1).

MONSEIGNEUR,

S'IL y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes dans un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre; la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui (2) sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appro-

(1) Fils unique de Louis XIV.

(2) M. Bossuet, évêque de Condom, ensuite de Meaux, précepteur du Dauphin.

niez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province (1) où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre (2) en huit jours pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste ; avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,
DE LA FONTAINE.

(1) La Hollande.
(2) La Franche-Comté.

PRÉFACE

DE LA FONTAINE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres (1) de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasserait en beaucoup d'endroits, et bannirait de la plupart de ces récits la brièveté qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette Préface. Il dit que Socrate étant con-

(1) Patru, célèbre avocat au parlement de Paris, et membre de l'Académie française.

damné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait ; car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les Dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes : si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport que possible (1) était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fictions, et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des Fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos Fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et par l'excellence de son ouvrage nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Avienus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles ; mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus

(1) Peut-être.

approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein; quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces Fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage, qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les Dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes Fables, et comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles; et la parabole est-elle autre chose que

l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuses : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces Fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre, car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fond elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre; de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces Fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon

et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi, ces Fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants, ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les Fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces : cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la Fable ; l'âme est la moralité. Aristote n'admet dans la Fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes, ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope, la Fable était contée simplement ; la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un

homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit qu'il ne saurait rien faire de bon :

. . . . . Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Esope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! quel est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil et qui ne laisse rien passer. On me dira que le banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout ; quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité, dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui ; me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : VIE D'ESOPE. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, Fable pour Fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

FIN DE LA PRÉFACE DE LA FONTAINE.

LA VIE

D'ÉSOPE LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Esope : à peine sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants ; car Homère n'est pas seulement le père des Dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des Sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas encore être éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Esope était Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque (1) deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car, en

(1) Environ.

le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Esope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades ; puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jeta aux pieds de son maître, et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursit de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût sortir d'Esope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche, mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit ; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns (1) disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prié-

(1) Quelques-uns.

rent, au nom de Jupiter l'hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qu'elle lui déliait la langue, et par le même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut, et en s'éveillant : Qu'est ceci, dit-il, ma voix est devenue libre! je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux! Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe, et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement, pour une faute qui ne le méritait pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa [illegible] plus avant; car il lui donna Esope avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus ayant fait venir Esope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? on le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappela, et lui dit : Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les Dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité, aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien

qu'allant à Ephèse (1) pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise; mais dès le dîner le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement de personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos (2). Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien, trois mille; et en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Esope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail, il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Esope répondit : A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

(1) Ville de l'Asie-Mineure.
(2) Ile de l'Archipel.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit : car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui ; il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage ; on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui pour la moindre parole menaçait de faire un divorce ; c'était la chienne qui endurait tout, et qui revenait faire caresse après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court;

mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, a spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Eh bien ! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire ; ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire ; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un

philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Esope. Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place, et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que de blâmer son cuisinier, rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé ; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon : Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée, il faut brûler l'ouvrière ; car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais quérir ma femme ; on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Esope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit ; il rencontra en chemin le magistrat qui lui demanda où il allait. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vais ? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche du vin, leur dit-il, a trois degrés :

le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Esope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé ; il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu : que si toutefois les Dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait ; partant (1) qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours, dit-il à Esope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exé-

(1) Par conséquent.

cuté. Pendant le supplice du pauvre Esope on vint inviter Xantus à un repas ; il promit qu'il s'y trouverait. Hélas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs ! moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope ; mais quant à la liberté, il ne pouvait se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres (1) de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je ? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole, mais il reculait toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ; ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots : Αποβας βηματα, etc., c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi ; n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot ; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles renfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on renfermât le Phrygien, et qu'on lui mît les fers aux pieds,

(1) Αβδοετη.

de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire : La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit

que, tant qu'ils auraient Esope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'achèteraient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait des sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme. Je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale; je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Esope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, et ne pouvant avoir d'enfants il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit les lettres par lesquelles il semblait qu'Esope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda a un de ses officiers, nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Esope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Egypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Esope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit des aiglons et les fit instruire (chose difficile à croire), il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec

tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivé : il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en plaine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers, avec les petits enfants qui criaient qu'on leur donnât du mortier des pierres et du bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, je vous ai trouvé des ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope : J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat et de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos Dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope; car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, reprit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas ils proposèrent à Esope diverses choses, celle-ci entre autres:

Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants; et autour de ces arcs-boutants se promènent l'une après l'autre deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois;

et les arcs-boutants, les jours autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration; c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone (1), fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance; ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta Delphes (2) fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens

(1) Capitale de la Chaldée, une des plus anciennes villes du monde.
(2) Ville de la Grèce.

en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Esope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes et qu'il eut pris le chemin de la Phocide (1), les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase : Esope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista pendant quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne put se détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui; la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des Dieux. L'oracle

(1) Province de la Grèce.

leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Esope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

N. B. *Quoi qu'en dise le bon La Fontaine, cette vie d'Esope donnée par Planude ne mérite aucune croyance; ce n'est qu'un tissu de contes et d'anachronismes.*

FIN DE LA VIE D'ÉSOPE.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (1).

Je chante les héros dont Esope (2) est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que (3) mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des Dieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux ;
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,

N. B. Les notes que l'on a ajoutées à cette édition de La Fontaine sont empruntées en grande partie à MM. Coste, Ch. Nodier et autres écrivains modernes.

Lorsque nous renvoyons aux Fables de Phèdre, nous suivons l'édition classique à l'usage des maisons d'éducation.

(1) Fils de Louis XIV.

(2) Esope, célèbre inventeur de la Fable ou Apologue. *Voyez* sa vie au commencement du volume.

(3) *Encor que* pour *quoique*. Tour un peu suranné.

Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois :
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

FABLES

CHOISIES

DE LA FONTAINE.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise (1) fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'août (2), foi d'animal,

(1) Vent du nord. Il est pris ici pour l'hiver.
(2) Temps où l'on recueille les grains, du nom du mois d'août qui est celui de la récolte.

Intérêt et principal (3).
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut :
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Hé bien, dansez maintenant.

(3) *Principal.* Somme prêtée. *Intérêt.* Le profit que l'on retire de l'argent que l'on a prêté.

FABLE II.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix (2) des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie (3).
Le renard s'en saisit, et dit : Mon beau monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :

(1) Attiré.
(2) Oiseau fabuleux, que quelques anciens ont dit être unique en son espèce et renaître de sa cendre.
(3) La diphthongue criarde qui termine ce vers et les trois précédents exprime à merveille le chant du corbeau.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.
(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable XIII.)

FABLE III.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? —
Vous n'en approchez point. La chétive pécore (1)
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
Tout petit prince a des ambassadeurs ;
Tout marquis veut avoir des pages (2).
(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable XXIII.)

(1) Chétif, vil, méprisable. *Pécore*, animal, du latin *pecus*.
(2) Jeune gentilhomme servant auprès d'un roi, d'un prince, etc., dont il porte la livrée. Les derniers vers sont très-bons, et la fable entière est sans défaut.

FABLE IV.

LES DEUX MULETS.

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle (1).

(1) Argent des impôts sur le sel, le vin, etc.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette (2) :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc (3) une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire :
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire,
Et moi, j'y tombe et je péris !
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un bel emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

(Voy. Phèdre, liv. 2, Fable VI.)

(2) Vers heureux et d'harmonie imitative. Il rappelle le *clarum jactat tintinnabulum* de Phèdre.

(3) Trésor public, de *fiscus*, panier, parce qu'autrefois on mettait l'argent dans des paniers.

FABLE V.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille

A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères (1) et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim ;
Car, quoi ! rien d'assuré, point de franche lippée (2) !
Tout à la pointe de l'épée !
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs (3) de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le cou du chien pelé :
Qu'est cela ? lui dit-il.—Rien.—Quoi ! rien ! — Peu de chose.—
Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché

(1) Malingres, décharnés. Ce mot ne s'emploie guère sans l'adjectif *pauvre hère*. *Herus*, d'où il est dérivé, signifie *seigneur* ou *maître*. Le sens que nous lui donnons en français est une espèce de contre-vérité, dont notre langue offre beaucoup d'exemples. *Cancres*, terme de mépris pour désigner un homme sans fortune.

(2) Repas qui ne coûte rien à des impudents qui vont y prendre part sans avoir été invités.

(3) Les restes d'un repas.

De ce que vous voyez est peut-être la cause (4).
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte ,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit , maître loup s'enfuit et court encor.

(Voy. Phèdre , liv. 3, Fable VI.)

(4) Il a peur de prononcer le mot *peut-être ;* ce doute est plaisant dans la bouche du chien. Il n'ignore pas la cause de son accident ; mais il cherche à se la dissimuler à lui-même.

FABLE VI.

LA GÉNISSE , LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La génisse , la chèvre et leur sœur la brebis ,
Avec un fier lion , seigneur du voisinage ,
Firent société , dit-on , au temps jadis (1) ,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus , le lion par ses ongles compta ,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire (2) :
Elle doit être à moi , dit-il , et la raison ,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor ;
Ce droit , vous le savez , c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétends la troisième.

(1) Vieille locution. C'est-à-dire autrefois , au temps passé.
(2) Seigneur ou roi , le lion étant réputé roi des animaux.

Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.
(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable V.)

FABLE VII.

LA BESACE.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur ;
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe, parlez le premier, et pour cause
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours on ne l'a qu'ébauché (1) ;
Jamais, s'il veut me croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron (2) trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,

(1) Très-imparfaitement formé.
(2) Très-petit animal qu'on ne peut voir qu'à l'aide d'un microscope.

Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous,
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx (3) envers nos pareils et taupes (4) envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain (5).
Le fabricateur (6) souverain
Nous créa besaciers (7) tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(Voy. Phèdre, liv. 4, Fable VIII.)

(3) Animal sauvage qui est particulièrement renommé pour avoir la vue très-perçante.

(4) On croit communément que les taupes n'ont point d'yeux.

(5) Ce vers et les précédents renferment une grande vérité et sont devenus proverbes.

(6) Créateur.

(7) Nous donna les besaces dont parle la fable. Expression hardie et originale.

FABLE VIII.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos (1),
Les annonçait aux matelots.

(1) Il faudrait dire *avant qu'ils fussent*. Cette locution et d'autres semblables seraient très-incorrectes dans un autre genre de style que celui dont La Fontaine s'est servi dans ses fables ; mais on ne les peut blâmer dans le sien. Ces vieux idiotismes plaisent par leur négligence même, et par cet air d'antiquité qui convient si bien à l'apologue.

Il arriva qu'au temps où la chanvre (2) se sème,
Elle vit un manant (3) en couvrir maints sillons (4).
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons (5) :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine (6) ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins (7) à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte (8) machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière (9) fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde, dit-on,

(2) Chenevis, graine qui produit le chanvre dont on fait la corde et le fil. *Chanvre* est féminin dans ce passage de La Fontaine et au vers trente-troisième de cette fable, quoique rarement employé en ce genre, même dans les anciens auteurs.

(3) Paysan.

(4) Longue trace que le soc de la charrue fait dans la terre qu'on laboure.

(5) Petits oiseaux.

(6) Va.

(7) Vieux mot qui signifie piége ou filets.

(8) Plusieurs. Il n'est en usage que dans la poésie familière et dans la conversation.

(9) Champ où croît le chanvre.

Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crûe,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien :
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte (10), et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes et réseaux (11)
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis ou changez de climat ;
Imitez le canard, la grue et la bécasse (12).
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens (13) quand la pauvre Cassandre (14)
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit (15) aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

(10) Ensemencée. Le mot *couvert*, pris dans ce sens, es un terme d'agriculture assez usité à la campagne.
(11) Trébuchet, collet, etc.
(12) Oiseau de passage qui a le bec fort long.
(13) Les habitants de l'ancienne ville de Troie, dans le temp qu'elle était attaquée par les Grecs.
(14) Fille du roi Priam, dont on méprisait les prophéties qui cependant se trouvaient toujours très-véritables.
(15) Il en arriva.

Nous n'écoutons d'instinct que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

FABLE IX.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans (1).

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse ; on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin (2) de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi.

(1) Restes d'oiseaux. L'ortolan passe pour un des plus friands morceaux.
(2) Le rat de ville.

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !
(Voy. Horace, Satire VI, liv. 2.)

FABLE X.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure (1).
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles (2), reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé (3). —

(1) Coupe de vers harmonieuse et imitative dont La Fontaine a fait quelquefois l'usage le plus heureux, comme dans cet exemple. Le ruisseau coule avec le vers sous les yeux du lecteur.

(2) Cette interruption brusque marque la colère fougueuse d'un homme qui a tort et qui ne permet pas qu'on se justifie.

(3) Il n'y a aucune liaison entre ce vers et le précédent. C'est le désordre de raisonnement de la haine.

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né (4) ?
Reprit l'agneau : je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.
(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable I.)

(4) *Né* ne rime pas avec *passé*. Otez cette petite négligence, la fable est parfaite. C'est un chef-d'œuvre de style et particulièrement de dialogue.

FABLE XI.

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES.

Un envoyé du grand-seigneur
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur (1)
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants,
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
Le chiaoux (2), homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer

(1) Celui d'Allemagne.
(2) Ambassadeur turc, tiré du corps des chiaoux ou huissiers.

Les cent têtes d'une hydre (3) au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer,
Et je crois qu'à moins l'on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

(3) Serpent fabuleux que les poëtes feignent avoir sept têtes

FABLE XII.

LES VOLEURS ET L'ANE.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient ;
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron (1).
L'âne, c'est quelquefois une pauvre province ;
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise ;

(1) Nom burlesque qu'on donne à l'âne.

Un quart (2) voleur survient qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

(2) *Quart* pour *quatrième*, déjà vieux du temps de La Fontaine.

FABLE XIII.

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.

La louange chatouille et gagne les esprits :
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide (1) avait entrepris
L'éloge d'un athlète (2), et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux (3) ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent ;
Mais quand il le vit, le galant

(1) Ancien poëte grec très-célèbre, dont il ne nous reste que quelques fragments.

(2) On nommait *athlètes* ceux qui, dans la Grèce, combattaient dans les assemblées du peuple pour y disputer le prix de la course, de la lutte, etc.

(3) Frères jumeaux, fils de Jupiter et de Léda, qui, pour leur adresse dans les exercices du corps et pour leur valeur, furent placés entre les astres après leur mort.

N'en donna que le tiers, et dit très-franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste :
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant ;
Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie ;
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis :
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient ; l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table, et la cohorte (4)
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce ; et pour prix de ses vers
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque ; et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons (5).
Ce ne fut pas le pis ; car, pour rendre complète
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria : Miracle ! On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.

(4) Tout le reste de la compagnie.
(5) Ceux qui servent à boire.

Il n'était fils de bonne mère,
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte, et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène (6)
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce(7):
Jadis l'Olympe (8) et le Parnasse (9)
Etaient frères et bons amis.
(Voy. Phèdre, liv. 4, Fable XXI.)

(6) Ici Melpomène se prend pour le poëte lui-même qu'on suppose inspiré par cette Muse. Les païens avaient imaginé neuf Muses qui présidaient aux arts et aux sciences.

(7) Quand ils nous accordent protection ou amitié. Cette expression manque de clarté et de justesse.

(8) Montagne de la Grèce, au nord de la Thessalie, que sa hauteur donna lieu aux poëtes de prendre pour le séjour des dieux.

(9) La plus haute montagne de Phocide. Les poëtes y placent le séjour d'Apollon et des Muses.

FABLE XIV.

LA MORT ET LE MALHEUREUX (1).

Un malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.

(1) Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils

O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle !
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je ! cria-t-il : ôtez-moi cet objet !
Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !
N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !

Mécénas (2) fut un galant homme :
Il a dit quelque part (3) : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

ne nous ont laissé, pour notre part, que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre. *La Fontaine.*

(2) Favori de l'empereur Auguste, et grand protecteur des gens de lettres.

(3) Dans ces vers cités de Sénèque :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ ;
Tuber adstrue gibberum ;
Lubricos quate dentes ;
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.

« Rendez mes mains débiles, rendez mes pieds faibles et « boiteux, élevez une bosse sur mon dos, ébranlez toutes mes « dents. Tout ira bien, si vous me laissez la vie. Conservez-« la-moi, même dans les tourments de la croix. » (*Epît.* 181, *tom.* 11, *pag.* 521.)

FABLE XV.

LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée (1),
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine (2) enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur :
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier (3) et la corvée (4),
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir (5),
C'est la devise des hommes.

(Voy. Esope, Fable XX et CXLVI.)

(1) Faisceau de branche avec leurs feuilles.
(2) Petite maison couverte de chaume.
(3) Celui à qui il est dû de l'argent, ou quelque chose qui se peut estimer à prix d'argent.
(4) Travail que les paysans devaient gratuitement à leur seigneur ou à l'état.
(5) C'est la pensée de Mécène exprimée bien plus noblement. Il est heureux que La Fontaine ne s'en soit pas tenu à la fable précédente qui est fort inférieure à celle-ci.

FABLE XVI.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne (1).
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant pour toute besogne (2)
Avait un brouet clair (3) ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé (4) le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point ;
Bon appétit surtout : renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

(1) Le renard fait les avances, ce qui rend l'affront fait à la cigogne plus piquant.
(2) Pour tout mets. Ce mot n'est plus usité dans cette acception.
(3) Espèce de bouillie fort claire.
(4) Quelle différence si le poëte avait mis *mangé !*

Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable XXV.)

FABLE XVII.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir (1),
En badinant sur le bord de la Seine (2).
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école ;
L'enfant lui crie : Au secours ! je péris !
Le magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis prenez de tels fripons le soin !
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit (3), il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.

(1) Tomber. Il ne se dit guère qu'à l'infinitif et au participe *chû*.
(2) Fleuve de France qui traverse la capitale.
(3) Mot d'une admirable naïveté. Heureusement il ne lui restait plus rien à dire, sans quoi l'enfant était perdu.

Tout babillard, tout censeur, tout pédant (4)
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance (5).
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé! mon ami, tire-moi de danger,
Tu feras après ta harangue.

(4) Toute personne sujette à étaler avec affectation et ma à propos ses lectures, sa science et même son éloquence. Cette définition une fois admise, bien des gens qui se croient à couvert du vice de pédanterie en sont visiblement infectés.

(5) Race. Il ne se dit proprement que de quelques animaux domestiques.

FABLE XVIII.

LE COQ ET LA PERLE.

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire (1).
Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil (2)
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton (3)
Serait bien mieux mon affaire.

(Voy. Phèdre, liv. 5, Fable X.)

(1) Celui qui taille, polit et met en œuvre les pierres précieuses, etc.

(2) Sorte de grain fort petit.

(3) Demi-ducat. Espèce de monnaie d'argent.

FABLE XIX.

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons (1) les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe (2) on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée (3), et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
Ces enseignes (4) étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête (5) nouvelle ; et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci ?
Dit une abeille fort prudente ;
Depuis tantôt six mois que la chose est pendante (6),
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :

(1) Espèce de mouches qui s'introduisent dans les ruches des abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de faire un suc si délicat.

(2) Autre sorte de mouches malfaisantes.

(3) Tirant sur le brun.

(4) Marque servant à faire reconnaître quelque chose.

(5) Recherche qui se fait par ordre de justice.

(6) Est plaidée et débattue.

N'a-t-il point assez léché l'ours (7) ?
Sans tant de contredits (8) et d'interlocutoires (9),
Et de fatras (10), et de grimoires (11),
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir :
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès,
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code (12) ;
Il ne faudrait point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs ;
On fait tant à la fin que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs (13).

(Voy. Phèdre, liv. 5, Fable XI.)

(7) Expression proverbiale, c'est-à-dire ne s'est-il pas occupé assez longtemps de choses vaines, comme l'ours qui lèche ses petits sans rien diminuer de leur difformité ? ou n'a-t-il pas assez sucé, exténué les parties en prolongeant le procès ?

(8) En terme de palais, contredits signifient les écritures servant de réponses à la production de la partie adverse.

(9) Jugement qui ordonne une instruction préalable pour parvenir au jugement définitif.

(10) Terme de mépris pour signifier un amas confus de plusieurs choses.

(11) Discours obscurs, ou écritures difficiles à lire.

(12) Recueil des lois.

(13) On sait que La Fontaine a fait, depuis, une fable de ce joli trait. (La huitième du neuvième livre.)

FABLE XX.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne dit un jour au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet (1) pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que (2) mon front, au Caucase (3) pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon (4), tout me semble zéphyr (5).
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords (6) des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

(1) Fort petit oiseau.

(2) *Cependant que* pour *pendant que*. Le poëte en allongeant le mot d'une syllabe le rend plus grave, plus majestueux et plus expressif.

(3) Montagne d'Asie très-élevée.

(4) Vent du nord. En poésie les aquilons signifient tous les vents froids et orageux.

(5) Vent fort doux.

(6) Sur le bord des eaux.

Contre (7) leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon (8) accourt avec furie
Le plus terrible des enfants (9)
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie ;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel (10) était voisine (11),
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (12).

(Voy. Esope, Fable CXLIII. *Le Roseau et l'Olivier.*)

(7) Légère incorrection. Le verbe *résister* demande la préposition *à*.

(8) L'endroit où se termine notre vue, où le ciel et la terre semblent se joindre.

(9) Un vent des plus violents.

(10) On ne dit pas *voisin à*, mais *voisin de*.

(11) Imitation de Virgile, qui dit en parlant du chêne :

. . . . . quæ quantùm vertice ad auras
Æthereas, tantùm radice in Tartara tendit.
(Georg. l. II, v. 291, 292.)

(12) Expression poétique, pour dire *pénétraient fort avant dans la terre.* Cet apologue est non-seulement le meilleur de ce premier livre, mais il n'y en a peut-être pas de plus achevé dans La Fontaine.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

Un chat, nommé Rodilardus (1),
Faisait de rats telle déconfiture (2)
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans (3) la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soû,
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant allait chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats (4) tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre;
Qu'il n'y avait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.

(1) Nom plaisamment composé, dont la signification n'est pas difficile à saisir.
(2) Destruction.
(3) *Dedans* pour *dans*.
(4) Ce qui restait des rats

La difficulté fut d'attacher le grelot (5).
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus (6),
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire (7) chapitres de chanoines.
Ne faut-il que délibérer ?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne (8).

(5) Ce vers est devenu proverbe.

(6) *Vus.* C'est là une des libertés dont La Fontaine use le plus, d'après les anciens poëtes français. On ne peut faire accorder ici le participe, puisqu'il ne tient cette place que par inversion.

(7) *Voire* est un vieux mot qui signifie *même*, *aussi*.

(8) Le tour vif et précis de cette affabulation lui a donné le crédit d'une maxime.

FABLE II.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD, PARDEVANT LE SINGE (1).

Un loup disait que l'on l'avait volé.
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol fut par lui appelé (2).
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie :
Thémis n'avait point travaillé,

(1) Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis. *(La Fontaine.)*

(2) Accusé en justice.

De mémoire de singe, à fait plus embrouillé (3);
Le magistrat suait en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis,
Et tous deux vous paîrez l'amende;
Car toi, loup, tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers,
On ne saurait manquer, condamnant un pervers (4).
(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable X.)

(3) Détails charmants.
(4) Maxime fausse, à la prendre trop exactement. L'histoire rapporte que Philippe, roi de Macédoine, rendit un jugement assez semblable à celui-ci.

FABLE III.

LES DEUX TAUREAUX ET LA GRENOUILLE.

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant (1).
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies;
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,

(1) On dirait maintenant *coassant*. Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent*. La langue latine présente cette distinction dans les verbes *crocitare* et *coaxare*.

Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens.
Il en écrasait vingt par heure.
Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands (2).
(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable XXIX.)

(2) Imitation de ce vers d'Horace à l'occasion de la guerre de Troie.

« Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi. »
(Hor. ep. 2. l. 1.)

FABLE IV.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette : et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'Auteur de l'univers,
Je suis oiseau, voyez mes ailes :
Vive la gent (1) qui fend les airs!
Sa raison plut et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne

(1) Nation. On ne s'en sert que dans la poésie familière.

Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément va se fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux (2) ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
Moi, pour telle (3) passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris ; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants (4),
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue (5).
Le sage (6) dit, selon les gens :
Vive le roi! vive la ligue (7)!

(Voy. Esope, Fable CIX.)

(2) *Aux oiseaux* pour *des oiseaux*. Licence commandée par la mesure.

(3) *Telle*, qui est ici pour *oiseau*, est un solécisme de genre. Il est assez naturel que la chauve-souris commette cette méprise, et la Fontaine s'est si bien mis à sa place qu'elle lui échappe à lui-même.

(4) *Changeants* ne s'accorde pas dans cette phrase. *D'écharpes changeants*, c'est-à-dire paraissant tantôt d'un parti et tantôt d'un autre. C'est une chose ordinaire que les partis se distinguent les uns des autres par des écharpes de différentes couleurs.

(5) *Faire la figue* signifie se moquer.

(6) C'est une idée fausse dans la véritable acception attachée au mot *sage*.

(7) Parti opposé à celui du roi.

FABLE V.

LA LICE ET SA COMPAGNE.

Une lice (1) étant sur son terme (2),
Et ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande une quinzaine;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette (3)
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

(1) Grosse chienne.

(2) Prête à mettre bas ses petits.

(3) Leçon importante exprimée avec simplicité et cependant avec force, souvent applicable en politique, mais qui ne l'est pas en morale, où l'on fait ce que le devoir prescrit, sans s'occuper des suites.

FABLE VI.

LE LION ET LE MOUCHERON.

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre (1)!
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie (2) ?
Un bœuf est plus puissant (3) que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit (4) : on se cache, on tremble à l'environ :
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau ;
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invincible ennemi triomphe, et rit de voir

(1) Cette manière d'entrer dans son sujet est extrêmement dramatique.

(2) On dit bien *se soucier* pour *s'inquiéter ;* mais on ne dit pas *soucier quelqu'un* pour *le mettre en souci.*

(3) Il est évident que *puissant* est ici pour la taille, acception qu'il a perdue ou qu'il n'a jamais eue dans le bon usage.

(4) Tableau admirable, qui ne le cède peut-être qu'à ceux qui suivent. Quel combat ! quelle victoire ! quel triomphe ! et tout cela finit à l'embuscade d'une araignée

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais (5), et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat, le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire;
Comme il sonna la charge il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là peut nous être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.
(Voy. Esope, Fable CXLIX.)

(5) Qui n'y peut rien.

FABLE VII.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.

Un ânier, son sceptre (1) à la main,
Menait en empereur romain
Deux coursiers à longues oreilles (2).
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier;

(1) Son fouet ou son bâton. Il y a bien de l'esprit et du goût à savoir tout ennoblir, sans donner aux petites choses une importance ridicule. C'est ce que fait La Fontaine, en mêlant la plaisanterie à ses périphrases les plus poétiques ou à ses descriptions les plus pompeuses.

(2) On donne le nom de coursier à de bons et beaux chevaux. Ici ce sont deux ânes, dont les oreilles sont, à proportion, de beaucoup plus longues que celles des chevaux.

Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles (3);
La charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux (4) et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés (5) se trouvèrent.
L'ânier qui tous les jours traversait ce gué-là (6),
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa;
Car, au bout de quelques nagées (7),
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier (8) prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui (9).
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant; l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison (10).
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente

(3) Marchait lentement comme s'il eût porté des bouteilles.
(4) *Vaux* n'est plus français que dans cet exemple.
(5) Embarrassés.
(6) L'endroit d'une rivière où l'eau est si basse, et le fond si ferme, qu'on y peut passer sans nager et sans s'embourber.
(7) Inusité.
(8) C'est encore là une de ces expressions heureuses qui semblent ne rien coûter à l'imagination de La Fontaine.
(9) Fait sottement ce qu'il voit faire aux autres.
(10) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours; qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte :
J'en voulais venir à ce point.

FABLE VIII.

LE LION ET LE RAT.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi :
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint (1) qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rêts
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

(1) Il arriva.

FABLE IX.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,

Quand sur l'eau se penchant une fourmis (1) y tombe ;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire (2) où la fourmis arrive.
Elle se sauve : et là-dessus
Passe un certain croquant (3) qui marchait les pieds nus :
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus (4),
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain (5) retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long (6).
Le souper du croquant avec elle s'envole (7) ;
Point de pigeon pour une obole.
(Voy. Esope, Fable LXXX.)

(1) La Fontaine a écrit *fourmis* dans ce vers, dans le suivant et au vers huitième, pour la nécessité de la rime, et pour éviter l'hiatus.

(2) Pointe de terre ou de rocher qui avance dans la mer. Ces termes d'*océan* et de *promontoire*, pris dans le rapport d'une fourmi avec un ruisseau et un brin de paille, sont très-agréables.

(3) Un paysan. En 1637, sous Louis XIII, il se fit dans le Périgord et la Saintonge un soulèvement de quelques communes qui, sous prétexte de liberté, ne voulaient plus payer de subsides, et se nommaient *croquants*. De là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre paysan, un villageois.

(4) La colombe. La fable nous apprend que les colombes étaient consacrées à Vénus.

(5) Mot ancien qui signifie un paysan. De *villa*, maison de campagne, a été formé *villanus*, qui n'est que de la basse latinité.

(6) S'envole au plus vite.

(7) Tout cela est peint avec une vérité parfaite. Ce dernier vers est à la fois une réflexion et une image.

FABLE X.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES.

Un lièvre en son gîte (1) songeait ;
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe (2) ?
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux !
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh ! la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre-lièvre,
Et cependant faisait le guet (3).
Il était douteux (4), inquiet ;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir de vers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;

(1) L'endroit où il se retire pour dormir et se reposer.

(2) Ce vers est naturel et plaisant tout à la fois. Il est impossible de mêler plus rapidement le récit et la réflexion ; et c'est ainsi qu'écrit toujours La Fontaine.

(3) La fonction de soldat mis en sentinelle.

(4) *Douteux* ne s'emploie point en ce sens. Il ne se dit que des choses.

Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens (5)! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.
(Voy. Esope, F. LVII, et Phèdre, liv. 5, F. XIII.)

(5) Il se garde bien de dire les grenouilles, ou tel animal plus faible que lui. Le terme dont il se sert est général.

FABLE XI.

LE COQ ET LE RENARD.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois (1).
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse :
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle

(1) Rusé.

De cette paix :
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie ;
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues (2), gagne au haut,
Mal content de son stratagème;
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

(Voy. Esope, Fable XXXVI.)

(2) Vieux mot, pour dire tirer ses chausses, s'enfuir.

FABLE XII.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE.

L'oiseau de Jupiter (1) enlevant un mouton,
Un corbeau témoin de l'affaire,
Et plus faible des reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour (2) du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice (3) :
On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.

(1) L'aigle était consacré à Jupiter.
(2) *A l'entour* est un adverbe et non pas une préposition.
(3) Tel qu'on les offrait aux Dieux.

Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux (4) :
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paraît en merveilleux état;
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat (5).
La moutonnière (6) créature
Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
Etait d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphême (7).
Elle empêtra si bien les serres (8) du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux (9) de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre (10);
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs :
Où la guêpe a passé le moucheron demeure (11).

(4) Figure vive et hardie. Il est très-plaisant de prêter au corbeau toutes ces réflexions qui annoncent l'aveugle confiance avec laquelle il compte sur sa proie.

(5) C'est l'harmonie du fameux *Procumbit humi bos.*

(6) Adjectif de la création de La Fontaine, qui est d'un effet fort comique. Le vers suivant fait allusion au corbeau de la seconde fable. Qui sait si ce n'est pas le même, encore une fois dupe de sa vanité !

(7) Cyclope des plus monstrueux.

(8) Les pattes.

(9) Volereau, petit voleur, est encore un mot propre à La Fontaine.

(10) Au figuré, c'est une chose dont on se sert artificieusement pour attirer quelqu'un afin de le tromper.

(11) Ce vers, plein de naturel, est devenu proverbe.

FABLE XIII.

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le paon se plaignait à Junon (1) :
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant dont (2) vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué (3) de cent sortes de soies,
Qui te panades (4), qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire !
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.

(1) Sœur et épouse de Jupiter, et reine des Dieux. Le paon lui était consacré.

(2) Le chant du paon n'a rien d'agréable. C'est plutôt un miaulement qu'un chant.

(3) *Nué* pour *nuancé*, un peu vieilli. Cette description des beautés du paon, quoique peu détaillée, est très-brillante. Elle rappelle les vers charmants de Phèdre :

Nitor smaragdi collo præfulget tuo ;
Pictisque plumis gemmeam caudam explicas.

(4) *Se panader* a été fait du nom français paon lui-même ; comme *se pavaner*, qui est d'un emploi plus ordinaire, a été fait de son nom latin.

Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir :
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

(Voy. Phèdre, liv. 3, Fable XV.)

FABLE XIV.

LE LION ET L'ANE CHASSANT.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer (1). Il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais bons et beaux sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne, à la voix de Stentor (2).
L'âne à messer lion fit office de cor (3).
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix :
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable ;
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois :
Tous fuyaient, tous tombaient au piége inévitable
Où les attendait le lion.

(1) Aller à la chasse du gibier.
(2) Grec qui, selon Homère, avait la voix fort supérieure à celle des autres hommes.
(3) Trompe de chasse qui réjouit et anime les chasseurs et les chiens.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion ; c'est bravement crié :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison.
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractère.

(Voy. Phèdre, liv. I, Fable XI.)

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE.

A. M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue (1) à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner :
La feinte est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan (2) Malherbe (3) l'a conté (4).
Ces deux rivaux d'Horace (5), héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon (6), nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers (7) et leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,

(1) La Fable.
(2) Poëte français mort en 1670. Il est connu par ses poésies pastorales.
(3) Autre poëte français célèbre, mort en 1628.
(4) A son retour de Calais où il avait porté les armes, Racan consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait choisir. Malherbe, au lieu de lui répondre directement là-dessus, lui raconta cet ingénieux apologue.
(5) Poëte célèbre du siècle d'Auguste.
(6) Apollon, dieu de la poésie, de la musique et des beaux-arts.
(7) Mot très-noble et très-poétique.

Et que rien ne doit fuir dans cet âge avancé;
A quoi me résoudrai-je? il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe (8) là-dessus : Contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.
J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre (9).
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata;
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense (10).
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance :
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.
L'âne qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure (11);
Il fait monter son fils, il suit; et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.

(8) Tour emprunté de la langue latine, et plus commun aujourd'hui dans notre littérature, qu'il ne l'était du temps de La Fontaine.

(9) Chandelier de cristal et de bronze à plusieurs branches que l'on suspend au plancher pour éclairer.

(10) Vers devenu proverbe.

(11) *Avoir cure* pour *se soucier*, *s'inquiéter d'une chose*; de *habere curam*, latinisme qui a vieilli.

Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! ho ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous,
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père (12).
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux ;
L'âne se prélassant (13) marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers et conservent leur âne !
Nicolas au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.

(12) Autre proverbe d'une application très-commune.

(13) Marchant avec dignité, et en se donnant des airs de prélat.

Beau trio de baudets! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars (14), ou Thémis (15), ou le prince,
Allez, venez, courez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(14) La carrière des armes.
(15) Déesse de la justice, pour le barreau.

FABLE II.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Je devais par la royauté
Avoir commencé (1) mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster (2) en est l'image,
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudrait, disaient-ils, sans nous, qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme,
Et pour qui? pour lui seul; nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas :
Chômons (3), c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous disent à Gaster qu'il en allât chercher.

(1) On ne se permettrait plus aujourd'hui ce double parfait
(2) Du mot grec γαστηρ, estomac.
(3) Chômer, solenniser un jour de fête en cessant de travailler.

Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur,
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne; et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'état.

Ménénius (4) le sut bien dire.
La commune s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'ils avaient tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité :
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre;
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

(4) Sénateur romain du temps des consuls.

FABLE III.

LE LOUP ET LE BERGER.

Un loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,

Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton (1),
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse (2).
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante (3) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette;
La plupart des brebis dormaient pareillement (4).
L'hypocrite les laissa faire,
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire;
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son :
Les brebis, le chien, le garçon.

(1) Sorte de casaque.

(2) Sorte d'instrument de musique à vent, à l'usage des bergers.

(3) *Sycophante.* Trompeur, du mot grec συκοφαντης, calomniateur.

(4) Remarquez avec quel art le verbe dormir est multiplié dans trois vers charmants qui se succèdent. Vous êtes prévenu que le loup approche doucement, et le profond repos qui règne dans la bergerie favorise son dessein : il n'y a qu'une maladresse qui puisse lui en faire perdre le fruit; mais il la fera.

Le pauvre loup dans cet esclandre (5),
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

(5) Accident qui fait de l'éclat, et qui est accompagné de quelque honte.

FABLE IV.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique (1),
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin (2) les soumit au pouvoir monarchique (3).
Il tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois tant de bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or, c'était un soliveau
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.

(1) Où le peuple gouverne.
(2) Jupiter, maître des Dieux.
(3) Où le gouvernement est régi par un seul chef.

Elle approcha mais en tremblant (4).
Une autre la suivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilière :
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi (5).
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
Le monarque des Dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir,
Et grenouilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire : Eh quoi! votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.
(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable II.)

(4) Ces vers et les suivants font une image charmante. On croit voir les grenouilles.
(5) Mot vieilli qui paraît venir de *quietus*, tranquille.

FABLE V.

LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine (1) renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés (2);
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;

(1) *Capitaine* annonce avantageusement le personnage. Il donne l'éveil au lecteur et le prépare à quelque action remarquable. Le renard est le héros de La Fontaine.
(2) Qui avait les cornes hautes. Il est du genre familier.

L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits ;
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur ; le long de ton échine
Je grimperai premièrement,
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-ci je sortirai :
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience :
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère (3)
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors (4) :
Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts ;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.

(Voy. Esope, Fable IV, et Phèdre, liv. 4, Fable VII.)

(3) Imprudemment, sans réflexion.

(4) *Hors* ne peut se prendre comme adverbe : c'est une préposition.

FABLE VI.

L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE.

L'AIGLE avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie (1) au pied, la chatte entre les deux ;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage (2).
La chatte détruisit par sa fourbe (3) l'accord :
Elle grimpa (4) chez l'aigle, et lui dit : Notre mort,
Au moins de nos enfants (car c'est tout un aux mères) (5),
Ne tardera possible (6) guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte (7).
Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine (8).
Ma bonne amie et ma voisine,

(1) La femelle du sanglier.
(2) *Tripotage* signifie au figuré assemblage confus de choses qui ne se conviennent pas.
(3) Tromperie.
(4) C'est de la chatte qu'il s'agit : *grimpa* était donc le mot propre ; mettez *elle monta*, et vous détruisez l'image.
(5) Si ce vers admirable a un défaut, c'est d'être placé dans la bouche de la chatte qui tend un piége à l'aigle : l'hypocrisie ne trouve pas de pareils traits de sentiment.
(6) Adverbe peu usité, pour *peut-être*.
(7) Encore un vers sublime qui ne peut partir que d'une âme vraiment maternelle.
(8) Venait de mettre bas ses petits qu'on appelle marcassins.

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberait sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion,
L'oiseau royal en cas de mine,
La laie en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort (9) pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore (10),
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

(Voy. Phèdre, liv. 2, Fable III.)

(9) Grande provision de bouche.
(10) Statue que Vulcain fit et qu'il anima. Jupiter lui donna une boîte où tous les maux étaient renfermés.

FABLE VII.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

Chacun a son défaut où toujours il revient;
Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus (1)
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps (2),
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? ma femme est-elle veuve?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton (3),
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau (4) propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La célérière (5) du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart sans songer :
Tu ne leur portes point à boire?

(1) Un franc ivrogne. Bacchus était le dieu du vin.

(2) Ce vers est de l'espèce de ceux qu'on appelle *léonins*, c'est-à-dire dont le dernier hémistiche rime avec le premier, au moins à l'oreille. Il est important d'éviter ces consonnances; c'est une règle que La Fontaine n'observe pas toujours.

(3) Une des trois Furies de l'enfer.

(4) Sorte de brouet ou de bouillon chaud.

(5) Titre d'office qu'on donne dans un monastère à la religieuse qui prend soin de la dépense de bouche.

FABLE VIII.

LE LOUP ET LA CIGOGNE.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie (1)
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur (2) pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.
(Voy. Esope, Fable CXLIV, et Phèdre liv. I, F. VIII.)

(1) Partie de divertissement et de bonne chère.
(2) On dirait aujourd'hui *par bonheur*.

FABLE IX.

LE LION ABATTU PAR L'HOMME.

On exposait une peinture
Où l'artisan (1) avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.

(1) *Artisan* pour *artiste*. Ces deux expressions ne se prennent plus indifféremment.

Les regardants en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet :
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus ;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

FABLE X.

LE RENARD ET LES RAISINS.

Certain renard gascon (1), d'autres disent normand (2),
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats (3).
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?
(Voy. Esope, Fable XV, et Phèdre, liv. 4, Fable II.)

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à excuser ses fautes par quelque trait de plaisanterie bonne ou mauvaise. On reproche aux gascons la forfanterie.

(2) Plein de dissimulation, porté comme par instinct à répondre obscurément à ceux qui lui parlent. On accuse les Normands de mauvaise foi.

(3) Valets d'armée. Ce mot du renard est devenu proverbe

FABLE XI.

LE CYGNE ET LE CUISINIER.

Dans une ménagerie (1)
De volatiles remplie

(1) Lieu bâti auprès d'une maison de campagne pour y élever des bestiaux, des volailles, etc.

Vivaient le cygne et l'oison,
Celui-là destiné pour les regards du maître,
Celui-ci pour son goût : l'un, qui se piquait d'être
Commensal du jardin (2); l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries (3),
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde et tantôt se plonger (4),
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne, et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris :
Quoi! je mettrais, dit-il, un tel chanteur (5) en soupe!
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!
Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe (6)
Le doux parler ne nuit de rien.

(Voy. Esope, Fable LXXIV.)

(2) Fréquentant le plus ordinairement le jardin, comme l'autre la maison.

(3) Leur lieu de plaisance. Ce mot est dérivé du vieux verbe *galer*, se réjouir.

(4) Ces vers agréables rappellent ceux de Virgile :

Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassùm videas gestire lavandi.
(Georg. I, v. 386, 387.)

(5) Le chant mélodieux des cygnes n'est fondé que sur une tradition poétique dont la vérité n'a jamais été confirmée.

(6) Qui nous talonnent, qui nous suivent de fort près. Cette figure rappelle le *Post equitem sedet atra cura* d'Horace, si bien rendu par Boileau :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

FABLE XII.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque (1) les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis ;
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages,
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats (2)
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut si tôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(1) Inusité en trois syllabes. Nous ne reviendrons pas sur cette licence, que La Fontaine s'est permise très-souvent.
(2) *Louvats* pour louveteaux, jeunes loups.

FABLE XIII.

LE LION DEVENU VIEUX.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse (1),
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval approchant lui donne un coup de pié,
Le loup un coup de dents, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir (2):
Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable XX.)

(1) Cette image est très-belle, et tout ce qui suit est digne du commencement.

(2) Phèdre dit de plus que l'âne frappa le lion: *Calcibus frontem exterit.* C'est de là que nous vient l'expression proverbiale dont l'application est si commune: *Le coup de pied de l'âne.*

FABLE XIV.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.

Damoiselle belette, au corps long et fluet (1),
Entra dans un grenier par un trou fort étroit;
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,

(1) Vers extrêmement pittoresque. *Long et fluet* conviennent parfaitement à un animal dont la forme est fine et élancée.

La galante fit chère lie (2),
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, mafflue (3) et rebondie (4).
Au bout de sa semaine, ayant dîné son soû,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours :
C'est, dit-elle, l'endroit; me voilà bien surprise :
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat qui la voyait en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

(Voy. Horace, Epître 7, liv. 1, v. 28.)

(2) Vieux terme qui signifie *grand'chère*. Il signifie proprement *chère joyeuse*. Ce mot qui paraît venir de *lætus*, n'est guère entendu dans ce sens-là. Le mot *liesse* a moins vieilli que cet adjectif.

(3) Qui a de grosses joues : il est familier.

(4) Arrondie par embonpoint.

FABLE XV.

LE CHAT ET LE VIEUX RAT.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard (1), l'Alexandre (2) des chats,

(1) *Rodilard*, premier du nom, est le *Rodilardus* de la Fable I du livre second.

(2) Roi de Macédoine, un des plus grands guerriers de l'antiquité.

L'Attila (3), le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère (4), était craint une lieue à la ronde ;
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et, du haut d'un plancher,
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement (5),
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis (6) rentrent dans leurs nids à rats,
Puis, ressortant, font quatre pas,

(3) Roi des Huns, qui se faisait appeler *le fléau de Dieu*.

(4) Chien à trois têtes, qui gardait l'entrée des enfers.

(5) *Enterrement*. Il faudrait insister sur tous les vers de cette charmante fable pour faire remarquer toutes les beautés de détail qu'elle renferme. Les fausses joies du peuple souris sont exprimées dans ceux-ci avec une vérité incomparable.

(6) Le retour de cette première syllabe, trois fois placée en tête d'un vers, peint à l'oreille et à l'esprit les trois actions successives des souris qui rentrent, sortent, et enfin se mettent en quête.

Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant,
C'est tour de vieille guerre (7); et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis (8)
Pour la seconde fois les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille (9).
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin (10) au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine (11).
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

(7) Ruse connue des vieux soldats.

(8) Doux, affable, et de là chattemite.

(9) Trait de détail fort plaisant, qui peint le rat dont il s'agit et qui le fait reconnaître au lecteur.

(10) *De loin* est une circonstance essentielle, et Phèdre ne l'a pas oubliée :

Proculque insidias cernens hostis callidi.

(11) Ruse de guerre.

Cette fable est charmante d'un bout à l'autre, pour le naturel, pour la gaieté, et surtout pour la vérité des tableaux.

C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

(Voy. Esope, Fable XXVIII, et Phèdre, liv. 4, F. I.)

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

LE BERGER ET LA MER.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite (1).
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage (2)
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage;
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis (3)
Fut Pierrot (4) et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.
Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité

(1) Déesse de la mer et femme de Neptune. On la prend aussi pour la mer.
(2) Sur le bord de la mer.
(3) Bergers, maîtres de leurs troupeaux.
(4) Berger à gage sous un maître.

Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition (5)
Nous devons fermer les oreilles :
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

(5) Expression très-noble et rapprochement très-heureux qui réveille dans l'esprit du lecteur l'idée du naufrage pour le marin et pour l'ambitieux.

FABLE II.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant (1) ;
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet (2).
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit ;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,

(1) Qui est tout proche. Il ne se dit que d'une maison, d'un jardin, et n'est d'usage que dans le discours familier.

(2) Petite herbe odoriférante qui croît dans les lieux extrêmement secs.

Repartit le seigneur ; fût-il diable, Miraut (3),
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. —
Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine. —
De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine. —
Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare.
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager ; adieu planches, carreaux,
Adieu chicorée et poireaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : Ce sont là jeux de prince !
Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

(3) Nom de chien de chasse.

FABLE III.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce (1) :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens que le Ciel chérit et gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie (2).
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé;
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Ce n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!

(1) Tu nihil invitâ facies dicesve Minervâ.
(Hor. Art. poét. v. 384.)

Ces jolis vers sont devenus proverbes.

(2) . . . . . Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, etc. (Virg. Æneid. l. 6, v. 129.)

Dit le maître aussitôt. Holà ! Martin-bâton (3) !
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

(3) Valet armé d'un bâton.

FABLE IV.

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande ;
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois (1) :

(1) Voilà une nation caractérisée par son nom. Nous savons déjà que son chef s'appelle Ratapon, et tout le monde connaît *Ratapolis* sa capitale. L'invention de La Fontaine a pris tant de vraisemblance sous sa plume, qu'il n'y a point de vérité historique plus présente à notre imagination.

Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax (2),
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille dans les trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marque d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux,
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire

(2) Noms de rats plaisamment inventés par Homère, dans sa Batrachomyomachie.

Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.
(Voy. Phèdre, liv. 4, Fable IV.)

FABLE V.

LE SINGE ET LE DAUPHIN.

C'était chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes (1) fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit ; il faut le croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur (2) que tant on renomme.
Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
Etes-vous d'Athènes la grande ?
Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi : car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge, maire.

(1) Ville de la Grèce, capitale de l'Attique.
(2) Arion sauvé d'un naufrage par un dauphin.

Le dauphin dit : Bien grand merci.
Et le Pirée (3) a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense? —
Tous les jours : il est mon ami ;
C'est une vieille connaissance.
Notre magot (4) prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme (5).
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendraient Vaugirard (6) pour Rome (7) ;
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.
Le dauphin rit, tourne la tête ;
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête :
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

(Voy. Esope, Fable LXXXVIII.)

(3) Fameux port d'Athènes, qui fut bâti par les ordres de Thémistocle.
(4) Gros singe.
(5) Vers sujet à des applications communes.
(6) Village près de Paris.
(7) La capitale de l'état ecclésiastique et du monde chrétien, et la plus grande ville de l'Italie.

FABLE VI.

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS.

Certain païen chez lui gardait un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles :
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'étaient que vœux et qu'offrandes,

Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût (1),
N'avait eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait :
La pitance du Dieu n'en était pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers, stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton.
(Voy. Esope, Fable CVIII.)

(1) *Idole* est ici masculin, ainsi qu'au vers dix-septième. Ce mot est depuis longtemps féminin.

FABLE VII.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un paon muait : un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte.
Même, vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires (1).
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui;
Ce ne sont pas là mes affaires.

(Voy. Esope, Fable CII, et Phèdre, liv. 1, Fable III.)

(1) Qui s'approprie ce qu'il a pillé dans les ouvrages d'autrui.

FABLE VIII.

LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS.

Le premier qui vit un chameau (1)
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire (2).
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier (3).
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet:
On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux, de loin, certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

(1) Animal qui a le cou fort long, la tête petite, les oreilles courtes, et une espèce de bosse sur le dos. Il est propre à porter de gros fardeaux.

(2) Espèce de chameau qui a deux bosses sur le dos, et qui va fort vite.

(3) Vers devenu proverbe. *Accoutumance* a vieilli.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien (4).
(Voy. Esope, Fables CX et CXVIII.)

(4) Major è longinquo reverentia. Vers excellent.

FABLE IX.

LA GRENOUILLE ET LE RAT.

Tel, comme dit Merlin (1), cuide engeigner (2) autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point, sans plus, tenait le galant empêché.

(1) Fameux enchanteur. Il vivait vers la fin du cinquième siècle.

(2) Pense tromper. *Cuide* et *engeigner* sont deux mots à présent surannés et tout à fait hors d'usage. *Cuide* est tiré du latin *cogitare*, penser; et *engeigner*, de l'italien *ingannare*, tromper.

Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée (3);
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les Dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan (4), qui dans l'air planait, faisait la ronde (5).
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut; tant et si bien
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant de cette façon
A souper chair et poisson.
La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

(3) *Gorge-chaude* signifie, en terme de fauconnerie, la chair des animaux vivants que l'on donne aux oiseaux de proie. *Curée*, pâture qu'on donne aux chiens de chasse, en leur faisant manger la bête qu'ils ont prise.

(4) Gros oiseau de proie.

(5) Ce tableau est achevé.

FABLE X.

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE.

Une fable avait cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.
La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
La république des oiseaux :
La déesse aux cent bouches (1), dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige (2)
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ! Il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant

(1) La Renommée.

(2) Asservie à son seul appétit. L'homme était ligo d'un seigneur, quand il dépendait de ce seigneur à certains égards, et qu'il était tenu envers lui d'une obligation plus étroite que celle du vassal simple.

Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous les quatre en chemin se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse,
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande :
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu (3),
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré (4),
Où maint mouton cherchait sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphirs. Le lion n'y fut pas, qu'à ses gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :

(3) Alexandre se disait fils de Jupiter.
(4) Parsemé.

Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire.
On déballe; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
Que de filles, ô Dieux! mes pièces de monnaie
Ont produites! Voyez, la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères :
Le croît (5) m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers (6) confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait! C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires (7).

(5) L'accroissement, le produit, ce qu'il y a de plus.
(6) Chevaux de somme.
(7) Espèce de proverbe que La Fontaine a pris mot à mot de Régnier, Satire 12, à la fin.

FABLE XI.

LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait;
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différent
Avec un cerf plein de vitesse ;
Et ne pouvant l'attrapper en courant,

Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât sa vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous;
Adieu, je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous.
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc : vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie :
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
Etait prête et toute bâtie.
Il mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien (1)
Sans qui les autres ne sont rien.

(Voy. Horace, Epître X, liv. 1, vers 34 et suiv., et Phèdre, liv. 4, Fable III.)

(1) La liberté.

FABLE XII.

LE RENARD ET LE BUSTE.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.

C'était un buste (1) creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !
(Voy. Esope, Fable XI, et Phèdre, liv. 1, Fable VII.)

(1) Ouvrage de sculpture, représentant une figure humaine qui n'a que la tête et la partie supérieure du corps.

FABLE XIII.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU.

La bique (1) allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet (2) :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet (3) :
Foin du loup et de sa race (4) !
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune, passe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde (5),
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :

(1) La chèvre.
(2) Le chevreau.
(3) Mot qui sert à faire connaître ceux qui sont du même parti.
(4) Sorte d'interjection qui marque le dépit et la colère.
(5) Douce et contrefaite.

Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de fortune
Notre loup avait entendu?
Deux sûretés valent mieux qu'une (6);
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(6) Proverbe.

FABLE XIV.

LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT.

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris;
Il y périt. Voici l'histoire.
Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape-chute (1) à la porte:
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende (2).
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure,

(1) Quelque bonne fortune, quelque heureux hasard. Aujourd'hui on dit plus communément: *Chercher chape-chute* et *trouver chape-chute*, pour dire *trouver quelque chose de désagréable, à la place de ce qu'on cherchait d'avantageux.*
(2) Provision de bouche; très-vieux mot.

Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette....
Comme il disait ces mots, on sort de la maison;
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches fières (3)
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mère,
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête;
Le seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leux, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie (4). »

(3) De l'italien *fiero*, vigoureux, ou du latin *ferire*, frapper.
(4) Beaux sires loups, n'écoutez pas mère tançant son fils qui crie.

FABLE XV.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;

(1) Célèbre philosophe athénien, qui s'adonna surtout à l'étude de la morale; il vivait 450 ans avant J. C.

L'autre blâmait la face ; et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose (2).

(Voy. Phèdre, liv. 3, Fable VIII.)

(2) Ces vers sont proverbes depuis La Fontaine.

FABLE XVI.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie (1).
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie :
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.
Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait (2) :
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait)
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris et fait tous ses efforts,

(1) Né en Phrygie. (Voyez sa vie.)
(2) Ce vers masculin est précédé d'un vers masculin avec lequel il ne rime pas.

Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens ! dit le père ; il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu ; promettez-moi de vivre comme frères :
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants (3),
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis, et pris à part (4).

(3) Avocats qui ne plaident pas au barreau, mais qui donnent seulement leur avis quand on les consulte.
(4) Vers léonin.

FABLE XVII.

L'ORACLE ET L'IMPIE.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale (1) des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen qui sentait quelque peu le fagot (2),
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire (3),
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie, ou non ?
Il tenait un moineau, dit-on,
Près d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon (4) en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :

(1) Terme que les poëtes emploient comme synonyme de *labyrinthe*, dans le sens propre et dans le sens figuré, par allusion à Dédale, architecte athénien, qui bâtit le fameux labyrinthe de Crète.

(2) Qui s'exposait à être brûlé comme athée.

(3) On appelle *héritier par bénéfice d'inventaire*, l'héritier qui a obtenu du prince des lettres par lesquelles il n'est tenu des dettes d'une succession que jusqu'à la concurrence de ce qui est porté par l'inventaire. Ainsi un homme qui croit en Dieu sans être fort assuré de son existence, se réserve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit La Fontaine, croit en Dieu, *pour user de ce mot, par bénéfice d'inventaire*, expression hardie, et qui n'est pas fort claire.

(4) Dieu de la poésie, de la musique et des arts. Il avait à Delphes un temple célèbre par les oracles qu'y rendait une prêtresse.

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau (5) ;
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème :
Je vois de loin, j'atteins de même.

(5) Ne me tends plus de piége.

FABLE XVIII.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours (1), mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène (2) là-bas est aussi riche qu'eux ;
Et l'avare ici haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait
Pour jouir de son bien une seconde vie ;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit (3)
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance (4) à lui-même sacrée.
Qu'il allât où qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.

(1) La préposition *de* devrait être répétée.
(2) Philosophe ancien, fort pauvre, mais pauvre volontaire.
(3) Divertissement. Vieux mot presque inusité.
(4) Son bien, son trésor.

Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre. —
Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure ! bon Dieu ? ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous rendra tout autant.

(Voy. Esope, Fable LIX.)

FABLE XIX.

L'ŒIL DU MAÎTRE.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis (1) les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,

(1) Lieuoù l'on met paître les troupeaux.

Comme l'on faisait tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure (2),
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès (3),
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant, lui dit : Cela va bien :
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue ;
Je crains fort pour toi sa venue :
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille, allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître (4).

(Voy. Phèdre, liv. 2, Fable VII.)

(2) Terme de chasseur, pour signifier les cornes du cerf.

(3) Le labourage ou tout autre travail de la terre. Cérès était la déesse des moissons.

(4) Ce vers est devenu proverbe.

FABLE XX.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit (1).

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe.
Un peu plus tard pourtant une se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore :
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore (2)
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra (3), dit-elle,
Ecoutez bien ; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,

(1) Par la fable suivante qui nous a été conservée en latin par Aulu-Gelle, liv. 2, chap. XXIX.

(2) La précipitation de l'alouette est peinte par l'accumulation des circonstances, par la rapidité du récit, par l'enjambement de cette période qui se rompt brusquement au vers suivant.

(3) Elle n'en doute pas. C'est une alouette expérimentée, et qui a vu plus d'une moisson.

Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider (4).
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter (5).
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger (6).
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère (7).
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor (8), le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir aussi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure (9).
Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous :
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

(4) *Aider*, (5) *Ecouter*, (6) *Manger*, mauvaises rimes.

(7) Qui ne croit voir ce nid caché dans les épis, et ces petites alouettes qui dorment !

(8) Ayant pris son essor.

(9) Le trouble, la confusion de leurs propos expriment bien le désordre de la peur ; la sécurité de l'alouette fait avec les alarmes de sa couvée un contraste frappant.

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille (10)
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup (11) qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants (12),
Délogèrent tous sans trompette.

(10) Ce ne sont pas ses parents, il n'y compte plus : ce sont ses enfants, ses domestiques, *famuli*, et de là *familia*, la famille, dans cette acception peu usitée par les auteurs.

(11) Pour *c'est à ce coup*.

(12) Trois rimes masculines de suite ; mais c'est moins ici une négligence qu'un artifice par lequel La Fontaine marque la précipitation et l'embarras des alouettes fugitives.

Le participe *culebutants* devait, d'après les règles, s'écrire sans *s* et sans *e*. C'est une des occasions nombreuses où La Fontaine a sacrifié la correction soit à la mesure, soit à la rime. Ce vers est d'ailleurs d'une harmonie si sensible, qu'il paraît superflu d'y attacher la moindre remarque.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I.

LE BUCHERON ET MERCURE.

A M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux :
Je le veux comme vous, cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec le bras d'Hercule (1).
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots (2) sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal (3)

(1) Fils de Jupiter et d'Alcmène, célèbre par ses douze travaux.
(2) Ce qui supporte quelque chose de mobile.
(3) La Grenouille, liv. 1, Fable III.

Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi : faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers ;
Hommes, Dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée : et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir (4).
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe (5) entendue.
Mercure (6) vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce Dieu ; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première :
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois ;

(4) Son bien, sa ressource.
(5) Le ciel.
(6) Messager des Dieux.

Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée :
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des Dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor :
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà !
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

(Voy. Esope, Fable XLIV.)

FABLE II.

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage (1)
De garder le coin du feu ;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris (2) serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau

(1) Plus sagement. Expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos anciens auteurs.
(2) De sa destruction.

Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer (3) :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois piés
Clopin clopant (4) comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés (5)
Au moindre hoquet qu'ils treuvent (6).
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux (7),
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

(3) *Fer* ne rime pas avec *couvert*.

(4) Expression proverbiale, pour dire *en clopinant*, en marchant avec peine, en clochant un peu.

(5) *Jetés* ne peut rimer avec *piés*.

(6) *Hoquet* pour *achoppement*, *treuvent* pour *trouvent*, vieux mots.

(7) *Egaux* ne rime pas avec *pots*. Cette fable, très-connue à cause de la leçon importante qu'elle renferme, est d'ailleurs médiocre. La Fontaine en a pris l'idée au chap. XIII de l'Ecclésiastique : *Ditiori te ne socius fueris. Quid communicabit cacabus ad ollam? quandò enim se colliserint, confringetur.*

FABLE III.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau qui n'était encore que fretin (1),
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière (2).
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan (3) m'achètera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ! eh bien soit, repartit le pêcheur ;
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(Voy. Esope, Fable CXXIV.)

(1) Très-petit.
(2) Sorte de sac de cuir.
(3) Celui qui fait un traité pour des affaires de finance.

FABLE IV.

LES OREILLES DU LIÈVRE.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux aussitôt délogèrent :
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon (1), dit-il, je pars d'ici ;
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche (2),
Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
Cornes cela ! vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes (3).
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux petites-maisons (4).

(1) Espèce de cigale aimant les lieux chauds, et faisant un bruit aigu et perçant.

(2) Gros oiseau qui a les oreilles fort courtes.

(3) Animal sauvage qui, selon quelques relations, a une corne au milieu du front, et du reste assez semblable à un petit cheval. Cette consonnance fait ici un très-bon effet, parce qu'elle arrête l'esprit sur l'idée de l'exagération qu'emploient les accusateurs.

(4) Hôpital où l'on renferme les fous.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON LYON

FABLE V.

LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue (1),
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc (2), car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile)
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile (3),
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe;
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée (4)
Que le pauvre écourté (5) ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu,
La mode en fut continuée.

(1) Aussi rusé qu'on le peut être.

(2) Entier.

(3) Il ne daigne pas appeler la chose par son nom, tant elle lui paraît méprisable. *Dit-il* rime à l'oreille avec *inutile*. C'est un vers léonin.

(4) Cri de dérision.

(5) Sans queue.

FABLE VI.

LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES.

Il était une vieille ayant deux chambrières (1) :
Elles filaient si bien que les Sœurs filandières (2)
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait pas de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis (3) chassait Phébus aux crins dorés (4),
Tourets (5) entraient en jeu, fuseaux étaient tirés.
Deçà, delà, vous en aurez;
Point de cesse, point de relâche;
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait.
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras (6),
Et toutes deux, très-mécontentes,
Disaient entre leurs dents : Maudit coq, tu mourras.
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée ;

(1) Servantes de personnes de condition médiocre.

(2) Les trois Parques, Clotho, Lachésis et Atropos, occupées à filer la vie des hommes.

(3) Déesse de la mer et la mer même. Les poëtes supposent que le soleil, qu'ils nomment Phébus, se couche dans la mer tous les soirs, et en sort tous les matins.

(4) C'est-à-dire au lever du soleil.

(5) Petit tour servant à dévider le fil.

(6) Il est inutile d'insister sur la perfection de cette peinture La fable entière est un chef-d'œuvre où l'on ne trouve qu'à admirer.

Le réveille-matin (7) eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine était couché
Que la vieille craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin (8) par toute sa demeure.
C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On enfonce encor plus avant,
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla (9).

(Voy. Esope, Fable LXXIX.)

(7) Comme le coq chante régulièrement au point du jour, La Fontaine lui donne fort à propos le nom de *réveille-matin*, espèce de montre qui sonne pendant un espace de temps, pour réveiller précisément à l'heure sur laquelle on a mis l'aiguille en se couchant.

(8) Le peuple appelle ainsi ce qu'on appelle autrement *esprit-follet*.

(9) Deux écueils situés dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. L'un, funeste aux vaisseaux qui s'approchaient de trop près des côtes de l'Italie, se nommait Scylla : l'autre, gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Scylla, se nommait Charybde. Il arrivait souvent qu'on donnait contre l'un de ces écueils en voulant éviter l'autre ; ce qui a donné lieu au proverbe : *Tomber de Charybde en Scylla.*

FABLE VII.

LE SATYRE ET LE PASSANT.

Au fond d'un antre sauvage,
Un satyre (1) et ses enfants
Allaient manger leur potage

(1) Sorte de demi-dieu qui, selon la Fable, habitait les bois, et était moitié homme, moitié bouc.

Et prendre l'écuelle aux dents.
On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme et maint petit;
Ils n'avaient tapis, ni housse (2),
Mais tous fort bon appétit.
Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'était pas attendu.
Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre (3) deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts,
Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne : —
Notre hôte, à quoi bon ceci? —
L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin;
Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid (4)!

(Voy. Esope, Fable CXXVI.)

(2) *Housse* se prend ici pour certaines étoffes légères dont [illegible]sert pour couvrir les meubles de prix.

(3) Insister avec instance. Il ne nous reste que *semonce*, dont [illegible]acception a changé.

(4) Qui disent d'une même personne, d'un même fait, le pour et le contre.

FABLE VIII.

LE CHEVAL ET LE LOUP.

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie (1),
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie (2);
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert (3).
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serais hoc (4);
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate (5);
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés (6);
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toute sorte de maux. Si dom (7) coursier voulait
Ne point céler sa maladie,
Lui loup (8) gratis le guérirait;

(1) *Ont l'herbe rajeunie* pour *ont rajeuni l'herbe;* vieux tour qui n'est plus français.

(2) Périphrase pour dire *au printemps.*

(3) Dans un pré pour y paître.

(4) *Tu serais à moi*, par allusion à une sorte de jeu de [illegible] qu'on nomme le *hoc*, où l'on dit *hoc* en jetant sur le ta[illegible] taines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.

(5) Le plus fameux médecin de l'antiquité.

(6) *Prés* ne rime pas avec *propriétés. Simples*, nom général des plantes médicinales.

(7) Titre d'honneur qui vient du latin *dominus.* Les égards affectés du loup pour le cheval sont d'une adresse admirable. C'est bien là le langage d'un charlatan.

(8) Formule de charlatan.

Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Un apostume sous le pié.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux (9),
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre qui s'en doutait, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules (10) et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste (11),
Et ne fus jamais que boucher.

(9) *Nosseigneurs les chevaux* est encore un trait excellent. Le loup a cherché habilement tous les côtés par lesquels le cheval peut se laisser séduire, la crédulité, l'intérêt, la sensibilité même; mais il pense que la vanité mérite qu'on y revienne à deux fois.

(10) Les mâchoires.

(11) Qui s'applique à la connaissance des plantes.

FABLE IX.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins :
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août (1) :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout, si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

(Voy. Esope, Fable XXII.)

(1) Le temps de la récolte.

FABLE X.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur (1)
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre

(1) *Dont le récit est menteur.* C'est ce qu'on peut dire de toutes les fables. Mais le poëte convient ici franchement que ce récit est menteur, pour faire plus facilement illusion à ses lecteurs, quand il prêtera de l'authenticité à des récits qui, sans être plus vrais, seront plus vraisemblables.

Que firent les Titans (2) au maître du tonnerre : »
C'est promettre beaucoup; qu'en sort-il souvent?
Du vent (3).

(Voy. Phèdre, liv. 4, Fable XIX.)

(2) Les géants, enfants de Titan, tentèrent d'escalader le ciel, en entassant plusieurs montagnes les unes sur les autres; mais Jupiter les foudroya.

(3) *Du vent.* Ce petit vers est excellent, en ce qu'il exprime bien, par sa rapidité, le peu de valeur d'un mauvais écrit publié avec prétention. Horace a dit: *Parturient montes, nascetur ridiculus mus.* (Art poét. v. 139.) Boileau traduit : *La montagne en travail enfante une souris.* La pensée est conservée, mais l'image a disparu.

FABLE XI.

LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT.

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes :
Tout est aux écoliers couchette et matelas (1).
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie :
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

(1) Pensée fort simple, mais exprimée avec tant de vérité, qu'elle est presque devenue proverbe.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots (2) !
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

(Voy. Esope, Fable LXXXII.)

(2) L'écot est la part que chacun doit payer pour un repas commun. *Nous la faisons de tous écots;* c'est-à-dire que, quand nous faisons une faute, nous en mettons la meilleure partie sur le compte de la Fortune.

FABLE XII.

LES MÉDECINS.

Le médecin Tant-Pis (1) allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-Mieux (2).
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant (3) irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature (4),
Après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : Il est mort; je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

(Voy. Esope, Fable XXXI.)

(1) (2) Médecin d'un caractère opposé. L'un faisait toujours des pronostics funestes, l'autre des pronostics heureux.
(3) Le malade qui était au lit, de *jacens*.
(4) Mourut.
Cette fable est moins un apologue qu'une épigramme; comme telle, elle est même parfaite.

FABLE XIII.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner (1).
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la Fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté la moitié de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches (2) !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches !

(Voy. Esope, Fable CXXXVI.)

(1) Pensée remarquable et parfaitement exprimée.
(2) Ceux qui ont de la peine à dépenser ce qu'il faudroit.

FABLE XIV.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES.

UN baudet chargé de reliques (1)
S'imagina qu'on l'adorait;
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.

(1) La Fontaine est tombé ici dans une petite méprise. *Reliques* est pris communément pour quelques restes de Saints qu'on expose à la vénération des fidèles. Il n'a jamais pu se confondre avec *idole*, qui va lui être substitué.

Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due (2).

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue (3).

(2) Construction vicieuse ; il fallait : *Ce n'est pas à vous c'est à l'idole que, etc.* ; ou bien : *C'est l'idole à qui ce honneur se rend, et à qui la gloire en est due.*
(3) Proverbe.

FABLE XV.

LE CERF ET LA VIGNE.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs (1) pour ce coup croyaient leurs chiens en faute (2).
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice (3) : ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment ;
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment,
La meute en fait curée (4) : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés (5).
Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

(Voy. Esope, Fable LXV.)

(1) Ceux qui sont chargés de faire chasser les chiens courants.
(2) Croyaient qu'ils avaient perdu la piste de la bête.
(3) La vigne qui lui avait servi de retraite.
(4) Pâture qu'on donne aux chiens de chasse en leur faisant manger la bête qu'ils ont prise.
(5) Image touchante que l'auteur a employée plus d'une fois.

FABLE XVI.

LE SERPENT ET LA LIME.

On conte (1) qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage) (2),
Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère (3):
Pauvre ignorant! eh! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle:
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents;
Je ne crains que celles du temps.
Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant (4).

(Voy. Esope, Fable LXXXI, et Phèdre, liv. 4, Fable VI.)

(1) *On conte* est une précaution très-heureuse que La Fontaine prend volontiers quand son sujet sort un peu de la vraisemblance requise dans l'apologue.

(2) Trait agréable et naïf.

(3) C'est une circonstance fort bien trouvée. Le serpent qui veut ronger la lime ne mérite pas ce sentiment.

(4) Ces six derniers vers sont pleins de force et de noblesse.

FABLE XVII.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope, dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.
Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute (1) s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut (2).
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits (3) sortant de son corps échauffé.
Miraut (4) sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et, d'une ardeur extrême,
Il le pousse ; et Rustaut (5), qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantais d'être si vîte :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour (6) aux serres (7) cruelles.

(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable IX.)

(1) Nombre de chiens courants dressés pour la chasse du lièvre, du cerf, du loup, etc.
(2) (4) (5) Noms de chiens de chasse.
(3) L'odeur que répand une bête poursuivie.
(6) Oiseau de proie.
(7) Pieds des oiseaux de proie.

FABLE XVIII.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou (1).
Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve (2).
Non, dit l'aigle. Tant pis! reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau;
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et Dieux mettent, quoi qu'on leur dic,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons;
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque (3)
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture;
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre aigle aperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure
(Je ne sais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,

(1) Peu ni beaucoup; il est vieux, et n'est usité qu'en cette manière de parler.
(2) Le hibou.
(3) Atropos, qui coupe le fil de la vie des hommes.

Rechignés (4), un air triste, une voix de Mégère (5).
Ces enfants ne sont pas, dit-elle, à notre ami :
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou de retour ne trouve que les piés
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint ; et les Dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et surtout aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait ?

(4) Laids et de mauvaise mine.
(5) L'une des trois Furies.

FABLE XIX.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE.

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours, s'apprêter pour les assauts ;
Le renard, ménager de secrètes pratiques (1) ;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.

(1) Menées et intelligences avec des personnes d'un parti contraire.

Point du tout, dit le roi ; je les veux employer ;
Notre troupe sans eux ne serait pas complette :
L'âne effraîra les gens, nous servant de trompette,
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.
Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens (2).

(2) Excellent apologue. Affabulation très-bien exprimée.

FABLE XX.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt (1), du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
Elle garantirait des froids les plus cuisants,
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une (2).
Dindenaut (3) prisait moins ses moutons qu'eux leur ours,
Leur à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.

(1) Ce n'est pas qu'ils *devaient tuer*, mais qu'ils *tueraient*. La chose est si facile, qu'elle ne peut même laisser un doute.

(2) Toutes ces circonstances, qui peignent les exagérations dont on use dans le commerce, doivent d'ailleurs augmenter la confiance de l'acheteur.

(3) Marchand de moutons sévèrement puni pour avoir insulté Panurge, et mis à trop haut prix sa marchandise, comme le rapporte plaisamment Rabelais.

Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre (4) :
D'intérêt contre l'ours on n'en dit pas un mot (5).
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre (6);
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut (7) ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau ;
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau (8),
Flaire au passage de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre. —
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre (9).

(4) Le rompre.

(5) Quant à la peine et à la dépense qu'avait coûtées cette expédition contre l'ours, on ne lui en dit pas un mot pour en obtenir le dédommagement.

(6) L'usage a établi quelques nuances entre ce mot et ses analogues. On dit *cime* d'un arbre, le *sommet* d'une montagne, le *faîte* d'un édifice.

(7) Il faudrait *ne se meut.*

(8) Ce portrait est excellent. Le trait par lequel il se termine est d'une vérité frappante.

(9) Proverbe

FABLE XXI.

L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Etait craint partout à la ronde ;
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur (1)
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin (2) fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

(Voy. Esope, Fable CXIII.)

(1) Vers d'une application si fréquente qu'il peut être compté parmi les proverbes.
(2) Valet de meunier, armé d'un gros bâton.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I.

LE PATRE ET LE LION.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être (1).
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire :
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé (2).
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais surtout certain Grec (3) renchérit et se pique
D'une élégance laconique (4) :
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;

(1) La Fontaine a renfermé dans ce vers et dans les trois suivants la poétique de l'apologue, négligée par Boileau.

(2) Il s'en excuse à la fin de la Fable IX du troisième livre.

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate quoniam nimiâ quosdam offendimus.

Aucuns pour *quelques-uns*, style du palais. C'est le seul cas où il soit pluriel.

(3) Gabrias ; il affecte un style précis et serré, qui souvent nuit au sens, le comprime et l'étrangle.

(4) Très-succincte, comme celle des Lacédémoniens.

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts :
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre (5) en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme à peu près Esope le raconte :

Un pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attrapper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir (6) de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô Monarque des Dieux (7)!
Que le drôle en ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras et t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort :
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande?
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux ! je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte.
C'est ainsi que l'a dit son principal auteur :
Passons à son imitateur (8).

(Voy. Esope, Fable CXXXI.)

(5) Celui qui garde les troupeaux de bœufs, de vaches, de chèvres, etc.

(6) On dirait maintenant, *avant de partir*, ou *avant que de partir*.

(7) Jupiter.

(8) Phèdre.

FABLE II.

LE LION ET LE CHASSEUR.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos.
Dans le moment qu'il tenait ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron (1) aussitôt d'esquiver :
O Jupiter ! montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui puisse me sauver !

La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

(Voy. Phèdre, liv. 5, Fable II.)

(1) Qui fait le brave, qui se vante de l'être, et qui ne l'est pas.

FABLE III.

PHÉBUS ET BORÉE (1).

Borée et le soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur

(1) Le soleil et le vent du nord qui est en général très-violent.

Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris (2)
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommaient douteux (3) pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu ;
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable ;
L'ébattement (4) pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons ;
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus : notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête (5), et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais (6), fait périr maint bateau ;
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage

(2) A cause de la pluie qui forme l'arc-en-ciel à la faveur des rayons du soleil.

(3) Incertains.

. . . . . incertis si mensibus amnis abundans
Exit. . . . . (Virg. Georg., liv. 1, v. 115-116.)

(4) Passe-temps, divertissement. Il est vieux et familier.

(5) Il est inutile de faire observer combien cette poésie est imitative.

(6) Qui n'en est pas la cause.

Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps :
Il eut beau faire agir le collet et les plis ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre se tenait ferme.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras (7) fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence (8).

(7) Manteau de voyage, plus communément appelé *balandran*.
(8) Proverbe.

FABLE IV.

JUPITER ET LE MÉTAYER (1).

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguait que l'héritage
Etait frayant (2) et rude ; et l'autre un autre si (3).
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,

(1) Celui qui fait valoir une métairie qui ne lui appartient pas, et qui rend au propriétaire une partie du produit.
(2) Coûteux.
(3) Autre raison pour donner moins au maître de la terre.

Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait baillé (4).
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul; ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée (5).
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouva pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au monarque des Dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

(4) Passé bail.
(5) Récolte de vin.

FABLE V.

LE COCHET (1), LE CHAT ET LE SOURICEAU (2).

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avais franchi les monts qui bornent cet état,

(1) Jeune coq.
(2) Une jeune souris.

Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux ;
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air (3),
Comme pour prendre sa volée ;
La queue en panache étalée.
Or c'était un cochet (4) dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, le flanc avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas
Que moi qui, grâce aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur :
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux ;
Il est velouté comme nous (5),
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles

(3) La Fontaine se garde bien de dire une *crête* et des *ailes*, car ce sont des choses dont le souriceau n'a pas eu l'idée jusque-là.

(4) Ce n'était pas un coq, c'était un cochet : circonstance qui donne du sel aux hyperboles du souriceau et qui rend sa frayeur plus plaisante.

(5) Le chat n'a pas encore été nommé dans cette fable ; mais comment le méconnaître à la peinture qu'en fait le souriceau ?

On ne trouve pas un mot de trop, pas une seule négligence dans cette fable. Lamothe l'a citée comme remplissant les conditions qu'il impose pour la perfection de l'apologue.

En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat
Qui, sous un minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas :
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine.

FABLE VI.

LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée.
Dans une chartre (1) un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant,
Et, par plaisir la tiare (2) essayant,

(1) *Chartre* est fait ici de *carcer*, prison, lieu de sûreté, ou de *castrum*, forteresse. On appelle encore *chartre* les anciens titres, les lettres royales, les constitutions, etc. Alors ce mot est corrompu de *charte*, et il vient de *charta*.

(2) *Tiare* ne se dit ordinairement que de la couronne pontificale.

Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache;
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance :
Lui-même y court, pour n'être pas trompé.
C'était un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

(Voy. Esope, Fable XXIX.)

FABLE VII.

LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE.

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse.
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Etant devenu vieux on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose (1).

(Voy. Esope, Fable CXL.)

(1) L'affabulation répond au mérite de l'apologue. Elle est excellente.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET L'ANE.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant ;
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite (1).
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous, et me laissez paître,
Notre ennemi, c'est notre maître (2) :
Je vous le dis en bon français (3).

(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable XV.)

(1) Prend communément le pluriel.

(2) Il est faux que tant de bons princes qui ont gouverné les hommes aient été leurs ennemis.

(3) On prononçait alors *françois* à l'antique avec une diphthongue.

FABLE IX.

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois (1) ;
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux (2) ,
Dont il voyait l'objet (3) se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis (4) les plus hauts mon front atteint le faîte (5);
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte ,
Un limier (6) le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois , dommageable ornement ,
L'arrêtant à chaque moment ,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors , et maudit les présents (7)
Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau , nous méprisons l'utile (8) ;

(1) Ses cornes.
(2) Fort minces.
(3) *Objet* pour *image*, latinisme dont les exemples sont rares.
(4) Bois que l'on coupe de temps en temps.
(5) Vers superbe , encadré dans un apologue d'ailleurs très simplement écrit.
(6) Gros chien de chasse.
(7) Le bois du cerf tombe et revient tous les ans.
(8) Affabulation très-importante et très-bien exprimée.

Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable XII.)

FABLE X.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point (1).
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore (2). —
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux (3).
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes (4),
Et leur fait arpenter les landes (5).

(1) Au temps, au point juste. Proverbe.

(2) Herbe médicinale qui entre dans beaucoup de remèdes, et que les anciens ont crue propre à guérir la folie.

(3) Ce que l'on met au jeu en commençant à jouer, pour être pris par celui qui gagnera.

(4) C'est-à-dire s'en éloigne si bien que les chiens ne peuvent le rattraper, et se trouvent par là dans le cas d'un créancier que ses débiteurs renvoient aux calendes grecques ; terme de payement tout à fait chimérique, parce qu'il n'y a point de jours dans l'année que les Grecs aient appelés calendes.

(5) Terres stériles et incultes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur (6).
Elle part, elle s'évertue :
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains (7) : la tortue arriva la première.
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison (8) !

(6) Les magistrats marchent posément.
(7) Le premier hémistiche du vers précédent est rapide comme la flèche. Le monosyllabe *vains*, placé au troisième vers, exprime à merveille l'inutilité des efforts que fait le lièvre.
(8) La tortue est couverte d'une grosse écaille.

FABLE XI.

L'ANE ET SES MAÎTRES.

L'ANE d'un jardinier se plaignait au Destin (1)
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.

(1) C'est, dans le sens des anciens, la destinée considérée comme cause des divers événements de la vie.

Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché !
Belle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort de sa plainte touché
Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur :
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
Mais ici point d'aubaine (2), ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire !

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente.
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets (3).
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

(Voy. Esope, Fable XLV.)

(2) *Aubaine* se dit familièrement de tout avantage inespéré qui arrive à quelqu'un.

(3) Demande par écrit pour obtenir justice, grâce, faveur, etc.

FABLE XII.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse (1)
Noyait son souci dans les pots.
Esope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée (2).
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs (3).
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx (4). Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable VI.)

(1) En joie ; liesse, de *lætitia*, joie.
(2) A se marier.
(3) Les grenouilles qui vivent dans les étangs.
(4) Fleuve des enfers, selon les poëtes.

FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Esope conte qu'un manant (1)
Charitable autant que peu sage,

(1) Un paysan.

Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer (2)
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte (3), sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne peut y parvenir.

Il est bon d'être charitable;
Mais envers qui (4)? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

(Voy. Phèdre, liv. 4, Fable XV.)

(2) La récompense.

(3) Le serpent n'est pas un insecte.

(4) La Fontaine ne devait pas trouver cette question difficile à résoudre. Il est bon d'être charitable envers tout le monde: *Benefacite his qui oderunt vos.* (Matth. 5, 44.)

FABLE XIV.

LE LION MALADE ET LE RENARD.

De par le roi des animaux (1),
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter ;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardent la maison ;
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour.
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour (2).
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon ; mais dans cet antre

(1) Ces formules prises dans la société des hommes, et transportées dans celle des bêtes, ont le double mérite d'être plaisantes, et de nous rappeler sans cesse que c'est de nous qu'il s'agit dans les Fables.

(2) Ce passage est pris d'Horace :

Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
Respondit, referam : Quia me vestigia terrent
Omnia te adversùm spectantia, nulla retrorsùm.

Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

(Voy. Esope, Fable CXXXVII.)

FABLE XV.

L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
« Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres. »

Un manant au miroir (1) prenait des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour (2), planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau (3).
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maligne (4).
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rêts demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage,
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage ?

(Voy. Esope, Fable III.)

(1) Espèce de chasse aux petits oiseaux.

(2) Oiseau de proie.

(3) Combien ce vers, plein de sentiment, jette d'intérêt sur le sort de cette pauvre alouette !

(4) *Maligne* ne rime pas avec *machine*, *etc.*; ce qu'il y a de pis, c'est que le mot *ongle* n'est pas féminin.

FABLE XVI.

LE CHEVAL ET L'ANE.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir,
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu,
Autrement il mourrait devant (1) qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile (2):
Moitié de ce fardeau ne vous sera qu'un jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture (3),
Et la peau par-dessus encor.

(Voy. Esope, Fable CXXV.)

(1) *Devant que* pour *avant que de.*
(2) On ne dit pas la prière d'une chose.
(3) *La voiture* pour la charge.

FABLE XVII.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée :
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

(Voy. Phèdre, liv. 1, Fable IV.)

FABLE XVIII.

LE CHARRETIER EMBOURBÉ.

Le Phaéton (1) d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :

(1) Phaéton, fils du Soleil, voulut conduire le char de son père. Personne n'ignore quel fut le succès d'une entreprise aussi téméraire. La Fontaine sait tout ennoblir ; les moindres personnages prennent de l'éclat sous ses pinceaux, et il ne lui faut qu'un trait pour cela.

Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet. —
Je l'ai pris... Qu'est ceci ! mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué ! Lors la voix (2) : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera (3).

(2) *La voix*, *Tu vois*, sonnent mal.
(3) Proverbe.

FABLE XIX.

LE CHARLATAN.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron (1) ;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron (2).

Un des derniers se vantait d'être (3)

(1) Fleuve des enfers ; c'est-à-dire affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très-périlleuses en apparence, pour justifier aux yeux des spectateurs la bonté de ses remèdes.
(2) Plus éloquent que Cicéron.
(3) Remarquez cette transition au moyen de laquelle le poëte met son charlatan en scène. Le discours qu'il lui attribue est plein de vérité. Cette apostrophe si affirmative : *oui, messieurs;*

En éloquence si grand maître
Qu'il rendrait disert un badaud (4),
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane (5).
Le prince sut la chose : il manda le rhéteur :
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie (6) :
J'en voudrais faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs (7);
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart (8) au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.

ces énumérations si détaillées, *un badaud, un manant, un rustre, un lourdaud;* ces répétitions si emphatiques : *un lourdaud, un animal, un âne;* cette impertinence qui consiste à peser sur l'hyperbole que tout le monde est disposé à contester :

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé, etc.

tout cela est admirable.

(4) Niais, imbécile.

(5) Robe longue que portaient les bacheliers en licence.

(6) Comme l'Arcadie nourrit peu de chevaux, mais grand nombre d'ânes, on a appelé dans le style familier l'âne *un roussin d'Arcadie.* Du reste, le roussin est proprement un cheval entier, un peu épais et entre deux tailles.

(7) L'envoyer aux écoles publiques.

(8) *Guindé.* Levé en haut. *Hart*, corde dont on étrangle les criminels.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir (9) ; et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance ;
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie (10).
Soyons bien buvants, bien mangeants ;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

(9) Tout ce morceau est plein de finesse et de gaieté.

(10) Observation de peu d'importance, et qui n'a pas le caractère d'utilité morale qu'on désire dans l'affabulation de l'apologue.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de Fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties (1) couvenaient bien mieux aux inventions d'Esope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son livre a été tra-

(1) Ces deux parties contiennent les six premiers Livres de ses Fables.

duit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même sous le nom du sage Locman (1). Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

(1) Fameux philosophe d'Ethiopie ou de Nubie, que de savants critiques ont prétendu n'être qu'un même personnage avec Esope et Pilpay.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE I.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur (1),
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (2),
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nuls mets n'excitaient leur envie :
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis (3),
Je crois que le Ciel a permis

(1) Ce début est de la plus grande pompe.

(2) Les enfers, séjour des morts. L'Achéron est un fleuve des enfers.

(3) Avec quel art ce lion commence la confession de ses crimes ! Il appelle les animaux *mes chers amis*, non-seulement parce que le malheur commun a rapproché tous les états, mais parce que cette humilité doit tourner à son avantage, en prévenant en sa faveur l'esprit de ses sujets ; le reste du discours n'est pas moins propre à lui concilier la bienveillance de son auditoire.

Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Hé bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? non, non : vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance (4)

(4) Il n'y a pas dans la confession de l'âne un seul mot qui ne soit propre à atténuer ses torts devant un juge sans passion. Il est facile de s'en convaincre à la simple lecture.

Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro (5) sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc (6), prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

(5) Cri pour arrêter un criminel.
(6) Instruit dans les lois.

On ne trouve pas dans cette fable une seule incorrection. Tout y est admirable. Outre le mérite de l'exécution qui, dans son genre, est aussi parfaite que celle du *Chêne* et du *Roseau*, cet apologue a l'avantage d'un fonds beaucoup plus riche et plus étendu, et les applications morales en sont bien autrement importantes.

FABLE II.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins (1) en leur légende (2)
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,

(1) Peuples du Levant.
(2) Livre qui contient la vie des Saints.

S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère (3) :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis (4) était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? que peut-il faire ?
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

(3) Narration parfaite et où rien n'est oublié pour rendre plus odieux le refus du rat.

(4) Ville capitale des rats.

FABLE III.

LE HÉRON.

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou (1) :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit ;
Il vivait de régime (2), et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace (3).
Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! et pour qui me prend-on!
La tanche rebutée, il trouva du goujon (4).

(1) Ces vers mettent la chose sous les yeux, et ce mot *long* répété trois fois exprime merveilleusement la conformation extraordinaire du héron.

(2) Mangeait avec précaution.

(3) Le rat de ville qui goûtait d'un air dédaigneux tout ce que lui présentait le rat des champs.

. . . . . cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.
(Hor., l. 2, sat. 6. v. 86 et 87.)

(4) Petit poisson blanc.

Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirai pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles ;
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

FABLE IV.

LES SOUHAITS.

Il est au Mogol (1) des follets (2)
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange (3) autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les zéphirs (4),
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle :

(1) Grand empire dans les Indes, à l'est de la Perse.
(2) Certains esprits familiers.
(3) Fleuve des Indes.
(4) Vents doux, favorables aux plantes et aux fruits.

Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vint d'aller au fond de la Norwége (5)
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige :
Et d'Indou (6) qu'il était on vous le fait Lapon (7).
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut : je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits; car je puis
Rendre trois souhaits accomplis :
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance à pleines mains
Verse en leur coffre la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins;
Tout en crève. Comment ranger cette chevance (8)?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés, si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands seigneurs leur empruntèrent,
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!

(5) Pays très-froid au nord de l'Europe.

(6) Habitant des Indes.

(7) Habitant de la Laponie, le pays le plus septentrional de l'Europe.

(8) Ce bien, ces richesses. Il est vieux.

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez : et toi, Déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O médiocrité, reviens vite! A ces mots
La médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout des deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse ;
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE V.

LA COUR DU LION.

Sa majesté lionne un jour voulut connaître
De quelle nation le Ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux (1) de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière (2), dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin (3).
Par ce trait de magnificence

(1) Les animaux, dont le lion est regardé comme roi. Le vassal est celui qui relève d'un seigneur à cause d'un fief.
(2) Assemblée générale de ses vassaux.
(3) Nom d'un singe qui amusa beaucoup le peuple de Paris.

Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vrai charnier (4) dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine.
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton (5) faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et flatteur excessif, il loua la colère (6)
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre (7), il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula (8).
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moi; parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand (9).
(Voy. Phèdre, liv. 4, Fable XI.)

(4) Lieu où l'on garde les bêtes égorgées.
(5) Pluton, dieu des enfers, c'est-à-dire le fit mourir.
(6) Ce vers n'a point de rime.
(7) Substance résineuse et odoriférante.
(8) La Fontaine fait ici allusion à un trait de férocité attribué à Caligula, qui punit de mort et ceux qui pleuraient sa sœur Drusille, et ceux qui ne la pleuraient pas : les premiers, parce que leurs larmes étaient injurieuses à Drusille, qu'il avait fait mettre au rang des Dieux; les autres, parce qu'ils se montraient insensibles à sa perte.
(9) En termes équivoques.

FABLE VI.

LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.

Mars (1) autrefois mit tout l'air en émute (2).
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux ; non ceux-là que l'Amour
Met à son char (3), mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre (4),
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang (5) : je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira,
Et sur son roc Prométhée (6) espéra
De voir bientôt une fin à sa peine (7).
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises :
Tout s'employa (8). Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens

(1) Dieu de la guerre.
(2) Emute pour émeute.
(3) Les colombes consacrées à Vénus.

(4) Rostroque immanis Vultur obunco.
(Æneid., l. 6, v. 597.)

(5) Belle hyperbole que le complément du vers rend encore plus vive et plus énergique.

(6) Un vautour dévorait le foie de Prométhée à mesure qu'il renaissait, pour le punir d'avoir dérobé le feu du ciel dont il s'était servi pour animer l'homme.

(7) Circonstance très-poétique pour donner une idée de la diminution progressive des vautours.

(8) On ne peut rien ajouter à cette peinture.

De peupler l'air que respirent les ombres (9);
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle (10).
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve, et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant. Je me tais.

(9) Périphrase très-noble pour dire *les enfers*.
(10) Cette manière de caractériser les pigeons est pleine de grâce.

FABLE VII.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu (1).
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée (2) : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut (3).
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine (4).

(1) Ces cinq premiers vers sont d'une grande beauté. La succession de ces adjectifs : *montant*, *sablonneux*, *malaisé*, semble prolonger les difficultés du chemin. *Six forts chevaux tiraient un coche*. L'harmonie de ce vers marque les efforts de l'attelage, et l'énumération qui le suit représente à merveille la cohue d'une voiture publique. Rien de plus imitatif que ce vers : *L'attelage suait*, *soufflait*, *était rendu*. On ne peut prononcer ces mots sans être presque essoufflé.

(2) On croit voir la mouche.

(3) *Au haut*, qui n'est pas agréable à l'oreille, peint le dernier effort des chevaux pour achever de gravir la montagne.

(4) Vers excellent et souvent cité.

Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires ;
Et, partout importuns, devraient être chassés.

(Voy. Phèdre, liv. 3, Fable V.)

FABLE VIII.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre (1) à la ville.
Légère et court-vêtue, elle allait à grands pas (2),
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée (3) :
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il était, quand je l'eus (4), de grosseur raisonnable.

(1) Sans désagrément, sans obstacle ; il est familier.

(2) Ce vers et ceux qui le suivent font un tableau très-agréable.

(3) Ne rime pas mieux avec *pensée* qu'avec *transportée*, au vers 23.

(4) Cette transition du futur au passé est d'une grande vérité. Perrette croit déjà voir son cochon gros et gras. Disons la même chose de cet autre trait : *Vu le prix dont il est.*

J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi transportée :
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée (5).
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri (6)
Sa fortune ainsi répandue (7),
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait :
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne (8)?
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi (9);
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même?
Je suis gros Jean comme devant.

(5) Enumération pleine de goût.
(6) Affligé, chagrin, vieux mot.
(7) Admirons encore l'ironie fine et délicate renfermée dans ces mots : *La dame de ces biens*, *La fortune répandue*; après tout il ne s'agit que d'un pot au lait.
(8) Expression familière pour dire : *Des projets imaginaires.*
(9) Nom que les Occidentaux donnent aux rois de Perse.

FABLE IX.

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément

Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme (1).
Quand i's sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas? vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux (2)?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse :
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour!
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climat ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.

(1) Bel exemple d'antithèse.
(2) Selon Epicure et ses sectateurs, les Dieux vivaient dans une molle oisiveté, sans se mêler des affaires du monde.

Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger (3) cette capricieuse ?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate (4) :
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains; celui-là fut sans doute (5)
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier !
Celui-ci pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates (6), des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines

(3) Recevoir chez soi, loger. Il est familier.

(4) Grande ville de commerce dans les états du Mogol, sur le golfe de Cambaye.

(5) Imitation de ce passage d'Horace :

Illi robur, et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus... (Hor., od. 3, l. 1, v. 9 et suiv.)

(6) Voleurs qui courent les mers.

On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol (7) : on lui dit qu'au Japon (8)
La Fortune pour lors distribuait ses grâces ;
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter, et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit (9).
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates (10),
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer et son empire.
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde ;
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

(7) Empire d'Asie, dans les Indes.
(8) Puissant royaume au nord de la Chine.
(9) Mauvaise construction et mauvaiso consonance.
(10) *Ses dieux domestiques* pour *sa maison*.

FABLE X.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage (1)
D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos (2) et Neptune (3)
Recueillirent leur droit (4), tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie enflèrent son trésor (5) ;
Bref, il plut dans son escarcelle (6).
On ne parlait chez lui que par doubles ducats :
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses ;
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ses repas somptueux,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ? —
Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,

(1) Expression très-heureuse et bien prise dans le sujet. Deux vers plus bas on retrouve cette métaphore continuée avec la même justesse.

(2) Une des trois Parques, qui est chargée de couper le fil de la vie des hommes. Les deux autres sont Clotho et Lachésis.

(3) Frère de Jupiter, et dieu de la mer.

(4) En les faisant périr par des naufrages.

(5) Vers élégant et précis.

(6) Sa bourse.

Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;
Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété (7) périt au premier vent ;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires ;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs (8) le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !
Consolez-vous, dit l'autre ; et s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie :
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune (9) :
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

(Voy. Esope, Fable LXXXII.)

(7) Terme de marine, pour dire *mal équipé*.
(8) Ceux qui étaient chargés de son négoce.
(9) Maxime pleine de sens et de force.

FABLE XI.

LES DEVINERESSES.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue (1).
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états; tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent; qu'y faire? Il faut qu'il ait son cours;
Cela fut et sera toujours.

Une femme à Paris faisait la pythonisse (2).
Chez la devineuse on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait consistait en adresse;
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois: tout cela concourait;
Tout cela, bien souvent, faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats (3),
Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans un galetas;
Là cette femme emplit sa bourse;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Allait, comme autrefois, demander son destin.

(1) Qui met en crédit.

(2) La devineresse, par allusion à la prêtresse d'Apollon qui rendait ses oracles dans le temple de Delphes.

(3) Au dernier point. Métaphore tirée de la manière d'exprimer la qualité de l'or.

Le galetas devint l'antre de la Sibylle (4) :
L'autre femelle avait achalandé (5) ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
Moi devine! on se moque! eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma Croix de par Dieu.
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose.
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat (6) et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas, il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit (7).
L'enseigne fait la chalandise (8).
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

(4) Sibylle, prophétesse du paganisme.
(5) Avait mis ce lieu en renommée.
(6) Assemblée nocturne que tiennent les sorciers.
(7) Attendit inutilement qu'on vînt la consulter dans sa nouvelle maison.
(8) Habitude d'acheter chez un marchand. Il est vieux.

FABLE XII.

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN.

Du palais (1) d'un jeune lapin
Dame belette un beau matin

(1) La Fontaine possède dans un degré éminent l'art d'embellir l'idée par l'expression. Comme la demeure du lapin est le sujet de la Fable, ce n'est plus un terrier, c'est un palais.

S'empara : c'est une rusée (2).
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates (3), un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée (4).
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours (5),
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette (6),
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant (7).
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage (8) :

(2) Elle est adroite.

(3) Ses dieux domestiques, pour dire, elle alla se loger chez lui.

(4) Tableau plein de fraîcheur et d'agrément.

(5) Cette répétition de sons qui se confondent peint merveilleusement la multiplicité des mouvements du lapin.

(6) Sans faire du bruit.

(7) A celui qui s'en empare le premier. Axiome de droit.

(8) Tout cela est excellent et met la chose sous les yeux. Est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est employé : coutume, autorité, droit naturel, généalogie. On y invoque les *dieux hospitaliers*. Ce sérieux, qui est si plaisant, excite en nous ce rire de l'âme que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose.

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien (9), sans crier davantage,
Rapportons-nous (10), dit-elle, à Raminagrobis (11).
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras (12),
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes amis, approchez,
Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

(9) *Or bien* est très-convenablement placé dans la bouche de ces plaideurs.

(10) La correction demanderait : *Rapportons-nous-en.*

(11) Nom de chat aussi bien que *Grippeminaud.*

(12) Ce portrait de Raminagrobis est admirable.

FABLE XIII.

LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT (1).

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue, et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant (2).
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.

(1) Cette fable se trouve dans la vie d'Agis et de Cléomène, par Plutarque, qui en fait une très-belle application à ceux qui dans le gouvernement se livrent inconsidérément aux fantaisies du peuple; et c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tirée.

(2) Outre que cela est très-faux, c'était une mauvaise raison à alléguer au Ciel.

Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle (3).
Souvent sa complaisance a de méchants effets :
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits (4).
Il ne le fut pas lors ; et la guide (5) nouvelle,
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx (6) elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur (7).

(3) Ce vers et le suivant sont très-bons. *Bonté cruelle* est sublime.
(4) Antithèse de mots.
(5) *Guide* est masculin, excepté dans ces phrases : *La guide des pêcheurs*, *La guide des chemins*, qui sont des titres de livres.
(6) Fleuve des enfers, c'est-à-dire lui causa la mort.
(7) Importante leçon que de terribles événements ont rendue familière.

FABLE XIV.

UN ANIMAL DANS LA LUNE.

Pendant qu'un philosophe (1) assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe (2) jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leurs rapports les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie

(1) Démocrite.
(2) Epicure.

L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement (3).
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur ;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine ;
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence ;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse (4) ;
La raison décide en maîtresse ;
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie ;

(3) Ce vers semble indiquer que La Fontaine avait l'intention d'écrire sur la physique.

(4) Les bâtons paraissent courbés quand on les regarde dans l'eau. Ce vers est remarquable par son énergique précision. Nous pouvons dire la même chose de cette autre expression : *Mes yeux ne me trompent jamais en me mentant toujours.*

Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille (5).
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :
Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les Français
Se donner, comme vous, entiers (6) à ces emplois (7) !
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire ;
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis (8), suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire (9)
Ne nous ont point quittés, nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits et non point nos soupirs.
Charles (10) en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.

(5) On dit que ce fait est réellement arrivé à Londres.
(6) Ce mot pris dans l'acception que lui donne ici La Fontaine doit être précédé de l'adverbe *tout*.
(7) Ces deux vers ne riment plus.
(8) Alors roi de France.
(9) Les Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire.
(10) Charles II, roi d'Angleterre.

Cependant s'il pouvait apaiser la querelle (11),
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui!
La carrière d'Auguste (12) a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars (13)!
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux arts (14)!

(11) La France était alors en guerre.
(12) Auguste a presque toujours régné en paix.
(13) Jules-César, qui fit toujours la guerre.
(14) Ce vers ressemble un peu trop au cinquante-cinquième.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE I.

LA MORT ET LE MOURANT.

La mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et puisqu'il faut que je le dic,
Rien où l'on soit moins préparé (1).

Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,

(1) Le ton de ce prologue est touchant comme il devait l'être sur un sujet qui intéresse tous les hommes. Il est écrit avec beaucoup de gravité, et renferme des tours pathétiques, des traits sublimes qui feraient honneur à l'épopée.

Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile :
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie,
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (2),
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?

(2) Belle image que La Fontaine a empruntée de ces vers de Lucrèce :

Cur non ut vitæ plenus conviva recedis? (L. 5, vers la fin.)

Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes (3) mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret (4).

(3) *Jeunes* est adjectif.
(4) Ce vers est admirable, et l'apologue tout entier est parfait. Ce n'est pas qu'il soit aussi brillant, d'une poésie aussi riche, aussi variée que le sont quantité d'autres ; mais on y voit régner le ton d'une raison sage, simple et tranquille.

FABLE II.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr : il faisait des passages (1),
Plus content qu'aucun des sept sages (2).
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire (3),

(1) Des fredons, des roulements de voix.
(2) Les sept sages de la Grèce étaient Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule et Périandre.
(3) Cette conversation est un modèle de dialogue.

Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins; le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois (4).
Plus de chant, il perdit la voix :
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines (5),
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme

(4) Trait admirable, ainsi que les détails qui suivent.

(5) Ce n'est pas ici une périphrase oiseuse, nécessitée par la mesure et par la rime. Pour La Fontaine, il en est de l'or comme de la peste, il répugne à l'appeler par son nom.

S'encourut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

(Voy. Horace, Epître 7, liv. 1.)

FABLE III.

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus (1),
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts (2) :
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient (3) des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi (4).
Le loup en fait sa cour, daube (5), au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince, tout à l'heure,
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur

(1) Vers qui peint par le nombre comme par l'expression.
(2) Expression vague, et qui n'a point de sens clair.
(3) Il faudrait *il lui vient*.
(4) Vieux mot qui veut dire *immobile*, *qui ne bouge pas*, du latin *quietus*.
(5) Dit du mal de lui.

Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur :
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire !
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs (6) ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

(Voy. Esope, Fable LXXII.)

(6) Ceux qui par leurs discours tâchent de nuire aux autres.

FABLE IV.

LE POUVOIR DES FABLES.

A M. DE BARILLON (1).

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères (2) ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,

(1) Alors ambassadeur en Angleterre.
(2) Vers léonin. Nous en avons déjà vu plus d'un exemple.

Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les, ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens : mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois (3) se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose (4)?
Quel autre Hercule (5) enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre (6)? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse (7).
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens,
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :

(3) Louis XIV, roi de France, et Charles II, roi d'Angleterre.

(4) Ce morceau est écrit avec noblesse : la pensée, le style, tout y est élevé. Le reste est d'une agréable facilité.

(5) Héros fameux par ses douze travaux.

(6) Serpent fabuleux que les poëtes feignent avoir sept têtes, et à qui il en renaissait plusieurs dès qu'on lui en avait coupé une.

(7) Périphrase pour dire *un poëte*. Le Parnasse est une montagne de la Phocide, consacrée aux Muses.

Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune (8); et d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes (9)
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout : personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles (10),
Etant fait à ces traits, ne daignait l'écouter;
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, non point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
Cérès (11), commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfants son peuple (12) s'embarrasse,
Et du péril qui le menace

(8) Lieu élevé d'où l'on haranguait le peuple.
(9) Manières de parler qui présentent à l'esprit des images vives et touchantes.
(10) Le peuple. C'est le *bellua multorum capitum* d'Horace, l. 1, ep. 1, v. 76.
(11) Déesse des moissons.
(12) Les Athéniens étaient sous la protection de Cérès.

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe (13) fait ?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane (14) m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant (15).

(13) Roi de Macédoine, qui faisait la guerre aux Athéniens.
(14) Vieux conte dont on amuse les petits enfants.
(15) Ces six derniers vers sont sus par cœur de tout le monde, et la transition au moyen de laquelle ils sont amenés est des plus ingénieuses.

FABLE V.

L'HOMME ET LA PUCE.

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes ;
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger ?

Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre et leur massue (1).

(Voy. Esope, Fable LXII.)

(1) Cette fable est écrite avec beaucoup d'élégance et de pureté.

FABLE VI.

LES FEMMES ET LE SECRET.

Rien ne pèse tant qu'un secret (1) :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O Dieu! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui! le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve sur ce cas
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands Dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrète et peu fine
Sort du lit quand le jour fut à peine levé.
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé (2) ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre (3).

(1) Proverbe.
(2) Que de gaieté, que de naturel dans ce dialogue!
(3) Elle ne se contente pas de raconter le fait, elle l'exagère.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous, dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà d'en conter la nouvelle ;
Elle va la répandre en plus de dix endroits ;
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée.
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

FABLE VII.

LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINER DE SON MAITRE.

Certain chien qui portait la pitance au logis,
S'était fait un collier du dîné de son maître :
Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être (1),
Quand il voyait un mets exquis ;
Mais enfin il l'était : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné (2),
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.

(1) Vers très-plaisant qui exprime à merveille le combat entre l'appétit du chien et la victoire que son éducation lui fait remporter sur lui-même.

(2) Orné, du latin *adornare*, parer.

Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs ; mon lopin (3) me suffit,
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous happe un morceau,
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille (4) ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot ;
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

(3) Morceau de quelque chose à manger, et principalement de viande.
(4) Firent grand'chère. Il est populaire.

FABLE VIII.

LE RIEUR ET LES POISSONS.

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots (1).
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris,
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors d'un ton sage
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les Grandes-Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage :
Il s'en informe à ce menu fretin :
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin :
Les gros en savaient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
Prit goût à la plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus (2)
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme (3) avaient vus
Les anciens du vaste empire.

(1) Ceux qui affectent de l'esprit dans tout ce qu'ils disent. Ces vers sont si justes et si précis qu'ils sont présents à la mémoire de tout le monde.

(2) Les voyageurs.

(3) Dans la mer.

FABLE IX.

LE RAT ET L'HUÎTRE.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels (2) un jour se trouva soû.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins (2), et voici le Caucase (3)!
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis (4) sur la rive
Avait laissé mainte huître ; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire ;
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs ;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte ; et bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :

(1) *Lares*, dieux domestiques des païens... *Lares paternels*, expression figurée pour dire *la maison paternelle*.
(2) Chaîne de Montagnes qui règnent le long de l'Italie.
(3) Haute montagne d'Asie.
(4) Déesse de la mer, pour la mer elle-même.

Qu'aperçois-je ! dit-il ; c'est quelque victuaille :
Et, si je ne me trompe, à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère ou jamais.
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs (5), car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

(5) On assure qu'il est assez ordinaire de voir des rats donner dans ce piége. Cette fable presque tout entière peut être mise au nombre des plus beaux morceaux de notre poëte. On admire surtout le discours du rat et la peinture de l'huitre.

FABLE X.

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

CERTAIN ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon (1), vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire (2) ;

(1) Prince valeureux qui, après avoir essuyé les plus terribles aventures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert pour rompre tout commerce avec les hommes. Comme La Fontaine sait donner de l'éclat à ses personnages ! Tout à l'heure un charretier était le *Phaëton d'une voiture à foin* ; maintenant un *ours à demi léché* devient un grand prince solitaire.

(2) Proverbe.

Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait,
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore (3),
Il l'était de Pomone (4) encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi (5)
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre.
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un peu matin,
Va chercher compagnie et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver, et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t-en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte : et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;

(3) Déesse des fleurs.
(4) Déesse des fruits.
(5) *Parmi* ne serait plus employé en pareille construction.

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier;
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur (6); écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé (7)
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer (8) que mauvais raisonneur,
Raide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi (9).

(6) De chasser les mouches qui viennent piquer son ami.
(7) *Parasite*, qui fait métier d'aller manger à la table d'autrui. *Parasite ailé*. Jolie périphrase.
(8) *Archer* se dit de certains officiers subalternes de justice ou de police.
(9) Proverbe.

FABLE XI.

LES DEUX AMIS.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa (1).
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.

(1) Pays au sud-est de l'Afrique. La recherche de ce nom bizarre et de ce lieu éloigné où La Fontaine place ces deux amis, n'est pas sans malice.

Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on (2), ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil (3),
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée (4) avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne : il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point ?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point.
Je vous rends grâces de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu (5) triste apparu :
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru :
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur

(2) *Dit-on* est excellent. Avec moins de goût, un autre poëte aurait fait une sortie contre les amis de notre pays. C'est l'art de La Fontaine de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit.

(3) On voit percer dans une foule de passages des fables de notre auteur l'estime qu'il avait pour le sommeil. Il n'y avait que lui qui pût trouver cette expression *s'occuper du sommeil*, lui qui des deux parts de sa vie *soulait passer*

L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

(4) Le Dieu du sommeil, c'est-à-dire, tout le monde dormait dans ce palais.

(5) *Un peu* est une expression de sentiment. La fin de cet apologue est au-dessus de tout éloge.

De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII.

LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas :
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton (1) n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin (2).
Dom pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous ; que ne te tiens-tu coi (3) ?
Ces deux personnes-ci (4), plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. Il est un sot (5),

(1) Celui qui conduisait le char.
(2) On appelle ainsi un farceur qui représente dans les places publiques.
(3) Défaut d'harmonie.
(4) La Fontaine a l'art de nous intéresser toujours aux acteurs qu'il met en scène. On n'avait jamais dit des animaux : *Ces personnes-ci*, et le choix de cette expression prête à la chèvre et au mouton une importance plaisante.
(5) Ce vers composé de monosyllabes, et brusquement coupé au troisième mot, donne à ce dialogue beaucoup de vivacité.

Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait comme moi, du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger (6),
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine ;
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage ;
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin,
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

(6) *Décharger* ne rime pas avec *gosier*.

FABLE XIII.

LES OBSÈQUES DE LA LIONNE.

La femme du lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,

Et tout son antre en résonna (1) :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à son exemple
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour : Un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon (2), peuple singe du maître (3);
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts (4).

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Etranglé sa femme et son fils;
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion :
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire (5).
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine; immolez tous

(1) Ces trois rimes masculines imitent la longueur et l'éclat des gémissements du lion, et le dernier vers exprime le bruit de l'écho qui les répète.

(2) Petit animal terrestre qui prend la couleur des choses dont il approche.

(3) Servile imitateur du maître.

(4) Sans raisonnement, sans sentiment. Cette définition de la cour est juste et bien exprimée.

(5) Raison plaisante de la tranquillité du cerf qui ne craint rien de la colère du lion, parce qu'il n'a pas lu Salomon.

Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes :
Aux champs Elysiens (6) j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose (7) !
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

(6) Partie des enfers où les poëtes placent les âmes bienheureuses.

(7) Déification, pour dire : la voilà au rang des Dieux.

FABLE XIV.

LE RAT ET L'ÉLÉPHANT.

Se croire un personnage est fort commun en France,
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal français :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,

Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage (1)
Une sultane (2) de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon (3),
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allaient en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes!
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en aurait dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant (4).

(1) Fort haut.
(2) Femme d'un prince d'Orient.
(3) La femelle du singe.
(4) Le mécanisme de ces derniers vers est remarquable. Le discours du rat est en vers graves, longs et pompeux, parce qu'il se complaît dans son orgueil. La rapidité de ceux qui suivent nous représente la manière expéditive dont le chat happa le rat.

FABLE XV.

L'HOROSCOPE.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir (1).
Il savait le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine (2) et les pinceaux (3)
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,

(1) Pensée bien vraie, exprimée avec beaucoup de précision.
(2) Les tapisseries.
(3) Les tableaux.

Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le point sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme : et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape (4) en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuisit au poëte Eschyle (5) :
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux :
Un aigle qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte :
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions (6) de tous ces charlatans.

(4) Dieu de la médecine et de la chirurgie.
(5) Ancien poëte grec, dont il nous reste quelques tragédies.
(6) *Conjonctions* et *conjonctures*, deux vers plus haut, forment un jeu de mots puéril.

Ce berger et ce roi sont sous même planète :
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter (7) le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars (8), le Soleil, et des vides sans fin ?
Un atome le peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope (9) ?
L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu.
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su (10).
L'immense éloignement, le point et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend, sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas :
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de votre vie ?

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri ni le bon homme Eschyle
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,

(7) Le Jupiter dont il s'agit, n'est pas le Dieu, mais la planète.

(8) Autre planète au-dessous de Jupiter.

(9) Charlatans qui veulent faire accroire qu'ils voient clairement le bien et le mal qui doit arriver à une personne par la situation où se trouvent les planètes dans le moment de sa naissance.

(10) Vers composé de monosyllabes qui choquent singulièrement l'harmonie. Ce n'est pas là une fable.

Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVI.

L'ANE ET LE CHIEN.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature (1).
L'âne un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature (2).
Il allait par pays accompagné du chien,
Gravement sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître ;
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré :
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure,
Il ne faut pas toujours être si délicat (3) ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure (4).
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse ; mot (5) : le roussin d'Arcadie (6)
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent :
Il fit longtemps la sourde oreille,
Enfin il répondit : Ami, je te conseille

(1) Vers devenu proverbe.
(2) Réflexion naïve et tout à fait dans le goût de La Fontaine.
(3) Ce vers est charmant après le précédent.
(4) Reste sans qu'on y touche.
(5) Ellipse pour *il ne dit mot.*
(6) Voy. liv. 6, Fable XIX, note 6.

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille :
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire ;
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVII.

LE BASSA ET LE MARCHAND.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa (1) l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa le payait,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support (2) en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il en coûtait pour un.
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti ;
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,

(1) Gouverneur de province.
(2) Appui.

Les prévenant, les chargeant d'un message (3)
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre (4); et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites.
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as pas l'air d'un donneur de breuvage (5);
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Etait d'un pain entier. Il fallait bien et beau (6)
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,

(3) Les envoyant trouver Mahomet dans l'autre monde.

(4) Allusion à un trait de la vie d'Alexandre. Ce prince prit sans hésiter un médicament de la main de son médecin, quoique celui-ci fût accusé de vouloir l'empoisonner.

(5) De poison.

(6) Manière de parler, pour dire *absolument*.

Aurait deux ou trois mâtineaux (7),
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois. Mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit : et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.
Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

(7) Petits biens.

FABLE XVIII.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent :
L'un était pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage
Etait tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot ; car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,

Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre (1),
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut ; il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars (2) détruisit le lieu que nos gens habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix (3).

(1) *Chambre* pour *étage*, inusité.
(2) Le Dieu de la guerre pour *la guerre*.
(3) Vers plein de sel que personne n'a oublié.

FABLE XIX.

JUPITER ET LES TONNERRES.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes (1)
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t-en, Mercure (2), aux enfers ;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois !
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, rois qu'il voulut faire (3)
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aile est légère (4)
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs (5).
A Tisiphone et Mégère

(1) De nouveaux habitants, après avoir exterminé ceux qui étaient alors sur la terre.
(2) Messager des Dieux.
(3) Apostrophe belle et touchante, qui réunit le mérite de l'expression à celui de la pensée.
(4) Mercure.
(5) Les Furies, chargées de châtier les criminels dans le Tartare ; on en compte trois : Alecton, Mégère et Tisiphone.

Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton :
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des Déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide (6).
Il la renvoie, et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté (7).
Qu'arriva-t-il? notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages (8)
Jura le Styx (9), et promit
De former d'autres orages.
Ils seraient sûrs. On sourit :
On lui dit qu'il était père;
Et qu'il laissât, pour le mieux,

(6) Les Furies sont appelées *Euménides*, du mot grec εὐμενὴς, qui signifie *doux*, *bienfaisant*. Leur nom est une antiphrase ou contre-vérité.

(7) Vers sublime.

(8) Epithète de Jupiter dans Homère.

(9) Pour *jura* par le Styx. Fleuve de l'enfer, par lequel les Dieux juraient.

A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain (10) entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux :
L'un jamais ne se fourvoie (11),
Et c'est celui que toujours
L'Olympe (12) en corps nous envoie ;
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien souvent même il se perd :
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

(10) Dieu du feu.
(11) Ne s'écarte.
(12) Le ciel.

FABLE XX.

LE FAUCON ET LE CHAPON.

Une traitresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en (1),
Que le chien de Jean de Nivelle (2).

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,

(1) Naïveté fort gaie. Le récit n'est pas moins plaisant, et le dialogue l'emporte peut-être sur le récit. La bonhomie de cette observation : *Les chapons ont en nous fort peu de confiance ;* l'ironie ingénue, mais piquante, renfermée dans ces vers : *Celui qui ne fut qu'avec peine, etc. ;* la vanité et le ton superbe de l'*oiseau chasseur; ton peu d'entendement, etc.*, tout cela est parfait ; en deux mots, la fable entière est charmante.

(2) Qui s'enfuyait quand on l'appelait.

Etait sommé de comparaître
Par-devant les lares du maître (3),
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit; mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi (4) laissait les gens crier :
Serviteur, disait-il, votre appât est grossier;
On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un faucon (5) sur sa perche voyait
Notre Manseau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend; es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon; mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau!
Reviendras-tu pour cet appeau (6)?
Laisse-moi fuir; cesse de rire (7)
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche

(3) La cuisine.
(4) Nom que l'on donne aux Manseaux.
(5) Oiseau dressé pour la chasse.
(6) Sorte de sifflet avec lequel on contrefait la voix des oiseaux pour les faire tomber dans les filets.
(7) *Fuir* et *rire* forment une consonnance désagréable.

Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

FABLE XXI.

LE CHAT ET LE RAT.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage (1),
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient (2) le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie;
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet (3) : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier; et le rat d'accourir:
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit,
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux Dieux.
J'allais leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.

(1) Il ne faut qu'un mot à La Fontaine pour peindre ses personnages.

(2) Fréquentaient.

(3) Suspension pleine de goût.

Ce réseau me retient, ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre ces nœuds (4). Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai,
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot!
Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette était près du trou :
Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant :
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser, ton soin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

(4) Tout ce discours du chat est excellent.

FABLE XXII.

LE TORRENT ET LA RIVIÈRE.

Avec grand bruit et grand fracas (1)
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante ;
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire (2) ;
Tous deux à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

(1) Comme La Fontaine sait varier ses tons, monter et descendre avec son sujet ! Il suffit, pour en être convaincu, de lire cette peinture du torrent et celle de la rivière, huit ou dix vers plus bas.

(2) *Boire*. Se noyèrent. Le Styx est un fleuve des enfers.

Les gens sans bruit sont dangereux (3).
Il n'en est pas ainsi des autres.

(3) *Demissos animo et tacitos vitare memento.*
Quod flumen tacitum est, forsan latet arctius unda.
(Caton, Distic. l. 4.)

Il n'est pas absolument vrai que les gens sans bruit soient dangereux, et que les autres ne le soient pas. On pouvait exprimer cette idée d'une manière moins générale.

FABLE XXIII.

LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT.

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères (1) :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères ;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,

(1) Ces vers, pleins de sens, ont peut-être été suggérés à La Fontaine par cette belle pensée de Sénèque : *Nullum intra se manet vitium.* (Ep. 95.)

Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
Eh! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins, voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir, car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissais mes états!
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps: encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient:
Quatre Mathusalem (2) bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

(Voy. Phèdre, liv. I, Fable XIX.)

(2) Mathusalem vécut 969 ans. Nul homme n'a fourni une aussi longue carrière.

FABLE XXIV.

DÉMOCRITE (1) ET LES ABDÉRITAINS.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire (2) !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le maître d'Epicure (3) en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi (4).
Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin, qu'Abdère (5) députa
Vers Hippocrate (6), et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite (7) :
Peut-être même ils sont remplis

(1) Un des plus grands philosophes de l'antiquité, né à Abdère.

(2) *Odi profanum vulgus et arceo.* (Hor. od. I, l. 3.) Beau mouvement qui convient à cet apologue dont le ton doit être très-élevé. On a déjà dit que *pensers* était noble et poétique.

(3) Démocrite avait transmis à Epicure, célèbre philosophe, le système des atomes et du vide, qu'il tenait de Leucippe.

(4) Proverbe tiré du saint Evangile.

(5) Ville de Thrace, dont les habitants étaient généralement fort stupides, au jugement des Grecs.

(6) Célèbre médecin.

(7) Opinion particulière de Démocrite, qui a été renouvelée dans les temps modernes.

De Démocrites infinis (8).
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers et ne se connaît pas (9).
Un temps fut qu'il savait accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau (10)
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles (11).
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable

(8) C'est-à-dire d'hommes sans nombre. C'est une métonymie, un individu pour l'espèce.
(9) On a appliqué ce vers à l'homme en général.
(10) Les sinuosités, les différentes parties du cerveau.
(11) Vers devenu proverbe.

Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

FABLE XXV.

LE LOUP ET LE CHASSEUR.

Un chasseur de son arc avait mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête, un daim avec un faon.
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient (1) : la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale (2).
De la force du coup pourtant il s'abattit (3).
C'était assez de bien. Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes (4).
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd (5), meurt vengé sur son corps :
Et la perdrix le remercie.

(1) Construction pittoresque.

(2) Le sanglier conserva quelque temps un reste de vie, quoique sa blessure fût mortelle.

(3) Harmonie imitative.

(4) Transition simple et piquante. Ce mot *appétit*, si commun, est bien relevé par l'épithète. *Faiseur de conquêtes* a, dans sa simplicité, quelque chose de fier.

(5) Déchire avec ses défenses.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux (6).
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple (7).
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps (8), ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours (9), et mangeons cependant
La corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez (10).
En disant ces mots il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette (11)
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

(6) *Convoiteux* a vieilli.
(7) Cela est excellent dans la bouche de l'avare.
(8) Cette exactitude de calcul caractérise l'avare. Un autre compterait d'un coup d'œil, celui-ci additionne.
(9) Expression plaisante.
(10) Il met de la sensualité dans son avarice même.
(11) La flèche dressée sur l'arc, du latin *sagitta*.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE I.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE.

Grace aux Filles de Mémoire (1),
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup en langue des Dieux
Parle au chien dans mes ouvrages;
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages ;
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs :
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.

(1) Les Muses, filles de Mnémosyne.

Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même, qui mentirait
Comme Esope et comme Homère (2),
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait :
Un trafiquant de Perse
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer ? dit-il quand il fut de retour.
Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ! Un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.

(2) Poëte grec célèbre, inventeur de l'épopée.

J'aimais un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui ; que dis-je, hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever :
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment;
Mais enfin, je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je (3),
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays,
Où le quintal (4) de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendait cette feinte aventure ;
Il rendit le fer au marchand
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope (5),
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.

(3) Cette répétition donne du poids à l'assertion du conteur.

(4) Le poids de cent livres.

(5) Instrument qui grossit les objets par la disposition du verre au travers duquel on le regarde.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

FABLE II.

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre (1).
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruel (2) ! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage (3).
Encor si la saison avançait davantage !
Attendez les zéphirs ; qui vous presse ? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau (4).
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut ;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

(1) Cette fable est justement célèbre. Le ton du cœur y règne d'un bout à l'autre. Que de traits de sentiment répandus dans le discours du premier des deux pigeons ! Quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! Comme on s'intéresse aux aventures du pigeon voyageur ! quel plaisir dans leur réunion ! Que de poésie dans leur histoire !

(2) Ce mot, rejeté au bout de l'hémistiche, produit l'effet le plus touchant.

(3) Tour elliptique, pour dire *votre entreprise téméraire*.

(4) Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
(Virg. eclog. I, v. 18.)

Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là; telle chose m'avint.
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé; si bien usé, que de son aile,
De ses pieds, de son bec l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle,
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé (5).
Le vautour s'en allait le lier (6), quand des nues

(5) Un galérien qui s'est sauvé traînant sa chaîne.
(6) Expression consacrée pour rendre l'action de l'oiseau qui enlève sa proie dans ses serres.

Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs (7),
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatille malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna;
Que bien, que mal (8), elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amis, heureux amis, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.

(7) Du combat de ces oiseaux de proie.
(8) *Que bien, que mal*, pour dire en partie bien, en partie mal. Il est familier.

FABLE III.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir,
Et si je meurs il veut avoir

Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée (1), et mouchetée (2).
La bigarrure plaît : partant, chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : Venez, de grâce,
Venez, messieurs; je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement;
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux (3), exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller (4),
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux : et le tout pour six blancs (5);
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avait raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables;

(1) Où il paraît de petites raies de différentes couleurs.

(2) Trois rimes féminines de suite, d'ailleurs assez peu régulières, mais qui font très-bien ici, parce qu'elles rappellent le débit emphatique d'un charlatan. Le discours du singe est d'une vérité frappante. Pas un mot qui ne soit du style d'un bateleur.

(3) Façon de parler usitée parmi le peuple, pour dire *arrive à grands frais.*

(4) Vieux mot qui signifiait *danser*. Nous l'avons perdu, sans perdre aucun de ses dérivés, *bal*, *ballet*, *baladin*.

(5) Deux sous six deniers. *Blanc*, espèce de petite monnaie qui valait cinq deniers. Il n'est plus d'usage qu'au pluriel et avec le mot six.

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !

FABLE IV.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait (1). Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve (2).

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Hé ! parbleu, je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé (3) ;
Tout en eût été mieux ; car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris ; plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

(1) Il fallait déduire cette vérité incontestable d'un exemple plus concluant. Il y a des plantes potagères qui portent des fruits aussi petits que le gland, et des arbres sur lesquels il en croît d'aussi gros que la citrouille.

(2) *Treuve* pour *trouve*.

(3) Tout ce discours de Garo est d'un naturel admirable ; il exprime bien la ridicule satisfaction d'un ignorant content de lui-même, qui s'étend avec complaisance sur ses idées.

Que l'on a fait un quiproquo (4).
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde (5) !
Dieu ne l'a pas voulu ; sans doute il eut raison :
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

(4) Une méprise.
(5) Espèce de calebasse moins grosse qu'une citrouille.

FABLE V.

L'ÉCOLIER, LE PÉDANT ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN.

Certain enfant qui sentait son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants (1) de gâter la raison,
Chez un voisin dérobait, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone (2)
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut ;
Car au printemps il jouissait encore

(1) Voy. liv. 1, Fable XVII, note 4.
(2) Les plus beaux fruits. Pomone, déesse des fruits.

Des plus beaux dons que nous présente Flore (3).
Un jour dans son jardin il vit notre écolier
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance (4),
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance ;
Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

(3) Les plus belles fleurs. Flore, déesse des fleurs.

(4) Vers d'une grâce charmante, où l'on trouve toute la sensibilité de La Fontaine.

FABLE VI.

LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER.

Un bloc (1) de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette (2) ?

Il sera Dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ; faites des vœux :
Voilà le maître de la terre (3) !

L'artisan (4) exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier (5)

(1) Pièce de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carrière.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
Cùm faber incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum.
(Hor., sat. VIII, l. 1, v. 1 et suiv.)

(2) Au premier coup d'œil ces derniers mots paraissent trop bas ; mais c'est dans l'opposition des objets qu'est l'agrément de la pensée ; et le contraste que le poëte a établi relève beaucoup son expression, quand il s'écrie au vers suivant : *Il sera Dieu.*

(3) Ce mouvement est digne du genre de poésie le plus élevé.

(4) On a déjà remarqué *artisan* pour *artiste*. Ces deux expressions ne se confondent plus.

(5) *Ouvrier* n'était guère plus convenable qu'*artisan*, quoique de bons écrivains en aient quelquefois ennobli l'usage, soit dans la poésie, soit dans la prose.

Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poëte (6) autrefois n'en dut guère (7),
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes ;
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

(6) *Poëte* n'est plus de deux syllabes.

(7) On dit de deux hommes qui ont d'aussi mauvaises qualités l'un que l'autre *qu'ils ne s'en doivent guère*. Cette expression est un peu commune, comparée au reste de la pièce, et l'inversion qui termine la stance est traînante et embarrassée.

Tout ce qui suit est d'une élégance soutenue.

FABLE VII.

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée (1) :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.

(1) La correction exigerait : *Ne te mets jamais à la portée des fous.*

Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
Quelques traits aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol (2) allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse : et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essuyait force grimaces ;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?
C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes (3) un jour alla trouver un sage
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes (4) tout purs :
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

(2) On prononce *fou*, qui fait hiatus.
(3) *Dupe* est féminin.
(4) Figure qui contient quelque signe mystérieux, et dont les anciens Egyptiens se servaient dans les choses qui regardaient la religion, les sciences et les arts ; il vient de ἱερὸν, chose sacrée, et de γλύφω, graver.

FABLE VIII.

L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS (1).

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour ramasser la proie (2) ;
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.

(1) Voici la fable de Boileau, qu'on pourra comparer avec celle de La Fontaine :

« Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
« Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
« Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
« La Justice passa, la balance à la main.
« Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
« Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
« La Justice pesant ce droit litigieux,
« Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux ;
« Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
« Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
« Messieurs, l'huître était bonne. Adieu, vivez en paix. »

Il n'est pas douteux que l'avantage ne soit du côté de notre poëte. On chercherait inutilement dans l'autre ce mouvement, cette action dramatique, cette vérité de détail, qui animent l'apologue de La Fontaine.

(2) Remarquons la vivacité de ce tableau, la naïveté de ce dialogue et cette foule de circonstances heureuses, remplacées dans Boileau par ce froid hémistiche : *Tous deux la contestaient.*

Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Eh bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin-Dandin (3) arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'huître et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens (4), et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

(3) Nom plaisant que Rabelais a donné le premier à un homme de justice.

(4) Ironie très-gaie.

FABLE IX.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Autrefois carpillon fretin (1)
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison : carpillon n'eut pas tort;
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

(1) Voy. liv. 5, Fable III.

Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançais lors de quelque trait encor (2).

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez ; mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;
Mais le drôle était au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir ; et si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant (3) les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il ; et de courir. Il était fort agile,
Mais il n'était pas fort habile :
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

(Voy Esope, Fable CXXV.)

(2) Consonnance léonine qu'il eût été facile d'éviter.
(3) Etranglant.
Cette fable est parfaitement contée.

FABLE X.

RIEN DE TROP.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.

Il est certain tempérament (1)
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement :
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets.
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sait plaire!
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous :
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point (2).

(1) Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
(Hor., sat. I, l. 1, v. 106 et 107.)

(2) Ce n'est point là une fable.

FABLE XI.

LE CIERGE.

C'est du séjour des Dieux que les abeilles viennent (1).
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette (2), et se gorger
Des trésors qu'en ces lieux les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose (3),
Ou pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie,
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et, nouvel Empédocle (4), aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit

(1) Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
(Delille, Géorg., l. 4.)

(2) *Hymette* était une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel. (Note de La Fontaine.)

(3) Périphrase charmante. Du reste la Fable est une des plus faibles de La Fontaine.

(4) Empédocle était un philosophe ancien qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont (Note de La Fontaine.)

Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit ;
Il n'était pas plus fou que l'autre.

FABLE XII.

JUPITER ET LE PASSAGER.

Oh ! combien le péril enrichirait les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire ?
Mais, le péril passé, on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans (1).
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire :
Mais, après quelques jours, ce Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu (2)
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et n'ayant dans sa bourse

(1) Jupiter.
(2) Enjambement et consonnance désagréables.

Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor.
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs et va chez Pluton (3)
Porter tes cent talents en don.

(Voy. Esope, Fables XVIII et XLVII.)

(3) Aux enfers, dont Pluton était le souverain.

FABLE XIII.

LE CHAT ET LE RENARD.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs (1), deux archipatelins (2),
Deux francs patte-pelus (3), qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours;
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.

(1) Hypocrites. Mot emprunté de l'allemand par Molière.
(2) De francs hypocrites.
(3) *Patte-pelus* se dit figurément d'un homme qui va adroitement à ses fins, sous des apparences de douceur et d'honnêteté.

Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac (4);
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut (5)
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles;
Et ce fut partout sans succès :
La fumée y pourvut (6), ainsi que les bassets (7).
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire;
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

(4) Sorte de sac ouvert en long par le milieu, et fermé par les deux bouts, de sorte qu'il forme comme un double sac.

(5) Leur donna le change, les dérouta en cent manières différentes.

(6) On enfume les terriers, pour obliger les renards d'en sortir.

(7) Certains petits chiens qui entrent sous terre.

FABLE XIV.

LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,

S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit pas (1)
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, il l'emporte;
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter; ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent (2).
Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme!
Je ne me pendrai pas! Eh! vraiment si ferai (3),
Ou de corde je manquerai.
Le lacs était tout prêt : il n'y manquait qu'un homme;
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent, le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit?

(1) Ne plaît pas. Vieux mot qui n'est plus en usage que dans le style familier.

(2) Vers admirable, parce qu'il exprime bien le vide dont les yeux de cet avare sont frappés.

(3) Je ferai cela.

Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre,
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

FABLE XV.

LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat (1) :
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout, Raton de son côté
Etait moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire;
Nos galants y voyaient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère (2), il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu !

(1) Tous les détails qui accompagnent ce joli trait sont d'une perfection achevée.

(2) Le singe flatte la vanité du chat : il l'appelle *Frère*, parce qu'il veut lui faire commettre une mauvaise action dont il se propose de tirer parti. C'est une précaution oratoire.

Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte (3),
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois :
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes,
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

(3) Tableau parfait, comme cette fable tout entière. C'est d'elle que Madame de Sévigné disait : *Cela peint : pourquoi n'écrit-il pas toujours de ce style ?*

FABLE XVI.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains (1) par malheur.
Le héraut du printemps (2) lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?
Ecoutez plutôt ma chanson.
Vous verrez comme elle est jolie ;
Elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
Tu viens me parler de musique ! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,

(1) Par métaphore, pour être en son pouvoir.
(2) Parce qu'il l'annonce par son chant.

Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles (3).

(Voy. Esope, Fable III.)

(3) Proverbe.

FABLE XVII.

LE BERGER ET SON TROUPEAU.

Quoi! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile (1)!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter. Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde!
Hélas! de ma musette il entendait le son :
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme (2).

(1) Un de ces débuts dramatiques dont La Fontaine offre de si heureux exemples. Ce petit discours est plein de naturel, ainsi que l'oraison funèbre de Robin mouton qui le termine.

(2) Pierre que l'on place dans les campagnes pour servir de borne ou de limite.

Chacun en répond sur sa tête :
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton (3)
Qui nous a pris Robin mouton.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvelle encombre :
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre (4).

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage.
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage :
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

(3) Guillot ne leur en demandait pas tant. Cette fanfaronnade rend plus piquant le trait qui termine le récit.

(4) Ce tour peint avec force et avec vivacité la timidité et la fuite des moutons.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE I.

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

DISCOURS A Mme DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerais, il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange (1), Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point.
Propos (2), agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon (3) : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens;

(1) Il y a tout à la fois de l'esprit et de la poésie à supposer que le nectar si vanté par les poëtes n'est autre chose que la louange.

(2) Ce mot, déjà employé dans le vers précédent, est ici une répétition désagréable.

(3) Vers charmants.

Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouï parler (4)? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle;
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. Mais comment se fait-elle?
Est-ce nécessité? Cependant quand au bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie;
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors (5),
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force

(4) Madame de La Sablière ne voulait pas passer pour savante, et c'est ce qui donne lieu à cette réticence délicate du poëte.

(5) Petites cornes qui sortent de la ramure du cerf, et qui servent à indiquer son âge.

A présenter aux chiens une nouvelle amorce :
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, la malice, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort,
Ce sont tous ses honneurs suprêmes (6).

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor, par les airs, le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille :
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend la volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit (7).
N'est-elle après cela qu'un corps vide d'esprit ?
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez cette histoire.

(6) Ces derniers vers sont très-beaux. Le poëte, après s'être intéressé d'une manière touchante à ce vieux cerf, et l'avoir comparé à un grand général trahi par la fortune, et qui tente des efforts inutiles pour la ramener, ne pouvait finir par une circonstance plus énergique.

(7) Ces vers sont admirables : « Je demande, dit M. de La « Harpe, s'il existe un tableau plus parfait ; si le plus habile « peintre me montrerait sur la toile plus que je n'en vois dans « les vers du poëte ? Comme le chasseur et le chien suivent pas « à pas la perdrix qui se *traîne* avec le vers ! Comme un hémi- « stiche rapide et prompt vous montre le chien *qui pille !* Ce « dernier mot est un élan, un éclair ; et avec quel art l'autre « vers est suspendu quand la perdrix prend *sa volée !* Elle « est en l'air, et vous voyez longtemps l'homme immobile *qui,* « *confus, des yeux en vain la suit.* Le vers se prolonge avec « l'étonnement. »

Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce.
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut ; c'était maître renard :
Rencontre incommode et fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur (8) étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

(8) Qui cherche à manger aux dépens d'autrui.

FABLE II.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un homme vit une couleuvre :
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper (1));

(1) Voilà un de ces traits auxquels on reconnaît dans La Fontaine un mélange unique de finesse et de naïveté.

A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent en sa langue
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons : jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;
Selon ces lois condamne-moi.
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle : elle vient.
Le cas est proposé. C'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler!
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin,

Sans herbe (2) : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu ; j'ai dit ce que je pense.
L'homme tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête (3),
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cessse ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des Dieux (4).
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur (5) :
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge

(2) Tout le discours de la vache est parfait. Ces mots *sans herbe* sont rejetés avec un art infini au commencement du vers.

(3) Quel heureux choix d'expressions et d'images ! On croit voir le bœuf. Le discours qui suit a un autre genre de beauté que celui de la vache : il est d'un ton noble et poétique, quoique naturel et vrai.

(4) L'égorgeaient pour apaiser les Dieux par son sang.

(5) La Fontaine tire un parti ingénieux du ton qu'il vient de donner à son bœuf. C'est de le faire appeler *déclamateur* par l'homme qui lui reproche de chercher de grands mots.

Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer (6),
Quoique pendant tout l'an, libéral, il nous donne,
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer (7).
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée (8)?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands ;
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents (9).
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens ; mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

(6) Récompense.
(7) On ne saurait exprimer avec une précision plus élégante les bienfaits que nous recevons des arbres pendant les quatre saisons.
(8) Trait plein de grâce et de sentiment.
(9) Ce petit vers ne fait pas mal, parce qu'il ramène au sujet de l'apologue.

FABLE III.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de trou, voulut voir le pays.

Volontiers on fait cas d'une terre étrangère (1) :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique (2);
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant (3). On ne s'attendait guère
A voir Ulysse en cette affaire (4).
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonnait partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison (5).
Miracle! criait-on, venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues. —
La reine! vraiment oui; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. — Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents.

(1) Ce vers et le suivant sont devenus proverbes.
(2) L'une des quatre parties du monde.
(3) Héros grec qui fut engagé dans de longs voyages, après la prise de Troie.
(4) Trait charmant et d'une parfaite application
(5) L'art du peintre n'est pas plus exact, et ne présente rien de plus à l'imagination.

Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants,
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

(Voy. Esope, Fable LXI.)

FABLE IV.

LES POISSONS ET LE CORMORAN (1).

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal (2),
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse :
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute (3);

(1) Espèce d'oiseau aquatique qui se nourrit de poissons.
(2) Lui eut ôté les forces nécessaires pour aller à la chasse lui même.
(3) *Emute* pour *émeute*.

On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur cormoran,
D'où vous vient cet avis? quel est votre garant?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous? —
N'en soyez point en soin ; je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins ;
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté (4)
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre,
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? Toute panse
Me paraît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

(4) *L'un après l'autre* ne peut se dire à la suite d'un nom collectif.

FABLE V.

L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE.

Un pince-maille (1) avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire ;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
L'objet tente, il faudra que ce monceau s'altère :
Si je le laisse à la maison,
Moi-même de mon bien je serai le larron.
Le larron ? Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même (2) !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire (3);
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;
Il aima mieux la terre : et prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor (4).
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.

(1) Un franc avare.

(2) La Fontaine devient interlocuteur à sa manière, pour combattre l'avarice par des raisonnements pleins de force.

(3) Ce vers, dont on admire la précision, est devenu proverbe.

(4) *Ils* vont *enfouir ;* au vers suivant, *l'homme* va *voir*. Deux vers après, *il* va *vite*. Trois vers plus loin, le *compère aussitôt* va *remettre*. Négligences inconcevables.

Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous, car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va mettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

LE LOUP ET LES BERGERS.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte:
Jupiter est là haut étourdi de leurs cris,
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte ;
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau (1) qui ne fasse
Contre nous tels bans (2) publier :

(1) Terme de mépris, pour dire un gentilhomme campagnard.

(2) Mandements faits à cri public pour ordonner ou pour défendre quelque chose.

Il n'est marmot osant crier,
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie.
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissants eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les Dieux, non, je serais ridicule:
Thibaud l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.

Ce loup avait raison (3). Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or (4) autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

(3) Un méchant n'a pas raison pour suivre l'exemple des méchants.

(4) Les premiers temps où les hommes vivaient de glands et de légumes.

FABLE VII.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

O Jupiter! qui sus de ton cerveau (1),
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas (2), jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné (3) me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux (4),
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire, et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau:
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent (5),
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière,
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle (6) attentive à sa proie,
Malgré le bestion (7), happait mouches dans l'air
Pour ses petits, pour elle; impitoyable joie (8),
Que ces enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.

(1) Début en action, dont La Fontaine fait toujours un usage heureux.

(2) Déesse sortie tout armée du cerveau de Jupiter. Elle changea en araignée Arachné qui avait osé la défier à qui broderait mieux une tapisserie.

(3) Princesse qui fut changée en hirondelle.

(4) Vers très-pittoresque.

(5) Latinisme très-élégant.

(6) Autre princesse changée en rossignol.

(7) Petite bête, insecte.

(8) Alliance de mots fort belle. Le tableau qui suit est d'une

La pauvre aragne (9) n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée;
L'hirondelle en passant emporta toile et tout,
Et l'animal pendant au bout (10).

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde:
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première (11); et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

grande perfection. La Fontaine s'est rappelé sans doute ce passage de Virgile :

. . . . . ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
(Georg. l. 4, v. 16);

mais de quels heureux détails il l'a enrichi !

(9) *Aragne*. Inusité, pour araignée.
(10) Image d'une vérité frappante.
(11) La mieux servie.

FABLE VIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
De la part de ces coqs, sa douceur, sa bonté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnait fort souvent (1) d'horribles coups de bec.

(1) *Fort souvent*, qui se trouve encore deux vers plus haut, est ici une incorrection.

D'abord elle en fut affligée :
Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix (2).
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles (3),
Nous loge avec des coqs et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

(Voy. Esope, Fable X.)

(2) Joli vers devenu proverbe. L'apologue entier est charmant.

(3) Espèce de filet à prendre les perdrix.

FABLE IX.

LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître (1) ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

(1) Nouvel exemple de ce tour qui met le principal personnage en scène dès le début de la fable. La gradation de ses sentiments est toute naturelle : d'abord c'est la douleur, *il est mutilé ;* puis l'indignation, *par son propre maître ;* enfin c'est la vanité qui domine selon l'usage :

Devant les autres chiens oserai-je paraître ?

Qui vous ferait choses pareilles!
Ainsi criait Mouflar, jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup; car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée (2).
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit de peur d'esclandre;
Témoin maître Mouflar, armé d'un gorgerin (3),
Du reste ayant d'oreilles autant que sur ma main :
Un loup n'eût su par où le prendre.

(2) Proverbe.
(3) Pièce de l'armure qui servait autrefois à garantir la gorge d'un homme d'armes; il signifie ici collier hérissé de pointes de fer, qui défend le chien contre les attaques du loup.

FABLE X.

LE BERGER ET LE ROI.

Un roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce au soin du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens (1) :
Laisse là tes moutons; viens conduire les hommes :
Je te fais juge souverain.

(1) *Pasteur d'hommes* est une belle expression d'Homère pour désigner les rois

Voilà notre berger la balance à la main (2).
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout;
Il avait du bon sens, le reste vient ensuite :
Bref il en vint fort bien à bout.
L'ermite, son voisin, accourut pour lui dire (3) :
Veillé-je, et n'est ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante (4); on s'y trompe : et le pire,
C'est qu'il en coûte cher; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs (5).
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit :
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage!
Je crois voir cet aveugle (6) à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous? ô Dieux!
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?

(2) La balance est le symbole de la justice.

(3) Si l'on voulait marquer toutes les beautés de ce qui suit, on serait obligé de s'arrêter à chaque vers. Tout le discours de l'ermite est parfait, et pour le style, et pour le fond des choses.

(4) Belle expression.

(5) Alliance de mots qui a quelque chose de noble.

(6) Cet apologue épisodique nuit à l'unité de l'action requise dans la fable; mais il est si joli qu'on serait fâché de ne l'y trouver pas.

Mon fouet était usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. —
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ? —
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge ainsi que son mérite
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevés par ses arrêts :
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'était là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures ;
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette (7).
Doux trésor (8), ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends, sortons de ces riches palais

(7) Ce n'est pas La Fontaine qui pouvait oublier de mettr une musette dans le coffre-fort du berger. Quelle grâce dans ce petit mot, *je pense !*

(8) Voilà encore un de ces morceaux où il semble que le cœu de La Fontaine prenne plaisir à s'épancher.

Comme l'on sortirait d'un songe !
Sire, pardonnez-moi cette exclamation ;
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte (9).
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

(9) Belle opposition de mots naturellement sortie de la pensée

FABLE XI.

LA LIONNE ET L'OURSE.

Mère lionne avait perdu son faon (1) ;
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement,
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes (2) ;
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus. Tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère ? —
Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues (3),
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ? —
Moi, me taire ! moi malheureuse (4) !

(1) *Faon* ne se dit ordinairement que du petit des biches.
(2) Inusité au pluriel.
(3) L'inversion n'autorisait pas le poëte à faire accorder le participe. *N'ait nos* forment une consonnance désagréable.
(4) La lionne ne répond pas à l'objection, elle ne raisonne pas, elle se plaint. C'est le langage de la douleur.

Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse ! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
Hélas ! c'est le destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps dans la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous :
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux,
Qu'il considère Hécube (5), il rendra grâce aux Dieux.

(5) Femme du roi Priam, réduite en esclavage, après avoir vu mettre à mort son mari et la plupart de ses enfants.

Les sentiments qui terminent cette fable sont beaux et bien exprimés. Hécube est surtout heureusement citée à propos d'une lionne dont le petit a été ravi par les chasseurs.

FABLE XII.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire (1).
Je ne veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce Dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans (2)
Firent chercher fortune au pays des romans (3).
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau

(1) Ce vers est très-joli, et annonce trop favorablement un récit peu intéressant par le fonds, et peu remarquable par les détails.

(2) Certaines figures et certaines pierres chargées de caractères, auxquelles on attribue des vertus extraordinaires.

(3) Récit d'aventures imaginaires. Cette circonstance sauve un peu l'invraisemblance du sujet.

Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant (4),
Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez (5). Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel : à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure (6) ?
On nous veut attraper dedans cette écriture ;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant ;
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventurier se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte ; au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.

(4) Qui court de contrée en contrée pour chercher des aventures.

(5) Manqua de courage.

(6) *Où l'honneur*, pour *où serait l'honneur*, ellipse trop forte.

Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XIII.

LES LAPINS.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits (1) :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affût (2), soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,

(1) *Les esprits* qui sont dans le sang.
(2) Au moment où l'on se porte pour attendre le gibier à la sortie du bois, ou à la rentrée.

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour (3),
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet (4) :
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie ; et cette peur si grande
S'évanouit bientôt, je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage :
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand les chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,

(3) Expression vive et précise.
(4) Tableau plein de grâce et de fraîcheur. Ce qui suit n'est pas moins admirable.

Aux gouverneurs d'état, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire :
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
Presque tous les auteurs sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau (5),
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours :
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise,
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu (6),
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers (7).

(5) Bien à partager entre plusieurs.

(6) La Fontaine s'embrouille dans cet éloge, et devient, contre son ordinaire, guindé et obscur.

(7) Redondance désagréable. Le poëte a dit la même chose dans cet autre vers :

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide.

FABLE XIV.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes (1),
Presque nus échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre (2), un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire (3),
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler? croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,

(1) Engagés dans de longs voyages par mer.
(2) Celui qui conduit des troupeaux.
(3) *Bélisaire* était un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur Justinien et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère, qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. Ajoutons à cette note de La Fontaine que ce fait a été contesté, et qu'il est mis assez généralement au rang des mensonges historiques.

Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
Moi je sais le blason (4) ; j'en veux tenir école :
Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais, quoi,
Le mois a trente jours ; jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; mais cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîné de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours :
Et grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

(4) La science des armoiries.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE I.

LE LION.

Sultan (1) léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine (2),
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir (3) le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau (4), mon voisin :
Son père est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent

(1) Titre de dignité qui se donne à plusieurs princes mahométans.

(2) Succession aux biens d'un étranger qui meurt dans un pays où il n'est pas naturalisé. Il est pris ici pour *confiscation*.

(3) Ministre de l'empire ottoman.

(4) Jeune lion.

Lui soit crûe, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra pour la guerre,
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être ; sinon,
Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors, et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin (5)
Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène (6)
De toutes parts : et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? la chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide ;
Plus ils sont, plus ils coûtent ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien :
Son courage, sa force, avec sa vigilance (7).
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf, choisissez pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal ; et force états
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,

(5) Bruit d'une cloche qui tinte à coups pressés et redoublé pour donner l'alarme.
(6) Belle image.
(7) Tournure d'un goût noble, grand et presque oratoire. Aussi cela se dit-il dans le conseil du roi.

Celui qu'ils craignaient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître (8).

(8) Les deux derniers vers sont presque devenus proverbes.

FABLE II.

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier, et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé (1).
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots (2) :
Chacun était plongé dans un profond repos ;

(1) Par les puissances du ciel et de l'enfer. L'élévation de la poésie et la richesse des figures et des images le disputent dans ce morceau à la perfection du style.

(2) Les pavots excitent au sommeil.

Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait (3). Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube (4); on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride (5)
Jonchа son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost des Grecs (6), et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encor autour de sa tente
Ajax (7) à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse (8)
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste (9).
Le maître ne trouva de recours qu'à crier

(3) Coupe heureuse. La simplicité de la réflexion qui suit fait un contraste singulier avec la pompe de cette narration.

(4) Au point du jour.

(5) Agamemnon, fils d'Atrée, qui commandait les Grecs réunis sous les murs de Troie.

(6) Le camp des Grecs. Vieux mot.

(7) Prince grec qui se distingua par une valeur extraordinaire au siége de Troie.

(8) Autre prince grec qui disputa à Ajax les armes d'Achille.

(9) Ces deux vers sont les derniers de cet apologue où La Fontaine ait affecté de mettre de la magnificence. Le reste est raconté avec un naturel charmant.

Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'est bon qu'à noyer!
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage? —
Que ne l'évitiez-vous (10)? c'eût été plutôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien :
On vous sangla le pauvre drille (11).

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur (12).

(10) Le chien prend la parole sans que le poëte l'annonce. Ce tour donne du mouvement au discours.
(11) Le pauvre malheureux.
(12) Par le moyen d'une autre personne.

FABLE III.

LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.

Jadis certain Mogol (1) vit en songe un visir (2)
Aux champs élysiens (3) possesseur d'un plaisir

(1) Habitant d'un royaume des Indes ainsi nommé.
(2) Ministre de l'empire ottoman.
(3) Le séjour des bienheureux aux enfers. Les champs ély-

Aussi pur qu'infini tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux (4).
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire ;
Minos (5) en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point,
Votre songe a du sens ; et si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour
Ce visir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet ermite aux visirs allait faire sa cour.
Si j'osais ajouter au mot de l'interprète (6),
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,

siens sont inconnus dans la mythologie des Mogols, aussi bien que Minos dont il est ici question six vers plus bas. Le nom d'ermite, pour un solitaire d'Orient, est encore une inexactitude.

(4) La réflexion ne paraît pas juste. Personne n'est plus sensible que ceux qui ont beaucoup souffert. Virgile fait dire à Didon, avec plus de vérité : *Non ignara mali miseris succurrere disco.*

(5) Juge des morts aux enfers.

(6) Tout ce que l'auteur ajoute *au mot de l'interprète*, comme il dit, est excellent. C'est La Fontaine dans tout son caractère et dans la perfection de son talent. Il est inutile d'insister sur les beautés de détail de cette charmante tirade que l'on ne peut se lasser d'admirer.

Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais (7).
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux (8)
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes (9) !
Que si je ne suis né pour de si grands projets (10),
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira (11) point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

(7) Flumina amem silvasque inglorius. O ubi campi,
Sperchiusque ! . . . .
. . . . . O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ !
(Virg., Georg., l. 2, v. 486 et suiv.)

(8) Me verò primùm dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent.
(Ibid., v. 475 et suiv.)

(9) La Fontaine adopte ici ouvertement les principes chimériques de l'astrologie judiciaire, qu'il a combattue ailleurs avec beaucoup de force :

Je ne crois pas que la nature, etc. (Liv. 8, Fable XV.)

(10) Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circùm præcordia sanguis;
Rura mihi, et rigui placeant in vallibus amnes.
(Virg., Georg., l. 2, v. 483 et suiv.)

(11) *Ourdir*, terme de tisserand, c'est-à-dire je n'aurai point de grandes richesses.

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soin et mourrai sans remords.

FABLE IV.

LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour amener
Le singe, maître ès arts (1) chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'est le pire,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas une chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour :
Par là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.

(1) Docteur qui est capable d'enseigner aux autres.

L'amour-propre, au rebours (2), fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus (3) j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur (4), trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire :
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends ;
Il suffit (5). Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle (6) est, au prix, novice dans cet art :

(2) En sens contraire.

(3) Tour elliptique peu élégant, mais qui ne sied pas mal dans la bouche d'un maître ès arts. Les trois vers suivants, et surtout le dernier, sont excellents, tant pour le sens que pour l'expression.

(4) Qualification très-heureuse.

(5) On ne peut pas mieux saisir le ton de morgue et de satisfaction intérieure qui caractérise la nullité.

(6) Le rossignol.

Vous surpassez Lambert (7). L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples excellences (8),
S'ils osaient, en des majestés (9).
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,
Regardait ce lion comme un terrible sire (10).

(7) C'est le fameux musicien dont il est question dans la troisième satire de Boileau :

Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

(8) Qui se donneraient des titres d'honneur supérieurs à ceux qui appartiennent à leur rang.

(9) Titre des rois.

(10) Qu'il avait peur d'irriter en parlant trop ouvertement contre l'injustice.

FABLE V.

LE LOUP ET LE RENARD.

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie (1)?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de defendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais, peut-être
Avec quelque raison, contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers (2). Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image (3)
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine (4),
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine;
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits

(1) Ruse, finesse.
(2) Trous où les renards se cachent.
(3) La forme ronde de la lune dans l'eau.
(4) Faim dévorante.

Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire (5).
Sire renard était desespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là; l'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune (6) l'a fait :
La vache Io (7) donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant un tel mets (8).
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.
Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

(5) Vers très-figuré qui signifie que la lune commençait à décroître.

(6) Dieu des troupeaux.

(7) Io, fille d'Inachus et d'Ismène, métamorphosée en vache par Jupiter.

(8) Ce plaisant étalage d'érudition dont use le renard lui donne un air d'importance dont le loup doit être dupe.

FABLE VI.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.

Jadis l'erreur du souriceau (1)
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate (2), Esope, et certain paysan
Des rives du Danube (3), homme dont Marc-Aurèle (4)
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue.
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché;
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins (5).
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue (6) :
Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,

(1) Voy. liv. 6, Fable V.

(2) Le plus sage des philosophes, qui le premier s'adonna à l'étude de la morale, mais d'un extérieur à peu près aussi laid que celui que l'on donne communément à Esope.

(3) Grand fleuve d'Allemagne.

(4) Philosophe et empereur romain du second siècle.

(5) Ce portrait du *Paysan du Danube* est digne de ce superbe apologue, un des chefs-d'œuvre de notre littérature.

Le *sayon* était une sorte de vêtement de guerre ; mais il est ici pour exprimer un habit grossier.

(6) Tout le discours qui suit est en possession de l'admiration générale. Quelle noble simplicité dans ce début ! Que cette invocation est heureusement placée !

Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice (7) :
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour (8).
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains (9) ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs (10) ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée (11).

(7) Il est ingénieux de s'accuser soi-même avant de se plaindre.

(8) Tout ce morceau est de la plus grande force.

(9) Les Allemands.

(10) Gouverneurs romains en Allemagne.

(11) Dans les vers qui précèdent le poëte a peint *l'innocente vie des Germains*, et les *heureux champs* qu'ils cultivaient,

La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les ; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités ; nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.

et la douceur de leurs loisirs *propres aux arts ;* car il parle à un peuple qui les aime. Ici il fait contraster avec cette image les excès des préteurs, leur avarice et leur inhumanité. Ces derniers moyens sont tirés d'un ordre de choses inférieur ; mais ils parlent plus directement au cœur de tous les hommes.

Je finis (12). Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche : et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice (13), et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

(12) Cette péroraison vive et courte couronne dignement la pièce.
(13) Sénateur.

FABLE VII.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire (1) plantait.
Passe encor de bâtir : mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées,
Tout cela ne convient qu'à nous (2).

(1) Un homme de 80 ans.
(2) Transition heureuse.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes,
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier (3)? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage (4).
Eh bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port allant en Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et pleurés (5) du vieillard, il grava sur le marbre
Ce que je viens de raconter (6).

(3) Doit le dernier jouir de la vie.

(4) Ce vers et les trois suivants sont pleins de grâce et de sentiment.

(5) Incorrection ; il n'y a dans la phrase aucun nom pluriel sujet ou régime avec lequel le participe *pleurés* puisse s'accorder.

(6) La Fontaine s'oublie entièrement ; il n'est pour rien dans tout ceci. Il n'est point l'auteur de cette fable ; il n'a fait que la copier d'après le marbre sur lequel le vieillard l'avait gravée. Que d'art dans cette manière de terminer la fable !

FABLE VIII.

LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos (1) prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux et miné par le temps
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé (2).
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.
En son temps aux souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.

(1) Celle des trois Parques qui donne la mort. Le hibou est regardé comme un oiseau de mauvais présage.
(2) Estropié en lui coupant les jambes. — Inversion forcée.

Puis, qu'un cartésien (3) s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine !
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue (4)?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison n'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
Quand ce peuple est pris il s'enfuit ;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe,
Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? Otons-lui les pieds (5). Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite !
Quel autre art de penser Aristote (6) et sa suite (7)
Enseignent-ils, par votre foi (8) ?

(3) Disciple de Descartes, philosophe célèbre qui prétendait que les bêtes étaient de pures machines.

(4) Lieu obscur et serré où l'on tient la volaille pour l'engraisser. Image plaisante et d'une justesse admirable.

(5) Tout cela est exprimé avec un naturel qui ne laisse pas même apercevoir la mesure du vers.

(6) Chef d'une secte de philosophes appelés *Péripatéticiens*.

(7) La suite d'Aristote, dont il est ici question, est probablement l'école de Port-Royal, qui venait de publier l'*Art de penser*.

(8) Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers. (La Fontaine.)

ÉPILOGUE (1).

C'est ainsi que ma muse, au bord d'une onde pure,
Traduisait en langue des Dieux

(1) Conclusion.

Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe, et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque (2).

(2) Ce morceau est sans tache. La Fontaine paraît avoir en vue, depuis le dix-huitième vers, d'imiter ceux qui terminent les Géorgiques :

Hæc super arvorum cultu, pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

JE ne puis employer, pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses, au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat : tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer, et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des di-

(1) Prince accompli, petit-fils de Louis XIV. Il mourut âgé de 30 ans, le 18 février 1712, emportant les regrets de toute la France. Il laissa un fils qui succéda à Louis le Grand, et régna sous le nom de Louis XV.

vinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matière pour ces talents : elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une matière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en généraux d'armée, et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires

et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE I.

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX.

A Mgr LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates (1).
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec; l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ses jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait ;
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

(1) Etaient dans la même maison.

Et Raton de prendre parti :
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse ;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE II.

LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE.

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite (1)
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours ;
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche (2) :

(1) Amphitrite, déesse de la mer, et la mer elle-même.
(2) L'énumération renfermée dans ce vers exprime d'une manière fort piquante l'action du thésauriseur qui compte et recommence à compter sans cesse.

Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait :
La chambre bien cadenassée
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir (3).
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix (4) :
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau tantôt quelque doublon (5),
Un jacobus (6), un ducaton (7),
Et puis quelque noble à la rose (8) :
Eprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure :
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier

(3) A la mer.

(4) La Fontaine a dit neuf vers plus haut :

Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître.

Il n'est donc pas douteux que c'est Bertrand qui *a le prix*.

(5) Espèce de monnaie d'Espagne qui est d'or, et que nous appelons *pistole*.

(6) Autre espèce de monnaie.

(7) Demi-ducat.

(8) Espèce de vieille monnaie.

Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage (9).
Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage !

(9) Figure excellente à la fin d'une fable où le poëte blâme la folie des avares qui accumulent sans jouir.

FABLE III.

LES DEUX CHÈVRES.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune, elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices (1),
C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche (2),
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont (3) ;
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond

(1) Dumosâ pendere procul de rupe videbo.
(Virg., Ecl. 1, v. 77.)

(2) C'est que ce sont deux chèvres de grande distinction, de grandes dames, comme on le verra plus bas.

(3) Ce vers, composé de trois monosyllabes, représente à merveille l'effrayante exiguité de ce pont.

Devaient faire trembler de peur ces Amazones (4).
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche (5), et l'autre en fait aut
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence (6).
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème (7) fit présent à Galatée;
Et l'autre, la chèvre Amalthée (8)
Par qui fut nourri Jupiter (9).
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(4) Femmes guerrières de la Cappadoce. La plaisante im tance que le poëte donne à ces deux chèvres, prépare le lect à la comparaison de deux grands monarques en conférence.

(5) Il est impossible de mieux conter et de mieux peindre

(6) C'est une île près de Saint-Jean-de-Luz, dans laqu Louis XIV et Philippe IV, roi d'Espagne, se rendirent en 16 pour signer un traité de paix.

(7) Fameux cyclope.

(8) Qui fut placée parmi les astres, pour avoir nourri Jupiter.

(9) Ces deux généalogies sont d'un effet brillant. La fin du récit est rapide, comme il fallait, pour diminuer l'impression de la catastrophe. La réflexion qui le termine est d'une vivacité remarquable.

A Mgr LE DUC DE BOURGOGNE,

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FUT NOMMÉE LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE IV.

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS.

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis :
Laissez-moi vivre ; une souris
De ma taille et de ma dépense

Est-elle à charge en ce logis?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout le monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner, cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas;
Meurs, et va-t-en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandières ;
Mes enfants trouveront assez d'autres repas :
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable (1).

(1) Le prologue à Mgr le duc de Bourgogne est bien tourné; mais le talent de La Fontaine a été moins heureux dans la fable, dont le fonds vide et l'affabulation fausse ou trop absolue ne sont pas rachetés par quelques jolis détails.

FABLE V.

LE CERF MALADE.

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune

La parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire (1) :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit, à la fin,
A jeûner et mourir de faim.

(1) A manger.

FABLE VI.

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD.

Le buisson, le canard et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents,
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout allait bien, quand leur emplette
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare (1) sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile ;

(1) Au fond des eaux. *Tartare*, l'un des noms dont les poëtes se servent pour désigner les enfers.

Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert (2).
Aucun ne leur ouvrit sa bourse ;
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la porte du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passants à tous coups :
Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quels lieux sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur (3), qui n'est ni souris-chauve (4),
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,

(2) Autrefois les banqueroutiers étaient obligés de porter un bonnet vert.

(3) Mot créé par Rabelais, à qui La Fontaine l'a emprunté.

(4) Métathèse inusitée et employée pour la rime. Cette fable n'est pas heureuse, et l'on a peine à concevoir comment La Fontaine, dont le goût est si délicat, s'est déterminé à prendre dans Esope l'idée de cette ridicule alliance d'une chauve-souris, d'un buisson et d'un canard.

Mais simple grand seigneur qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

(Voy. Esope, Fable XLII.)

FABLE VII.

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La Discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire (1).
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Edifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs (2) attribuer le cas

(1) Opposés l'un à l'autre.

(2) Circonstance heureuse qui donne de la vraisemblance au récit.

Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine (3).
Quoi qu'il en soit, cet altercas (4)
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent;
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent,
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois (5),
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main-basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait son opposé; c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles (6).

(3) Qui venait de mettre bas ses petits. Il est vieux.

(4) (5) *Altercas* pour *dispute*. *Narquois* pour *rusé*; mots vieillis et hors d'usage.

(6) Terme plaisant et burlesque, emprunté des Italiens; il désigne un maître d'école qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit*.

FABLE VIII.

LE LOUP ET LE RENARD.

D'ou vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie (1).

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince (2) en fable ait mis la chose ;
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés,
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous, ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

(1) Imitation du commencement de la première satire d'Horace, liv. 1 :

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes !

(2) Mgr le duc de Bourgogne. L'éloge de ce prince est bien amené et exprimé avec beaucoup de naturel.

Je ne suis pas un grand prophète ;
Cependant j'ai lu dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup ; il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Ils vont ; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien (3).
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille (4),

(3) Modèle de gradation qui est devenu, pour ainsi dire, proverbial.

(4) Patrocle, ami d'Achille, s'étant revêtu des armes de ce héros, jeta la terreur parmi les Troyens ; mais il fut tué dans un combat où il se mesura seul à seul avec Hector. Cette comparaison est d'une haute poésie

Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville.
Mères, brus et vieillards au temple couraient tous.
L'ost (5) du peuple bêlant crut voir cinquante loups ;
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage :
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer est une illusion.
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

(5) L'armée. Cette fable tout entière est très-bonne et digne d'être comptée parmi les meilleures de notre poëte.

FABLE IX.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :

Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes(1).
En vain on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent Dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.
Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ? dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avait raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone(2) :
Mais il faut le faire à propos.

(1) Vers d'un tour très-hardi et très-énergique.
(2) A la guerre. Bellone était déesse de la guerre.

Le récit a de la précision, et l'éloge de Louis XIV, que le poëte a trouvé moyen d'attacher à cet apologue, est écrit en beaux vers.

FABLE X.

L'AIGLE ET LA PIE.

L'AIGLE, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,

Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace eut peur. Mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie ;
Si le maître des Dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec (1) alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace (2),
Disant le bien, le mal à travers champ, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place (3),
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, m'amie : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les Dieux ;
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux ;

(1) Un de ces noms heureux qui semblent se présenter d'eux-mêmes à l'imagination riante de La Fontaine.

(2) Le bon Vulteius, comme dit Horace :

. . . . . dicenda, tacenda locutus.
(Epist. VII, l. 1, v. 71.)

(3) Image frappante et qui met la pie sous les yeux. Remarquez aussi la succession monotone de ces rimes aigres et criardes : *Horace*, *agace*, *passe*, *place*, dont la consonnance exprime le cri de la pie.

Quoiqu'ainsi que la pie, il faille, dans ces lieux,
Porter l'habit de deux paroisses (4).

(4) Etre prêt à jouer les personnages les plus opposés.

FABLE XI.

LE ROI, LE MILAN ET LE CHASSEUR.

A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI (1).

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de gens sont nés tels en cet âge où nous sommes ;
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des Dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !

(1) Frère du grand Condé.

Et la princesse (2) et vous n'en méritez pas moins ;
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne (3) :
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
Je me tais donc et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté. —
Quoi ! sur le nez du roi ! — Du roi même en personne. —
Il n'avait donc alors ni sceptre, ni couronne ? —
Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.

(2) Fille légitime de Louis XIV, mariée en 1680.

(3) Mauvaise inversion ; généralement ce préambule n'est pas bien écrit.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre et le poing; mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois;
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Elèvent de tels faits par eux si mal suivis.
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle,
Et le veneur l'échappa belle.
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître,
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois; était-ce un si grand mal?
Pilpay (4) fait près du Gange (5) arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore (6),

(4) Auteur indien. Voyez ce que La Fontaine en dit dans un avertissement, page 141.
(5) Grand fleuve des Indes.
(6) Cela n'est pas juste. Pythagore n'est point législateur des

Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on compte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère)
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le NON PLUS ULTRA (7) de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon (8) des présents
Il croyait sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire;
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux, s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi :

bords du Gange, où il est tout à fait inconnu; on croit au contraire que c'est des bords du Gange qu'il a apporté aux Grecs le système de la métempsycose, c'est-à-dire la croyance du passage des âmes d'un corps dans un autre.

(7) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

(8) Modèle.

Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire (9),
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

(9) Homère, Iliade, liv. 1.

FABLE XII.

LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé (1).
Il accusait les Dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? Est-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun?
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :

(1) Voyez liv. 8, Fable X, note 7.

Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls ; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

FABLE XIII.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux :
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter et Némésis (1),
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas :
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :

(1) Déesse de la vengeance.

Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

FABLE XIV.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT.

A Mme DE LA SABLIÈRE (1).

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les Dieux inventé (2),
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits (3) :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS (4),
Non celle-là qu'a Junon (5) à ses gages ;
Car Junon même et le maître des Dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose (6) à la voûte eût paru :

(1) Femme illustre par ses talents et par la protection qu'elle accorda toujours à notre poëte.

(2) La poésie.

(3) Une de ces inversions vicieuses au moyen desquelles nos anciens poëtes faisaient accorder mal à propos le participe.

(4) Messagère de Junon. C'est ici un nom allégorique que La Fontaine donne à Madame de la Sablière.

(5) Epouse de Jupiter et reine des Dieux.

(6) L'histoire de son entrée dans le ciel. Ce prologue, quoi-

Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des Dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement;
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris! qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc); agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques;

qu'un peu long, est d'ailleurs gracieux. Tout le monde en a retenu ce vers charmant :

Son art de plaire et de n'y penser pas.

et souvent il a été appliqué à La Fontaine lui-même.

Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques ;
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle (7), le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société !
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas :
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles la tortue
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :

(7) Sorte de bête fauve qui est plus petite que le daim.

Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger (8).
Le corbeau part à tire-d'aile.
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant :
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle (9)?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulait courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie!
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :

(8) Le discours de cette tortue a un ton de simplicité antique qui convient à cette rare société d'amis. Le dernier trait est d'une sensibilité exquise.

(9) Il ne nomme point la tortue, parce que c'est là une vérité désobligeante ; mais on la devine bien.

Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.
Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée (10).
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Portemaison (11) l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? au cœur, si l'on m'en croit.

(10) L'Iliade est un poëme en vingt-quatre chants, dans lequel Homère a célébré la colère d'Achille.

L'Odyssée est un autre poëme du même auteur, aussi en vingt-quatre chants, dans lequel il a décrit les voyages d'Ulysse.

(11) Il est inutile de dire que ces noms si heureusement imaginés, *Portemaison* et *Rongemaille*, sont de l'invention du poëte.

FABLE XV.

LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement (1)
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes (2).
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes :
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice (3)
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.
Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,

(1) Tous ces ménagements sont très-bien exprimés : *humblement, doucement, une unique branche.*

(2) Il finit par la louange, elle lui réussit : ce qui arrive presque toujours.

(3) On se rappelle le cerf qui broute sa bienfaitrice. (liv. 5, Fable XV.)

L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

FABLE XVI.

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés (1),
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? Peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; et le cheval qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle (2).
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir :
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,

(1) Des plus rusés. Il faudrait, ce semble, *des plus madrés, quoique jeune encore.*
(2) Espèce de proverbe pour dire *prendre la fuite.*

S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup, et haut le pied (3). Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie (4).

(3) En levant le pied.
(4) Cette fable est écrite avec une gaieté franche, beaucoup de naturel et une grande pureté de style.

FABLE XVII.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les Dieux, non ! Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent (1).
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes ;
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,

(1) Expression plaisante et singulière qui appartient à La Fontaine. Ce petit apologue est fort agréablement conté.

Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un ; autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XVIII.

LE PHILOSOPHE SCYTHE (1).

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage, assez semblable au vieillard de Virgile (2),
Homme égalant les rois, homme approchant des Dieux,
Et comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin :
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
Laissez agir la faux du temps :

(1) Cette fable nous a été conservée par Aulu-Gelle, liv. 29, chap. 12.

(2) Géorgiques, liv. 4, v. 125 et suiv.

Ils iront assez tôt border le noir rivage (3).
J'ôte le superflu, dit l'autre en l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles (4).
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien (5) :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort :
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(3) Ce vers et les précédents, qui prêtent du sentiment aux arbres, sont aussi remarquables par la sensibilité qui y règne que par la vivacité du tour et la beauté des images.

(4) Le temps propre à tailler les arbres

(5) Les Stoïciens étaient une secte de philosophes fondée par Zénon : « *Sic isti apathiæ sectatores, qui videri se esse tranquillos, et intrepidos, et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioribus animi officiis amputatis, in corpore ignavæ et quasi enervatæ vitæ consenescunt.* »

Paroles pleines de force et de sens, qui font la conclusion de cette fable dans Aulu-Gelle, et dont La Fontaine n'a pas laissé échapper un seul trait digne d'être conservé.

En général, cette allégorie est aussi belle que juste, et La Fontaine l'a traitée avec une supériorité qui la met au rang de ses chefs-d'œuvre.

FABLE XIX.

L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros (1),
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa grandeur (2).
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre était préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les Dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;

(1) Sorte de bête sauvage et féroce.
(2) La vanité de l'éléphant, le besoin qu'il a de parler, l'air de satisfaction et d'importance qui déguise mal son amour-propre, le ton qu'il prend en parlant de la capitale et du combat qu'il va livrer, tout cela est parfait. Remarquez ensuite avec quel art La Fontaine a su transporter dans sa république des animaux tous les termes en usage dans la société civile.

Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas,
Qu'Eléphantide (3) a guerre avecque Rhinocère (4) ?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ? —
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des Dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

(3) Capitale des éléphants.
(4) Capitale des rhinocéros.

FABLE XX.

UN FOU ET LE SAGE.

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage :
Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier (1) accourt : on vous happe notre homme,

(1) Laquais de grande taille.

On vous l'échine, on vous l'assomme.
Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

(Voy. Phèdre, l. 3. fabl. IV.)

FABLE XXI.

LE RENARD ANGLAIS.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens.
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être ami,
Malgré Jupiter même et les temps orageux :
Tout cela méritait un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie ;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,

Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire :
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal (1) qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les chefs de meute (2), parvenus
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit (3),
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes,
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle ! il y vint, à son dam (4).
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux (5) :

(1) Annibal cité à propos d'un renard est une de ces ressources brillantes si propres à l'imagination de La Fontaine, et si souvent remarquées.

(2) Excellents chiens qui relèvent les fautes des autres chiens de la meute accoutumée à les suivre.

(3) Rompre les chiens, en terme de vénerie, veut dire les séparer à coups de fouet.

(4) Pour sa perte, du latin *damnum*.

(5) Périphrase pour dire qu'il y périt. *Houseaux* est le nom ancien d'une espèce de guêtres.

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé :
Non point par peu d'esprit ; est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.
Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges (6).
Votre prince vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour (7)
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse :
C'est peu de chose ; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.

(6) *Etranges* pour *étrangères*.
(7) Ce mot de Charles II est fort délicat.

FABLE XXII.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES (1).

Les filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection :

(1) Cette fable, ou plutôt cette allégorie sur les démêlés de Louis XIV avec la Hollande, est traduite de la fable latine du P. Commire sur le même sujet, et imprimée dans ses Œuvres sous le nom de La Fontaine.

Guerre, ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvaient approcher de cette nation ;
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune ;
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient par leurs cris
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer ;
Il fallait promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades coassantes
Allaient dans tous les états ;
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours : et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant ;
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir ;
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir.

FABLE XXIII.

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
Il a pour tels et tels un soin particulier,
Ce sont ses amis ; il nous laisse.
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur (1) de débats.
Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait ;
Jamais le Juge ne tenait,
A leur gré, la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :

(1) Celui qui voulait accommoder les procès.

Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui, mieux que vous, sait vos besoins?
Apprendre à se connaître (2) est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité.
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer. —
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. —
Ainsi parla le solitaire.

(2) C'est la fameuse inscription du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*. Elle n'a rien de trop élevé pour le ton général de cet admirable apologue, un des plus parfaits qui soient sortis de la plume de La Fontaine, quant à l'importance du sens, à la beauté de la poésie et à la pureté du style. Il faut convenir avec le poëte qu'il ne pouvait mieux finir. Le discours du solitaire est sublime. La Fontaine y réfute avec autant de grâce que de force cette objection contre la vie solitaire, si souvent répétée dans notre siècle : *L'homme se doit à la société;* comme si l'on ne pouvait servir ses semblables qu'au milieu du tracas du monde et dans les débats des tribunaux. Il y répond par un argument que l'observation justifie tous les jours.

Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Il fut cru : l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats :
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt;
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir !

FIN DES FABLES.

ÉPITAPHE

DE M. DE LA FONTAINE,

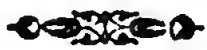
FAITE PAR LUI-MÊME.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser.
Deux parts en fit dont il soulait (1) passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

(1) Il avait coutume, du latin *solere*.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE (1).



A Mgr LE DUC DE VENDOME.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne (2) :
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent un exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour par des désirs constants

(1) Deuxième partie, chap. 5, édit. à l'usage des maisons d'éducation.

(2) Vers d'une grande énergie.

Avaient uni leurs cœurs dès leurs plus doux printemps.
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon (3) prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés (4).
Eux seuls ils composaient toute leur république,
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence (5);
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des Dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

(3) L'une des trois Parques qui, selon les poëtes, filaient la vie des hommes. Les deux autres s'appelaient Lachésis et Atropos.

(4) Periphrase, pour dire pendant quarante ans.

(5) Mercure.

Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent (6);
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède (7), on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encor assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans (8).
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;

(6) Périphrase charmante. Harmonie imitative.

(7) Latinisme.

(8) On a fait remarquer mille fois la beauté de ces détails. Ce qui en fait le principal mérite, c'est la manière élégante dont est exprimée une idée peu susceptible d'ailleurs des ornements de la poésie.

Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent :
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent,
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais quand nous serions rois, que donner à des Dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatille échappe à sa tremblante main (9),
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les Dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes ;
Suivez-moi. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Il dit, et les autans (10) troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans (11) :
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.

(9) Image bien naturelle et bien vraie.

(10) Les vents du midi.

(11) Encore une image touchante. On croit voir nos deux vieillards s'avançant péniblement.

A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du Dieu les escadrons flottants (12)
Entraînèrent sans choix animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes (13).
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris (14) :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle (15)!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;

(12) Périphrase, pour dire *les torrents*.

(13) Vers plein de sensibilité où l'on reconnaît l'âme de La Fontaine tout entière, ainsi que dans cette exclamation si touchante : *Les animaux périr !*

(14) Cette demeure.

(15) Deux des plus fameux peintres de l'antiquité.

D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci (16), ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux (17) debout prêtait l'oreille ;
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle (18) d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties (19).
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez bientôt la suite en nos lambris,
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles ;
Elle devenait arbre et lui tendait les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée :
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée ;
Le corps n'est tantôt plus (20) que feuillage et que bois ;
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Ce bonheur vertueux qu'hymen leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.

(16) Enjambement désagréable.

(17) Incorrection. On ne dit pas *à l'entour de*. *A l'entour* est un adverbe, et ne peut avoir de régime.

(18) Habitacle pour *demeure*. Peu usité.

(19) Victimes.

(20) *Tantôt plus*, pour *bientôt plus*. Il est familier.

Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... (21). Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio (22) me conseilla de l'étendre en ces vers
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'envie et du temps;
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages :
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages,
Don du Ciel qui peut seul tenir lieu de présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire;
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,

(21) Réticence touchante par laquelle le poëte fait allusion au peu d'union qui régna entre lui et sa femme.

(22) Muse de l'histoire.

Transportent dans Anet (23) tout le sacré vallon.
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

(23) Château de Mgr le duc de Vendôme.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous avons pensé que l'on verrait avec plaisir, à la suite des Fables de la Fontaine, quelques Pièces de cet auteur qui ne méritent pas l'oubli auquel elles semblent condamnées. On ne doit pas s'attendre, il est vrai, à y admirer la même perfection que dans les Fables ; mais on y retrouvera cette agréable facilité, cette souplesse d'esprit et de talents qui distinguait éminemment le poëte aimable si bien peint dans ces vers :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tous sujets ;
Je vais de fleurs en fleurs et d'objets en objets.

PIÈCES DIVERSES

DE

M. DE LA FONTAINE.

POUR UN PORTRAIT DU ROI (1).

A l'air de ce héros vainqueur de tant d'états,
On croit du monde entier considérer le maître;
Mais s'il fut assez grand pour mériter de l'être,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.

(1) Louis XIV.

POUR S. A. E. MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BOUILLON (1), APRÈS SON BREVET DE CARDINALAT.

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix;
De votre dignité je ne suis point surpris :

(1) Emmanuel-Théodose de la Tour, cardinal de Bouillon. Il n'avait que vingt-cinq ans quand le maréchal de Turenne, son oncle, demanda et obtint pour lui le chapeau de cardinal. Il encourut dans la suite la disgrâce de Louis XIV; et s'étant retiré à Rome, il y mourut en 1715, âgé de 72 ans.

S'il m'en souvient, seigneur, je crois l'avoir prédite.
Vous voilà deux fois prince; et ce rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite,
Aussi bien qu'il l'était de la faveur des Cieux.

ÉPITAPHE DE MOLIÈRE (1).

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence (2);
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

(1) Jean-Baptiste Poquelin de Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus. Malheureusement son théâtre est une école de vices et de mauvaises mœurs.

(2) Deux poëtes latins qui excellèrent dans le genre comique.

ÉLÉGIE POUR M. FOUQUET (1).

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux (2), faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueil (3) enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes :
Chacun attend de vous ce devoir généreux.
Les destins sont contents; Oronte (4) est malheureux.
Vous l'avez vu naguère, au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Helas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunées de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;

(1) Cette élégie fut composée après la disgrâce du surintendant, arrivée en 1661. La Fontaine y déplore l'infortune de son bienfaiteur, et ose implorer pour lui la clémence d'un maître irrité. C'était un courage aussi louable que rare, et la muse du poëte servit bien son cœur. Si cette pièce fut inutile à Fouquet, elle ne l'est pas à la gloire de La Fontaine. C'est, dit M. de La Harpe, la meilleure élégie de notre langue.

(2) Maison de campagne du surintendant Fouquet.

(3) Petite rivière qui passe à Vaux.

(4) C'est le nom que notre poëte donne à son bienfaiteur.

Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots (5) le soleil de la cour ;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets ; il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
C'est par là que les rois sont semblables aux Dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie,
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie ;

(5) Imitation de Virgile :

Manè salutantûm totis vomit ædibus undam.
(Georg., l. 2, v. 462.)

Inspirez à Louis cette même douceur.
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

DESCRIPTION DU PALAIS DU SOMMEIL (1).

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Echo ne répond point et semble être assoupie :
La molle oisiveté sur le seuil accroupie
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature ;
Un ruisseau coule auprès et forme un doux murmure.
Les simples (2) dédiés au Dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour.
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée,
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots :
Les songes l'entouraient sans troubler son repos :
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,

(1) Voyez les Fables choisies des Métamorphoses d'Ovide, deuxième partie, chap. 9, v. 20 et suiv.

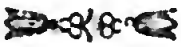
(2) Les plantes.

Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles ;
Et tel, dans un état de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.

DESCRIPTION DE LA NUIT.

Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
Sa tête sous son bras, et son bras dans la nue,
Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas :
Fleurs que les seuls zéphirs font voler sur leurs pas.
Ces pavots, qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du somme (1),
Sont moitié dans les airs et moitié dans sa main ;
Moisson plus que tout autre utile au genre humain.
Qu'elle est belle à mes yeux cette nuit endormie !
Sans doute des chagrins son âme est ennemie ;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du sommeil.
Avec tous ses appas l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse ;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.

(1) Du sommeil.



DESCRIPTION DU LEVER DE L'AURORE.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde,
Commençaient d'émailler les bords de notre monde ;

Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissait ;
Aux portes du matin la clarté paraissait ;
De sa robe d'hymen l'Aurore était vêtue :
Jamais telle à Céphale (1) elle n'est apparue :
Je voyais sur son char éclater les rubis (2),
Sur son teint le cinabre (3), et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchait les roses.

(1) Fils de Mercure. Aurore lui apparut plusieurs fois.

(2) (3) Le rubis et le cinabre sont des pierres d'un beau rouge.

DESCRIPTION D'UN FEU D'ARTIFICE.

Je voudrais bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées
Qui, par des routes embrasées,
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles ?
Tel est le sillon enflammé
Où le trait qui sort est formé.
Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamarre,
Le fracas et les sifflements
Qu'on entendait à tous moments.
De ces colonnes embrasées

Il renaissait d'autres fusées,
Ou d'autres formes de pétard,
Ou quelque autre effet de cet art :
Et l'on voyait régner la guerre
Entre ces enfants du tonnerre :
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant et pirouettant,
Faisait un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des Néréides (1)
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France (2)
N'eût rassuré par sa présence
Ce Dieu des moites (3) tribunaux,
Qui crut que les Dieux infernaux
Venaient donner des sérénades
A quelques-unes des Naiades.
Enfin la peur l'ayant quitté,
Il salua sa majesté :
Je n'en vis rien, mais il n'importe :
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon : et quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

(1) Nymphes des eaux.
(2) Louis XIV.
(3) Humides.

DESCRIPTION DES BORDS DE LA LOIRE.

La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des Cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit :
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée.
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas,
Que j'en ai l'âme encor tout émue.
Coteaux riants y sont des deux côtés ;
Coteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin, mais coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.
Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de la route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ;
C'est la fille d'Amphitrite (1) ;
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire et les bords,
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre leurs plus grands trésors

(1) Déesse de la mer.

Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avecque magnificence ;
Et le jardin de la France
Méritait un tel canal.

PLAIDOYER.

L'ARCHITECTURE, LA PEINTURE, LE JARDINAGE ET LA POÉSIE,

Sous les noms allégoriques

DE PALATIANE (1), APELLANIRE (2), HORTÉSIE (3), ET CALLIOPÉE (4),

Font valoir leurs droits, et disputent de la prééminence. Le prix est un écrin sur le couvercle duquel se voit le portrait de Louis XIV. Le lieu de la scène est une des salles du château de Vaux, et M. Fouquet un des juges.

(*) ARISTE, vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec (5), ainsi que du romain (6),

(1) De *palatium*, palais.
(2) Nom dérivé d'*Apelle*, un des plus fameux peintres de l'antiquité.
(3) De *hortus*, jardin.
(4) Venant de *Calliope*, l'une des neuf Muses.
(*) N. B. Ces vers n'appartiennent pas au plaidoyer ; mais comme ils en peuvent servir d'argument, nous avons cru qu'on ne serait pas fâché de les trouver en tête. La Fontaine les adresse avec le plaidoyer à une personne qui voulait voir des vers de lui.
(5) Homère.
(6) Virgile.

Pourriez nous étaler les beautés et les grâces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard;
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le Dieu des vers sur tous autres aimable :
C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand (7) toujours ses dons avec largesse;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourraient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir?
Je ne l'espère pas, et cependant ma muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder :
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux (8) répétés au zéphire :
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers,
Les palais, les tableaux, les jardins et les vers.
Ces vers vantent ici tour à tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux (9).
Il déplut à son roi : ses amis disparurent :
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.
Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées.
Il voulut que ma main leur dressât des trophées,

(7) Répand. Il a vieilli.

(8) Maison de campagne de M. Fouquet.

(9) Fouquet, surintendant des finances, qui encourut la disgrâce de Louis XIV.

OEuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris.
Ecoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, haranguent leurs Juges et contestent le prix proposé.

PALATIANE OU L'ARCHITECTURE COMMENCE EN SE TOURNANT VERS SES RIVALES.

Quoi! par vous ces honneurs sont aussi contestés!
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés?
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée?
Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée :
Je sais qu'en suppliant il fallait commencer;
C'est à vous que ma voix se devait adresser;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,
Dont vous reconnaissez mes bienfaits aujourd'hui!
Contre les Aquilons mon art vous sert d'appui :
N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les Dieux dont vous tracez l'image.
Eh bien! vous la tracez, mais imparfaitement.
Et moi je leur bâtis un second firmament (1).
Ce que je dis de vous, je le dis pour les autres.
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Lebruns (2), les Lenôtres (3)
Jets, cascades, canaux et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
Contempler les efforts de quelque main savante;
Juger d'une peinture ou muette ou parlante;

(1) Des temples.
(2) Fameux peintre français du siècle de Louis XIV.
(3) Intendant des jardins des Tuileries, et directeur de tous les parcs du roi. Choisi par Fouquet pour décorer les jardins du château de Vaux, il en fit un séjour enchanté par les ornements nouveaux et pleins de magnificence qu'il y prodigua.

Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix ;
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois ;
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine ;
Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux :
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux ;
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
Les autres se trouvaient des humains habités ;
Avec des animaux ils formaient des cités :
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne voulait alors que de simples asiles ;
Sur la nécessité se réglaient les souhaits :
Aujourd'hui que l'on veut de superbes palais,
Je contente chacun en plus d'une manière :
Des cinq ordres (4) divers la grâce singulière
Fait voir, comme il me plaît, l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.
Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte (5)
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte ;
Confuses, vous allez recevoir cette loi,
Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
Tant d'œuvres dont je rends les savants idolâtres,
Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des rois, celle même des Dieux,
Rome et tout l'univers pour mon art sollicite.
Juges, accordez-moi le prix que je mérite ;
Car on n'aurait pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il fallait l'obtenir.

(4) Ordre, en terme d'architecture, se dit de certaines proportions et de certains ornements. Il y en a cinq, le Toscan ou Rustique, le Dorique, l'Ionique, le Corinthien et le Composite.

(5) M. Fouquet.

APELLANIRE OU LA PEINTURE.

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles ;
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut nous imposer des lois ;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes,
Ce serait trop pour nous que d'être ses suivantes :
Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler ;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler ?
Sans tous ses ornements, serais-je (1) pas la même ?
Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penserait pas ;
Seule je sais donner du lustre à ses appas.
Contre les Aquilons elle m'est nécessaire !
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher les premiers des humains ?
Quels chefs-d'œuvre alors sont sortis de ses mains ?
Qu'importe qu'elle serve aux Dieux mêmes d'asile ?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile ;
C'est assez de causer le plaisir seulement,
Pour satisfaire aux lois de cet enchantement.
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie :
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps :
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts ;
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture (2) ?

(1) Pour *ne serais-je pas.*

(2) Parrhasius, peintre fameux, ayant défié Zeuxis, celui-ci produisit un tableau où étaient représentés des raisins si bien peints, que les oiseaux venaient les béqueter. Parrhasius montra aussi son ouvrage : c'était un rideau. Xeuxis, impatient, s'écria : *Tirez donc ce rideau.*

Pour preuve du savoir dont se vantaient leurs mains,
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
Je transporte les yeux aux confins de la terre :
Il n'est événement ni d'amour ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes :
Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages :
Tout y rit, tout y charme ; on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Clothon qui marche sur leurs traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces :
Voyez, et puis jugez.

HORTÉSIE OU LE JARDINAGE.

J'IGNORE l'art de bien parler,
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau :
L'air est plus pur, le jour plus beau ;
Les nuits sont douces et tranquilles ;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin, hôte des villes,
Et la crainte, hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcyons (1)
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage;
Seule j'arrête ses transports :
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence;
Et si rien ne s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.
Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur (2) sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile.
Charles (3), d'un semblable dessein,
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il était plus qu'un homme.
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre, celui de l'univers.
Ils étaient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces :
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée errait autrefois
Dans les vallons de Thessalie;

(1) Espèce d'hirondelle de mer. On dit que la mer est calme dans le temps que cet oiseau fait son nid sur les eaux.

(2) Dioclétien, dépossédé de l'empire par Galère, se retira à Salone, où il finit ses jours.

(3) Charles-Quint, détrompé des illusions humaines, abdiqua l'empire et se retira au monastère de St-Just, où il partagea son temps entre les exercices religieux, la culture des fleurs, la promenade et les expériences mécaniques.

Et tel de mets non achetés
Vivait dans les murs d'OEbalie
Un amateur de mes beautés (4).
Libre de soin, exempt d'ennuis,
Il ne manquait d'aucunes choses,
Il détachait les premiers fruits,
Il cueillait les premières roses ;
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtait le cours des torrents
Et leur donnait un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservaient encore leur grâce,
Malgré la rigueur des hivers (5).
Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes ;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra les alarmes :
Il bornera tous ses désirs
Dans le seul retour des zéphirs ;
Et fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.
J'embellis les fruits et les fleurs,
Je sais parer Pomone et Flore ;

(4) Imitation de Virgile :

Namque sub OEbaliæ memini me turribus altis
Corycium vidisse senem. . . . . .
. . . . . dapibus mensas onerabat inemptis.
(Virg., Georg., l. 4, v. 125, 127, 138.)

(5) Primus vere rosam, atque autumno carpere poma :
Et cùm tristis hiems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi.
(Ibid. v. 134 et suiv.)

C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore :
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs grâces non pareilles :
Là j'ai des prés, là j'ai des bois ;
Et j'ai partout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.
Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en gerbes jaillissantes ;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités ;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux ;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.
Je ne finirais de longtemps
Si j'exprimais toutes ces choses :
On aurait plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages ;
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits ?

CALLIOPÉE OU LA POÉSIE.

Elle commence par mettre son art en parallèle avec celui de Palatiane.

. . . . . .
MONTREZ-MOI, dit cette fée,

Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les Dieux
Eurent dix ans de querelle (1).

Bien que par les flots amers
On aille au delà des mers
Voir encore vos pyramides,
J'ai laissé des monuments
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner :
Le temps a beau les combattre ;
L'eau ne les saurait miner,
Le vent ne peut les abattre (2).

Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périraient sous la poussière.
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines;

(1) L'Iliade, poëme d'Homère sur le siége de Troie.

(2) Ce passage est imité d'Horace, ode 24, liv. 3.

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius ;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.

Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

Ces paroles laissent Palatiane toute confuse.

CALLIOPÉE *continue ainsi :*

Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire;
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui :
Pour comble de bonheur Alcandre (3) en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité ;
Mais sans vous prévenir sous les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre ; et cela doit suffire.
On dirait que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits ;
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les Dieux ; et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar (4) à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers ;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambroisie (5).
Mais Alcandre lui-même aurait beau l'espérer,

(3) Louis XIV.
(4) Boisson des Dieux.
(5) Nourriture des Dieux.

S'il n'implorait mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devrait me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel sans doute est quelque chose.
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains :
Pour moi je lui bâtis un temple en leur mémoire,
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvaient seuls rappeler les morts et les absents !
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille (6) à l'âme si colère,
Tantôt Agamemnon (7) au front majestueux,
Le bien disant Ulysse (8), Ajax (9) l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image ;
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La peinture, après tout, n'a droit que sur le corps ;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une âme et la rendent visible :
Seule, j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages.
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants :
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.

(6) C'est le héros de l'Iliade.

(7) Roi de Mycènes. Il commandait l'armée des Grecs ligués contre Troie.

(8) Roi d'Ithaque, un des guerriers qui combattaient au siége de Troie, célèbre par son éloquence.

(9) Autre prince grec qui alla au siége de Troie, et s'y distingua par une valeur bouillante.

Enfin j'imite tout par mon savoir suprême;
Je peins quand il me plaît la peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
Si donc j'ai mis les Dieux au-dessus de l'envie ;
Si je donne aux mortels une seconde vie;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau;
Si, mort en ses neveux (10), dans mes vers il respire;
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire;
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables ni forts;
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages ;
Juges, qu'attendez-vous? et pourquoi consulter?
Quel art peut mieux que moi cet écrin mériter!
Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre :
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
On sait que les trésors me touchent rarement :
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement :
Gardez ce diamant dont le prix est extrême,
Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime.

(10) *Neveux* pour *descendants*, latinisme.

AU ROI.

BALLADE. 1684.

Roi vraiment roi (cela dit toutes choses),
Forcez encor quelques remparts flamands,
Et puis la paix, jointe au retour des roses,
Repeuplera l'univers d'agréments.

Vous domptez tout, même les éléments,
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars, chaque hiver, s'en revenait atterrire
A son foyer les zéphirs paresseux :
D'autres leçons vous lui faites apprendre (1).
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable :
Attaquez-vous, tout cède en peu de temps :
Il faut dix ans (2) au héros de la Fable ;
A vous dix jours, quelquefois des instants.
Le bruit que font vos exploits éclatants
Perce les cieux ; l'Olympe les admire :
Ses habitants protégent votre empire ;
Le ciel ne met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il ! car vous n'avez qu'à dire.
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter, dans Homère,
Emporter seul tout le reste des Dieux :
Tel, balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux (3)
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin, croulant la terre,
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui prenez votre tonnerre ;
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand art qui fait les conquérants :
Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous remplissez les rangs.
Auguste et Jule, en vertus différents,

(1) Allusion aux campagnes que Louis XIV fit pendant l'hiver.
(2) Allusion au siége de Troie qui, selon la Fable, dura dix ans.
(3) Les Titans.

Vous feront place entre eux deux dans l'histoire (4).
Vos premiers pas courant à la victoire
Ont tout soumis ; et ce cœur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

ENVOI.

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes muses inquiètes.
Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes.
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus ! Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux ;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut m'être qu'heureux (5).

(4) Le règne d'Auguste fut pacifique. Jules-César fut toujours en guerre.

(5) Il s'agit ici de la réception de La Fontaine à l'Académie. Les vers licencieux dont il était l'auteur avaient déterminé le roi à suspendre les ordres qu'on attendait pour pouvoir l'admettre. Louis XIV eut égard à la promesse que fait ici La Fontaine, et quand on vint lui rendre compte de l'élection de Despréaux, il ajouta, après avoir témoigné sa satisfaction du choix que venait de faire l'Académie : *Vous pouvez recevoir incessamment La Fontaine ; il a promis d'être sage.*

ÉPITRE A M. DE TURENNE (1). 1674.

Eh quoi ! seigneur, toujours nouveaux combats !
Toujours dangers ! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout héros passe,
Clothon ne peut vous faire d'autre grâce
Que de filer vos jours plus lentement.
Mais Clothon va toujours étourdiment.
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne,
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un retour de victoires nouvelles.
La renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
Tout est perdu ; l'hydre (2) va s'avancer ;
Tout est gagné ; Turenne l'a vaincue ;
Et se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne à son antre à grands pas ?
Quelque démon que l'on ne connaît pas
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes (3)
Qui sous vos coups sont à choir (4) toutes prêtes.

(1) Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, passe pour un des plus habiles capitaines qui aient jamais existé. Il fut tué d'un coup de canon en 1675, à l'âge de 64 ans.

(2) Allusion à l'armée des princes de l'empire ligués contre la France pour s'opposer aux conquêtes de Louis XIV.

(3) C'est la même allusion toujours continuée.

(4) Tomber. Il ne se dit guère qu'à l'infinitif et au participe *chu*.

Voilà, seigneur, ce qui nous en paraît.
Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A vos guerriers qui n'estiment la vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de la vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg (5), devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourraient bientôt devenir autre chose.
Je ne suis pas un oracle; et ceci
Vient de plus haut : Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains (6) tous en armes,
L'Hélicon (7) même avait quelques alarmes.
Le Dieu sourit et nous tint ce propos :
Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes (8) picards et poëtes de Champagne;
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,
Ni le Batave (9), enfant de l'Océan (10),
Ne vous viendront visiter de cet an :
Tout aussi peu la campagne prochaine.

(5) Capitale de l'Alsace. Turenne commandait une armée dans cette province en 1674.
(6) Les Allemands ligués contre Louis XIV.
(7) Fameuse montagne dans la Béotie. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses.
(8) On ne ferait plus maintenant *poëte* de deux syllabes.
(9) Le Hollandais.
(10) A cause des mers qui avoisinent la Hollande.

Je vois Louis (11) qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira.
Malheur alors à qui ne se rendra !
Je vois Condé (12), prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature :
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang :
Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre ;
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand telles gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, poëtes picards ;
De vers la Somme (13) on est en assurance :
De vers le Rhin (14) tout va bien pour la France.
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez : ses soldats dorment bien ;
Non pas toujours. Tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.
Deux de la troupe avec peine marchaient ;
Les pauvres gens à tout coup trébuchaient,
Et ne laissaient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
Quand il voudra nous fera reposer (15). »
Après cela qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière ?
Morphée (16) eut tort de quitter la frontière ;

(11) Louis XIV.
(12) Louis de Bourbon II, surnommé *le Grand*, prince de Condé et premier prince du sang. Il naquit général, et l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. En 1674, il mit en sûreté les conquêtes de la France, et s'opposa aux entreprises des armées alliées. C'est à quoi La Fontaine fait ici allusion. Ce prince mourut en 1686, âgé de 65 ans.
(13) Rivière de Picardie.
(14) Fleuve qui sépare la France de l'Allemagne.
(15) Allusion à un trait de la vie de Turenne.
(16) Dieu du sommeil.

Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poëtes picards et poëtes champenois.

Ainsi parla le Dieu qui nous inspire;
Et je ne sais, seigneur, que vous redire,
Mot après mot, le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du temple de mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'histoire,
A mon avis, digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté :

« Turenne eut tout : la valeur, la prudence,
« L'art de la guerre, et les soins sans repos.
« Romains et Grecs, vous cédez à la France,
« Opposez-lui de semblables héros. »

ÉPITRE A S. E. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Pleurez-vous aux lieux où vous êtes?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites?
Ne pouvez-vous lui résister?
Dois-je enfin, rompant le silence,
Ou la combattre ou la flatter,
Pour adoucir sa violence?
Le Dieu de l'Oise est sur ces bords,
Qui prend part à votre souffrance;
Il voudrait les orner par de nouveaux trésors,
Pour honorer votre présence.
Si j'avais assez d'éloquence,
Je dirais qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirais pas : rien ne rit sous les cieux
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême.

Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dès lors à vous-même.

Conti dès l'abord nous fit voir
Une âme aussi grande que belle :
Le Ciel y mit tout son savoir,
Puis vous forma sur ce modèle.
Digne du même encens que les Dieux ont là-haut,
Vous attiriez des cœurs l'universel hommage;
L'un et l'autre servait d'exemplaire et d'image :
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvais qu'un seul défaut,
C'était d'avoir trop de courage.
Par cet excès on peut pécher :
Conti méprise trop la vie.
A travers les périls pourquoi toujours chercher
Les noms dont après lui sa mémoire est suivie?
Ces noms, qu'alors aucun n'envie,
N'ont rien là-bas de consolant :
Achille en est un témoignage :
Il eut un désir violent
De faire honneur à son lignage (1).
Il souhaita d'avoir un temple et des autels :
Homère en ses vers immortels
Le lui bâtit. Sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitants de l'univers.
Cependant Achille, aux enfers,
Prise moins l'honneur de ce temple
Que la cabane d'un berger.
Profitez-en; c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc, seigneur; examinez la chose,

(1) A sa race.

D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois :
L'Achéron ne rend rien. Si nos pleurs étaient cause
Qu'il révoquât ses tristes lois,
Nous reverrions Conti; mais ni le sang des rois,
Ni la grandeur ni la vaillance
Ne font changer du sort la fatale ordonnance
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée : a-t-il lui-même
Rien gagné sur la Parque blême?
Il obtint en vain ses amours.
Tous deux avaient du Styx repassé les contours ;
Il vit redescendre Eurydice (2).
Il protesta de l'injustice;
Il implora l'Olympe, et neuf jours et neuf nuits
Importuna de ses ennuis
Les échos des rivages sombres (3).
Quand j'irais, comme lui, redemander aux ombres
Les Conti, princes belliqueux,
On me dirait que le Cocyte
Ne considère aucun mérite :
Je ne reviendrais non plus qu'eux.

Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture (4).
L'ami de Mécénas (5), Horace, dans ses sons,
L'avait dit devant lui : devant eux la nature
L'avait fait dire en cent façons.

(2) Epouse d'Orphée.

(3) Virgile, Géorg., liv. 4, v. 485 et suiv. Fables choisies des Métamorphoses d'Ovide, deuxième partie, chap. 4. Horace, ode 24, liv. 1, v. 14 et suiv.

(4) Poëte et prosateur, bel esprit du dix-septième siècle. L'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées déparent la plupart de ses compositions.

(5) Favori d'Auguste, et protecteur des savants.

Les neuf sœurs et leurs nourrissons
Depuis longtemps en leurs chansons
Répètent que l'on voit recommencer l'année,
Et que jamais la destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux;
Conservez donc, seigneur, des jours si précieux;
Que le temps sèche au moins vos larmes;
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède;
Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède?

A Mgr LE PROCUREUR GÉNÉRAL DU PARLEMENT (1),

EN LUI DÉDIANT DEUX VOLUMES INTITULÉS : OUVRAGES DE PROSE ET DE POÉSIE, DES SIEURS DE MAUCROIX (2) ET DE LA FONTAINE, EN 1685.

Harlay, favori de Thémis (3),
Agréez ce recueil, œuvre de deux amis :
L'un a pour protecteur le démon du Parnasse,
L'autre de la tribune étale tous les traits;
Donnez-leur chez vous quelque place
Qui les distingue pour jamais.
Ils vous présentent leur ouvrage;
Je me suis chargé de l'hommage;

(1) Achille de Harlay, depuis président du parlement, fut un savant distingué et un juge intègre.

(2) François de Maucroix, chanoine de l'église de Reims, connu par quelques ouvrages, et par ses liaisons avec Boileau, Racine et La Fontaine.

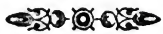
(3) Déesse de la justice.

Iris (4) m'en a l'ordre prescrit :
Voici ses propres mots, si j'ai bonne mémoire :
Acante, le public à vos vers applaudit ;
C'est quelque chose : mais la gloire
Ne compte pas toujours les voix,
Elle les pèse quelquefois.
Ayez celle d'Harlay, lui seul est un théâtre.
Veuillent Phébus et Jupiter
Qu'il trouve en vous un peu de l'air
Des anciens qu'il idolâtre !
Vous pourrez, en passant, louer, m'a-t-elle dit,
La finesse de son esprit,
Et la sagesse de son âme ;
Mais, en passant, je vous le dis,
Cette Iris, Harlay, c'est la dame
A qui j'ai deux temples bâtis,
L'un dans mon cœur, l'autre en mon livre.
Puisse le dernier assez vivre
Pour mériter que l'univers
Dise un jour en voyant mes vers :
Cette œuvre est de belle structure !
Qu'en pensait Harlay ? car on sait
Que l'art aidé de la nature
Avait rendu son goût parfait.
J'aurais ici lieu de m'étendre ;
Mais que servirait-il ? Vous vous armez le cœur
Contre tous les appâts d'un propos enchanteur :
L'éloge qui pourrait par ses traits vous surprendre
Serait d'un habile orateur.
Cicéron, Platon, Démosthènes,
Ornements de Rome et d'Athènes,
N'en viendraient pas à bout. Platon par ses douceurs
Vous pourrait amuser un moment, je l'avoue ;
C'est le plus grand des amuseurs.

(4) Madame de la Sablière.

Que Cicéron blâme, ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs.
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre;
Il frappe, il surprend, il atterre :
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.
Vous avez avec lui ce point-là de commun.
Le privilége est beau, d'autant plus qu'il est rare :
Pendant qu'un monde entier de la raison s'égare,
Cette fille du ciel ne bouge de chez vous;
Elle y plaça son temple, avec sa sœur Astrée (5);
La crainte et le respect ont forgé les verroux
De cette demeure sacrée :
Non qu'on n'y puisse entrer, ainsi que chez les Dieux :
Au moindre des mortels la porte en est ouverte :
Nos vœux y sont ouïs, notre plainte soufferte :
L'équité sort toujours contente de ces lieux.
Que si la passion où l'intérêt nous plonge
Fait que quelque client y mène le mensonge,
Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux,
De quelque adresse qu'il se pique.
Souffrez ces vérités; et dans vos soins divers
Quittez un peu la république
Pour notre prose et pour nos vers.

(5) Fille de Thémis.



A MONSIEUR LE CHEVALIER DE SILLERI.

Jamais nos combattants n'ont été si hardis (1) :
Nos moindres fantassins sont autant d'Amadis (2).

(1) A la prise de Namur.
(2) Héros de roman, célèbre par sa valeur.

La présence du roi, ses ordres, son exemple...
Quel roi! c'est aux neuf sœurs de lui bâtir un temple.
Mon art ne suffit pas pour de si hauts projets.
Les soins, dis-je, du prince animant ses sujets,
On prend des murs. Quels murs! vrais remparts de la Flandre
Qu'un autre que Louis serait dix ans à prendre.
Ah! si le Ciel voulait que nous eussions le tout.
Quel pays! vous voyez ses défenseurs à bout.
Je n'en dirai pas plus, notre roi n'aime guères
Qu'on raisonne sur ces matières.

Voilà bien des *quels* entassés les uns sur les autres, et une figure bien répétée; si faut-il pourtant l'employer encore sur ce qui regarde M. le Duc (3).

Quel prince! nous savons qu'il s'est trouvé partout,
Que, dédaignant le bruit d'une valeur commune,
Il s'est distingué jusqu'au bout;
Que Francœur, Jolicœur, Jolibois, Lafortune (4),
Grenadiers, gens sans peur, vrais suppôts de Césars,
Avec moins de plaisir s'exposent aux hasards:
Tel on voit qu'un lion, roi de l'ardente plage,
De sang et de meurtre altéré,
Porte sur les chasseurs un regard assuré,
Et les fait du péril entrer tous en partage.
Je change en cet endroit de style et de langage.
Ne vous semble-t-il pas que je m'en suis tiré
Ainsi qu'un voyageur en des bois égaré?
Il faut reprendre nos brisées.

Les muses ne sont pas sur ce prince épuisées.
Quel plaisir pour celui dont il reçut le jour!
Le bon sens et l'esprit, conducteurs du courage,

(3) Le prince de Condé.
(4) Noms de grenadiers.

Sont des Condés enfin l'ordinaire apanage.
Moi, j'en tiens cent louis ; chacun m'en fait la cour.
Il a déifié ma veine ;
Mes soins en valaient-ils la peine ?
Il ne s'en faut point étonner.
Que ne lui vit-on pas donner
Dans le temps qu'il tint cour plénière
Pour une fête singulière ?
Chantilly (5) fut la scène, objet délicieux.
Sans que tout fût parfait, chacun fit de son mieux.
Tous rapportèrent de ces lieux
De grosses et notables sommes :
Il a payé comme les Dieux
Ce qu'ils ont fait comme des hommes.

(5) Château du prince de Condé.

ÉPITRE A Mgr L'ÉVÊQUE D'AVRANCHES (1),

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN DE LA TRADUCTION

D'HORATIO TOSCANELLA.

Je vous fais un présent capable de me nuire ;
Chez vous Quintilien (2) s'en va tous nous détruire ;

(1) Monsieur Huet, Evêque d'Avranches, est, avec Bossuet et Fénélon, un des trois prélats qui ont le plus honoré le siècle de Louis XIV. Il cultiva avec beaucoup de succès les lettres grecques et latines, et composa un grand nombre d'ouvrages qui supposent des connaissances aussi profondes qu'étendues et variées.

(2) Fameux rhéteur qui vécut dans le premier siècle. Il s'est rendu célèbre par ses *Institutions oratoires*, qui sont la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée.

Car enfin, qui le suit? Qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut sans faiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains! on écrit tant chez nous!
La France excelle aux arts; ils y fleurissent tous.
Notre prince (3) avec art nous conduit aux alarmes;
Et sans art nous louerions le succès de nos armes!
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents?
Les Grecs et les Romains sont-ils seuls excellents?
Leurs discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles:
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail (4), je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue (5).
J'en use d'autre sorte, et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage;
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

(3) Louis XIV.
(4) Imitation d'Horace:

O imitatores, servum pecus.
(Ep. XIX, liv. 1, v. 19.)

(5) Virgile.

Je vois avec douleur ces routes méprisées ;
Art et guides, tout est dans les Champs-Elysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits :
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains : je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes Dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours ;
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite.
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite.
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté.
Je ne nomme personne, on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur (6) autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux Dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui né les eût prisés ? J'en demeurai ravi ;
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses (7).
On me dit là-dessus : De quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ? Voilà mes gens aussitôt en courroux.
Ils se moquent de moi qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.

(6) Malherbe, poëte célèbre, qui mourut sous le règne de Louis XIII, après avoir vécu sous six rois. Il affectait les antithèses et ces sortes de pensées recherchées qu'on appelle *concetti*. Ce qui immortalise sa mémoire, c'est d'avoir, pour ainsi dire, fait sortir la langue française de son berceau. Malherbe fut pendant quelque temps l'unique objet des délices de La Fontaine ; il le lisait, il l'étudiait sans cesse : il voulut même l'imiter ; heureusement, comme il le dit lui-même, le charme cessa ; il ne s'en tint point à Malherbe.

(7) Vers de Malherbe.

Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose :
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ce propos, j'écoute et ne dis rien.
J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent.
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici (8).
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle (9).
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains (10) un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens :
Ils sont tous d'un pays du fond de l'Amérique :
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?
Je chéris l'Arioste (11), et j'estime le Tasse (12),
Plein de Machiavel (13), entêté de Bocace (14),

(8) Les Institutions oratoires de Quintilien.

(9) Auteur d'une traduction italienne de Quintilien.

(10) A des Italiens qui recherchent les jeux d'esprit et les *concetti*.

(11) Poëte italien célèbre auquel La Fontaine a emprunté plusieurs des sujets qu'il a traités. Il vivait dans le seizième siècle.

(12) Autre poëte italien encore plus célèbre que l'Arioste. Il est l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, et mourut à la fin du seizième siècle.

(13) Fameux politique italien qui composa aussi des poésies. Ses systèmes de politique anéantissent toute morale. Dans son abominable traité du *Prince*, il professe le crime, et donne des leçons d'assassinat et d'empoisonnement. Il mourut en 1527.

(14) Poëte et prosateur italien, mort en 1375. Cet écrivain

J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverais-je un seul approchant de Platon?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton :
La France a la satire et le double théâtre ::
Des bergères d'Urfé (15) chacun est idolâtre
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet :
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet :
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode qui baisse un peu
Veut de la patience, et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan (16) parmi les chœurs des anges
Là-haut de l'Eternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre, et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.

Digne et savant Prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières;
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers :
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

fut un des premiers qui donnèrent à la langue italienne les grâces, la douceur et l'élégance qui la distinguent des autres langues vivantes.

(15) Honoré d'Urfé, né en 1567, mort en 1625, s'est rendu célèbre par son poëme intitulé *Astrée*.

(16) Poëte français, mort en 1670. Il est connu par ses poésies pastorales.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre?
Et prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le Ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer; suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours : ni force, ni prière,
Sacrifices, ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je, que vous, sagement s'en servir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre.
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques;
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont égarés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;
Cent autres passions des sages condamnées
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux;
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole.
Tantales (1) obstinés, nous ne portons les yeux

(1) Allusion au Tantale de la Fable, condamné par Jupiter à une faim et à une soif perpétuelles. Il était enfoncé jusqu'au

Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
Si faut-il (2) qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent ;
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard.
Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts ; à quoi les emploirai-je ?
Si j'étais sage, Iris (3) (mais c'est un privilége
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous)
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose.
Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces.
Mais aussi de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser !
J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres (4) et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entre-suivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi, tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.

menton au milieu d'un lac dans les enfers, et avait auprès de la bouche une branche chargée de fruits ; mais la branche se redressait lorsqu'il voulait manger, et l'eau se retirait lorsqu'il voulait boire :

Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina.....
(Horace, l. 2, sat. 4, v. 68.)

(2) *Si faut-il* pour *néanmoins il faut*. Il n'est plus que du style familier.

(3) Madame de la Sablière.

(4) Soixante ans. Le lustre est un espace de cinq ans.

Tu changes tous les jours de manière et de style,
Tu cours en un moment de Térence à Virgile ;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien! prends, si tu veux, encor d'autres chemins ;
Invoque des neuf sœurs la troupe tout entière (5) ;
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois.
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix,
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte :
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte.
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi ?
Je m'avoue ; il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon (6) compare nos merveilles ;
Je suis chose légère, et vole à tous sujets :
Je vais de fleurs en fleurs et d'objets en objets ;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours :
Mais, quoi! je suis volage en vers comme en amours ;
En faisant mon portrait moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse.
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon âme,
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme :
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.
Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?

(5) Ecris en vers sur toutes sortes de sujets.
(6) Platon, disciple de Socrate, et l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité.

C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre ;
Car je n'ai pas vécu : j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit, les plaisirs ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité ;
Faire usage du temps et de l'oisiveté ;
S'acquitter des honneurs dus à l'Etre suprême ;
Renoncer aux plaisirs en faveur de soi-même ;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

TRADUCTION PARAPHRASÉE

DE LA PROSE *DIES IRÆ*.

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur :
Des suites du péché long et juste salaire,
Le feu ravagera l'univers à son tour.
Terre et cieux passeront ; et ce temps de colère
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts,
L'Ange rassemblera les débris de nos corps ;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé,
Toute gent (1) accourra : David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis !

(1) Toute nation.

Qui se croira pour lors du nombre des choisis !
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paraîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront, et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vu vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même les pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal :
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur ?
Sera-ce quelque juste ? il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux ;
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un temple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit ?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher ;
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrais aisément me perdre et te venger.
Ne le fais point, Seigneur ; viens plutôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon âme succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain ;

Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême :
Le larron te priant fut écouté de toi.
La prière et l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur.
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage :
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis ;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière ;
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière ;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

TABLE GENÉRALE DES MATIÈRES.

	Pages
Vie de La Fontaine	5
Epître dédicatoire à Monseigneur le Dauphin	11
Préface de la Fontaine	15
Vie d'Esope le Phrygien	19
A Monseigneur le Dauphin	35

FABLES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

	Pag.	Liv.	Fab.
Les Abdéritains et Démocrite	211	VIII	24
L'Agneau et le Loup	12	I	10
L'Aigle et le Hibou	115	V	18
L'Aigle, la Laie et la Chatte	54	III	6
L'Aigle et la Pie	305	XII	10
L'Alouette, ses Petits avec le Maître d'un champ	91	IV	20
L'Alouette, l'Autour et l'Oiseleur	135	VI	15
L'Amateur des jardins et l'Ours	185	VIII	10
Les deux Amis	187	VIII	11
L'Amour et la Folie	312	XII	15
L'Ane et le Cheval	156	VI	16
L'Ane mort et les deux Chiens	209	VIII	23
L'Ane et le Lion chassant	45	II	14
L'Ane, le Meunier et son Fils	45	III	1
L'Ane et le Vieillard	127	VI	8
L'Ane et les Voleurs	14	I	12
L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel	34	II	7
L'Ane et le Chien	197	VIII	16
L'Ane et le petit Chien	69	IV	3
Les deux Anes, le Lion et le Singe	275	XI	4
L'Ane et ses Maîtres	150	VI	11
L'Ane portant des reliques	109	V	14
L'Ane vêtu de la peau du Lion	117	V	21
Un Animal dans la Lune	167	VII	14
Les Animaux malades de la peste	145	VII	1
Les Animaux, le Singe et le Renard	125	VI	6
Les Animaux (Tribut envoyé par) à Alexandre	78	IV	10

	Pag.	Liv.	Fab.
L'Araignée et l'Hirondelle	254	X	7
L'Avantage de la science	200	VIII	18
L'Avare qui a perdu son trésor	88	IV	18
Les deux Aventuriers et le Talisman . . .	261	X	12
L'Autour, l'Alouette et l'Oiseleur. . . .	135	VI	15
Le Bassa et le Marchand	198	VIII	17
Les Bâtons flottants et le Chameau. . . .	75	IV	8
La Belette entrée dans un grenier. . . .	61	III	14
La Belette, le Chat et le petit Lapin. . .	163	VII	12
Les deux Belettes et la Chauve-Souris. . .	50	II	4
Belettes (Combat des Rats et des). . . .	70	IV	4
Le Berger et la Mer.	66	IV	1
Le Berger et le Roi	257	X	10
Le Berger et son Troupeau.	239	IX	17
Les Bergers et le Loup.	252	X	6
La Besace.	7	I	7
Borée et Phébus	120	VI	3
Le Bouc et le Renard	52	III	5
La Brebis, la Chèvre et la Génisse en société avec le Lion	6	I	6
Les Brebis et les Loups.	60	III	12
Le Bûcheron et Mercure	94	V	1
Le Bûcheron et la Mort.	19	I	15
Le Bûcheron et la Forêt.	318	XII	15
Le Buisson, la Chauve-Souris et le Canard .	293	XII	6
Le Buste et le Renard	81	IV	12
Le Canard, le Buisson et la Chauve-Souris .	293	XII	6
Les deux Canards et la Tortue	247	X	3
Le Cerf malade	297	XII	3
Le Cerf se voyant dans l'eau	128	VI	9
Le Cerf et la Vigne.	110	V	15
Le Chameau et les Bâtons flottants . . .	75	IV	8
Le Chapon et le Faucon.	204	VIII	20
Le Charlatan	138	VI	19
Le Charretier embourbé	137	VI	18
Le Chasseur et le Lion	120	VI	2
Le Chasseur et le Loup.	213	VIII	25
Le Chasseur, le Roi et le Milan	307	XII	11
Le Chat et le Singe	237	IX	15
Le Chat, le Cochet et le Souriceau . . .	123	VI	5

	Pag.	Liv.	Fab.
Le Chat, la Belette et le petit Lapin . . .	163	VII	12
Le Chat et les deux Moineaux	291	XII	1
Le Chat et le vieux Rat	62	III	15
Le Chat et le Rat	206	VIII	21
Le Chat et le Renard	234	IX	13
Le vieux Chat et la jeune Souris	296	XII	4
Le Chat-Huant et les Souris	283	XI	8
Chats (la Querelle des) et des Souris . .	300	XII	7
La Chauve-Souris et les deux Belettes. . .	50	II	4
La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard .	293	XII	6
Le Chêne et le Roseau	23	I	20
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf . .	80	IV	11
Le Cheval et l'Ane	136	VI	16
Le Cheval et le Loup	104	V	8
Le Cheval, le Renard et le Loup	319	XII	16
La Chèvre, le Mouton et le Cochon . . .	189	VIII	12
La Chèvre, la Génisse et la Brebis en société avec le Lion	6	I	6
La Chèvre, le Chevreau et le Loup . . .	82	IV	13
Les deux Chèvres	294	XII	5
Le Chien à qui on a coupé les oreilles . .	256	X	9
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre .	136	VI	17
Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître	181	VIII	7
Le Chien, le Renard et le Fermier . . .	270	XI	2
Le Chien et l'Ane	197	VIII	16
Le petit Chien et l'Ane	69	IV	3
Le Chien et le Loup.	4	I	5
Le Chien maigre et le Loup	229	IX	9
Chiens (la Querelle des) et des Chats . .	300	XII	7
Les deux Chiens et l'Ane mort.	209	VIII	23
La Cigogne et le Renard	20	I	16
La Cigogne et le Loup	57	III	8
Le Cierge.	232	IX	11
La Cigale et la Fourmi.	1	I	1
La Citrouille et le Gland	222	IX	4
Le Coche et la Mouche	153	VII	7
Le Cochet, le Chat et le Souriceau . . .	123	VI	5
Le Cochon, la Chèvre et le Mouton . . .	189	VIII	12
La Colombe et la Fourmi	56	II	9

	Pag.	Liv.	Fab.
Le Combat des Rats et des Belettes . . .	70	IV	4
Les deux Compagnons et l'Ours	115	V	20
Conseil tenu par les Rats	27	II	1
Le Coq et la Perle	22	I	18
Le Coq et le Renard.	59	II	11
Les Coqs et la Perdrix	255	X	8
Le Corbeau, la Tortue, la Gazelle et le Rat	313	XII	14
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. . . .	40	II	12
Le Corbeau et le Renard	2	I	2
Le Cormoran et les Poissons	249	X	4
La Couleuvre et l'Homme	244	X	2
La Cour du Lion.	150	VII	5
Le Cuisinier et le Cygne	58	III	11
Le Dauphin et le Singe.	72	IV	5
Démocrite et les Abdéritains	211	VIII	24
Le Dépositaire infidèle	215	IX	1
Les Devineresses.	162	VII	11
Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues	13	I	11
L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin	223	IX	5
L'Ecrevisse et sa Fille	304	XII	9
L'Eléphant et le Singe de Jupiter. . . .	323	XII	19
L'Eléphant et le Rat.	192	VIII	14
L'Enfant, le Loup et la Mère.	83	IV	14
L'Enfant et le Maître d'école	21	I	17
Enfants (le Vieillard et ses)	83	IV	16
Enfants (le Laboureur et ses)	103	V	9
L'Enfouisseur et son Compère	251	X	5
L'Estomac et les Membres	48	III	2
Fables (le Pouvoir des)	176	VIII	4
Le Faucon et le Chapon.	204	VIII	20
Femme (l'Ivrogne et sa)	55	III	7
Les Femmes et le Secret	180	VIII	6
Le Fermier, le Chien et le Renard . . .	270	XI	2
Le Fils de Roi, le Gentilhomme, le Pâtre et le Marchand	266	X	14
Le Financier et le Savetier.	173	VIII	2
La Folie et l'Amour.	312	XII	13
La Forêt et le Bûcheron.	318	XII	15
La Fortune et le jeune Enfant. . . .	107	V	11

	Pag.	Liv.	Fab.
Fortune (l'Homme qui court après la) et l'Homme qui l'attend dans son lit . . .	156	VII	9
Fortune (Ingratitude et Injustice des hommes envers la)	160	VII	10
Le Fou qui vend la Sagesse	226	IX	7
Un Fou et le Sage	324	XII	20
La Fourmi et la Cigale	1	I	1
La Fourmi et la Colombe	36	II	9
Les Frelons et les Mouches à miel . . .	23	I	19
La Gazelle, la Tortue, le Rat et le Corbeau	313	XII	14
Le Geai paré des plumes du Paon. . . .	74	IV	7
La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion	6	I	6
Le Gentilhomme, le Pâtre, le Fils de roi et le Marchand	266	IX	14
Le Gland et la Citrouille	222	IX	4
La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf	3	I	3
La Grenouille et le Rat.	76	IV	9
La Grenouille et les deux Taureaux . . .	29	II	3
Les Grenouilles et le Lièvre	38	II	10
Les Grenouilles et le Soleil.	132	VI	12
Item	327	XII	22
Les Grenouilles qui demandent un Roi . .	51	III	4
Le Hérisson, le Renard et les Mouches . .	311	XII	12
Le Héron.	147	VII	3
Le Hibou et l'Aigle	113	V	18
L'Hirondelle et l'Araignée.	254	X	7
L'Hirondelle et les Petits Oiseaux. . . .	8	I	8
L'Homme et la Couleuvre	244	X	2
L'Homme et la Puce.	179	VIII	5
L'Homme et l'Idole de bois	73	IV	6
L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.	156	VII	9
Les deux Hommes et le Trésor.	255	IX	14
Les trois jeunes Hommes et le Vieillard . .	283	XI	7
L'Horoscope	193	VIII	15
L'Hospitalier, le Juge arbitre et le Solitaire	329	XII	23
L'Huitre et le Rat	184	VIII	9
L'Huitre et les Plaideurs	228	IX	8

	Pag.	Liv.	Fab.
L'Impie et l'Oracle	87	IV	17
L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune	160	VII	10
L'Ivrogne et sa Femme	55	III	7
Le Jardinier et son Seigneur	67	IV	2
Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire	329	XII	23
Jupiter et le Métayer	122	VI	4
Jupiter et le Passager	235	IX	12
Jupiter et les Tonnerres	202	VIII	19
Le Laboureur et ses Enfants	105	V	9
La Laie, la Chatte et l'Aigle	54	III	6
La Laitière et le Pot au lait	155	VII	8
Le petit Lapin, le Chat et la Belette	163	VII	12
Les Lapins	263	X	13
Le Léopard et le Singe.	220	IX	5
La Lice et sa Compagne.	32	II	5
Lièvre (les Oreilles du)	99	V	4
Le Lièvre et les Grenouilles	58	II	10
Le Lièvre et la Perdrix.	112	V	17
Le Lièvre et la Tortue	129	VI	10
La Lime et le Serpent	111	V	16
Le Lion	268	XI	1
Le Lion et le Pâtre	118	VI	1
Le Lion en société avec la Génisse, la Chèvre et la Brebis	6	I	6
Le Lion abattu par l'Homme	57	III	9
Le Lion devenu vieux	61	III	15
Le Lion malade et le Renard	134	VI	14
Le Lion s'en allant en guerre	114	V	19
Le Lion et l'Ane chassant	43	II	14
Le Lion et le Chasseur	120	VI	2
Le Lion, le Loup et le Renard	175	VIII	3
Le Lion et le Moucheron	53	II	6
Le Lion et le Rat	56	II	8
Lion (la Cour du)	150	VII	5
Le Lion, le Singe et les deux Anes	275	XI	4
La Lionne et l'Ourse	260	X	11
Lionne (les Obsèques de la)	190	VIII	13
Le Loup et l'Agneau.	12	I	10
Le Loup devenu Berger.	49	III	3

	Pag.	Liv.	Fab.
Le Loup et les Bergers	252	X	6
Le Loup et le Chasseur.	215	VIII	25
Le Loup et le Chien.	4	I	5
Le Loup et le Chien maigre	229	IX	9
Le Loup et la Cigogne.	57	III	8
Le Loup, la Chèvre et le Chevreau . . .	82	IV	13
Le Loup et le Cheval	104	V	8
Le Loup, le Lion et le Renard	175	VIII	3
Le Loup, le Renard et le Cheval	319	XII	16
Le Loup, la Mère et l'Enfant.	83	IV	14
Le Loup plaidant contre le Renard, pardevant le Singe	28	II	2
Le Loup et le Renard	278	XI	5
Item	302	XII	8
Les Loups et les Brebis.	60	III	12
Le Maître d'école et l'Enfant	21	I	17
Le Maître d'un champ, l'Alouette et ses Petits	91	IV	20
Le Maître d'un jardin, l'Ecolier et le Pédant	223	IX	5
Le Malheureux et la Mort	17	I	14
Le Marchand et le Bassa	198	VIII	17
Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi	266	X	14
Les Médecins.	108	V	12
Les Membres et l'Estomac	48	III	2
La Mer et le Berger.	66	IV	1
Mercure et le Bûcheron.	94	V	1
La Mère, l'Enfant et le Loup	83	IV	14
Le Métayer et Jupiter	122	VI	4
Le Meunier, son Fils et l'Ane.	45	III	1
Le Milan et le Rossignol	238	IX	16
Le Milan, le Chasseur et le Roi	307	XII	11
Les deux Moineaux et le Chat	251	XII	1
La Montagne qui accouche	106	V	10
La Mort et le Bûcheron.	19	I	15
La Mort et le Malheureux	17	I	14
La Mort et le Mourant	171	VIII	1
La Mouche et le Coche.	155	VII	7
Les Mouches à miel et les Frelons . . .	23	I	19
Les Mouches, le Hérisson et le Renard . .	311	XII	12

	Pag.	Liv.	Fab.
Le Moucheron et le Lion	53	II	6
Le Mourant et la Mort	171	VIII	1
Le Mouton, la Chèvre et le Cochon . . .	189	VIII	12
Le Mulet se vantant de sa généalogie. . .	126	VI	7
Les deux Mulets.	3	I	4
Les Obsèques de la Lionne.	190	VIII	13
L'OEil du Maître.	89	IV	19
L'OEuf, les deux Rats et le Renard . . .	241	X	1
Les petits Oiseaux et l'Hirondelle. . . .	8	I	8
L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette. . . .	135	VI	15
L'Oracle et l'Impie	87	IV	17
Les Oreilles du Lièvre	99	V	4
L'Ours et l'Amateur des jardins	185	VIII	10
L'Ours et les deux Compagnons	115	V	20
L'Ourse et la Lionne	260	X	11
Le Paon se plaignant à Junon	42	II	13
Paroles de Socrate	84	IV	15
Le Passager et Jupiter	233	IX	12
Le Passant et le Satyre	102	V	7
Le Pâtre, le Marchand, le Gentilhomme et le Fils de roi	266	X	14
Le Pâtre et le Lion	118	VI	1
Le Paysan du Danube	279	XI	6
Le Pêcheur et le petit Poisson.	98	V	3
Le Pédant, l'Ecolier et le Maître d'un jardin	223	IX	5
La Perdrix et le Lièvre.	112	V	17
La Perle et le Coq	22	I	18
La Perdrix et les Coqs	255	X	8
Phébus et Borée.	120	VI	3
Le Philosophe Scythe	321	XII	18
La Pie et l'Aigle.	303	XII	10
Les Pigeons et les Vautours	152	VII	6
Les deux Pigeons	218	IX	2
Les Plaideurs et l'Huître	228	IX	8
Le Petit Poisson et le Pêcheur.	98	V	3
Les Poissons et le Cormoran	249	X	4
Les Poissons et le Rieur	182	VIII	8
Le Pot de terre et le Pot de Fer	96	V	2
La Poule aux œufs d'or.	109	V	13
Les Poulets d'Inde et le Renard	320	XII	17

	Pag.	Liv.	Fab.
Le Pouvoir des Fables	176	VIII	4
La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris	500	XII	7
Le Rat qui s'est retiré du monde	145	VII	2
Le Rat et l'Eléphant.	192	VIII	14
Le Rat, le Corbeau, la Gazelle et la Tortue	513	XII	14
Le Rat et la Grenouille.	76	IV	9
Le Rat et l'Huître	184	VIII	9
Le Rat de ville et le Rat des Champs. . .	11	I	9
Le Rat et le Chat.	206	VIII	21
Le vieux Rat et le Chat	62	III	15
Le Rat et le Lion	36	II	8
Rats (Combat des Belettes et des) . . .	70	IV	4
Rats (Conseil tenu par les)	27	II	1
Les deux Rats, le Renard et l'Œuf . . .	241	X	1
Le Renard ayant la queue coupée	100	V	5
Le Renard anglais	325	XII	21
Le Renard et le Bouc	32	III	5
Le Renard et le Buste	81	IV	12
Le Renard et la Cigogne	20	I	16
Le Renard, le Loup et le Cheval. . . .	319	XII	16
Le Renard, les Mouches et le Hérisson . .	311	XII	12
Le Renard et les Poulets d'Inde	320	XII	17
Le Renard et les Raisins	58	III	10
Le Renard, le Singe et les Animaux. . .	125	VI	6
Le Renard et le Corbeau	2	I	2
Le Renard, le Chien et le Fermier . . .	270	XI	2
Le Renard et le Lion malade	131	VI	14
Le Renard plaidant contre le Loup, pardevant le Singe	28	II	2
Le Renard et le Loup	278	XI	5
Item	302	XII	8
Le Renard, le Lion et le Loup	175	VIII	3
Le Renard et le Chat	234	IX	13
Le Renard et le Coq	59	II	11
Rien de trop.	230	IX	10
Le Rieur et les Poissons	182	VIII	8
La Rivière et le Torrent	208	VIII	22
Le Roi, le Milan et le Chasseur	307	XII	11
Le Roi et le Berger	257	X	10

	Pag.	Liv.	Fa
Le Roseau et le Chêne	25	I	2
Le Rossignol et le Milan	238	IX	1
Le Sage et un Fou	324	XII	2
Le Satyre et le Passant	102	V	7
Le Savetier et le Financier.	175	VIII	3
Le Secret et les Femmes.	180	VIII	6
Le Serpent et la Lime	111	V	1
Le Serpent et le Villageois.	132	VI	1
Serpent (la Tête et la Queue du). . . .	166	VII	1
Les deux Servantes et la Vieille	101	V	6
Simonide préservé par les Dieux	15	I	1
Le Singe de Jupiter et l'Eléphant. . . .	323	XII	1
Le Singe et le Chat	257	IX	1
Le Singe et le Dauphin.	72	IV	5
Le Singe, le Lion et les deux Anes . . .	275	XI	4
Le Singe, le Renard et les Animaux . . .	125	VI	6
Singe (le Loup plaidant contre le Renard, pardevant le).	28	II	2
Le Singe et le Léopard.	220	IX	5
Le Singe et le Thésauriseur	292	XII	2
Socrate (Paroles de)	84	IV	1
Le Soleil et les Grenouilles.	152	VI	1
Item	327	XII	2
Le Solitaire, le Juge arbitre et l'Hospitalier.	329	XII	2
Le Songe d'un Habitant du Mogol. . . .	272	XI	5
Les Souhaits	148	VII	4
Le Souriceau, le Cochet et le Chat . . .	125	VI	5
La jeune Souris et le vieux Chat	296	XII	4
Souris (la Querelle des) et des Chats. . .	300	XII	7
Les Souris et le Chat-Huant	283	XI	8
Le Statuaire et la Statue de Jupiter . . .	225	IX	6
Les deux Taureaux et la Grenouille . . .	29	II	5
Le Talisman et les deux Aventuriers . . .	264	X	12
La Tête et la Queue du Serpent	166	VII	1
Le Thésauriseur et le Singe	292	XII	2
Le Torrent et la Rivière	208	VIII	2
La Tortue et les deux Canards.	247	X	5
La Tortue, le Rat, le Corbeau et la Gazelle	313	XII	1
La Tortue et le Lièvre	129	VI	10
Le Trésor et les deux Hommes	253	IX	1

	Pag.	Liv.	Fab.
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre	78	IV	10
Les Vautours et les Pigeons	132	VII	6
Le Vieillard et l'Ane.	127	VI	8
Le Vieillard et ses Enfants	85	IV	16
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. .	285	XI	7
La Vieille et les deux Servantes	101	V	6
Le Villageois et le Serpent.	132	VI	13
Les Voleurs et l'Ane.	14	I	12
Philémon et Baucis.	332		
Epitaphe de La Fontaine, par lui-même. .	331		

PIÈCES DIVERSES.

	Pages
Pour un portrait du Roi	341
Pour S. A. E. Monseigneur le Cardinal de Bouillon . .	341
Epitaphe de Molière	342
Elégie pour M. Fouquet	343
Description du Palais du Sommeil.	345
Description de la Nuit.	346
Description du Lever de l'Aurore	346
Description d'un Feu d'artifice	347
Description des bords de la Loire	349
Plaidoyer entre l'Architecture, la Peinture, le Jardinage et la Poésie	350
Ballade au Roi	362
Epitre à M. de Turenne	365
Epitre à S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti. . .	368
A Monseigneur le Procureur général du Parlement . .	371
A Monseigneur le Chevalier de Silleri	373
Epitre à Monseigneur l'Evêque d'Avranches	375
Discours à Madame de la Sablière	380
Traduction paraphrasée de la Prose *Dies iræ*	383

FIN DE LA TABLE.

Ex libris pertinet

au docteur Monnoyer

Digitized by Google